This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II A. 2155

Front.

Vet - Fr. II A. 2155

ODES

DE M. DE LA MOTTE,

AVEC UN DISCOURS

sur la Poésie en général, & sur l'Ode en particulier.

SECONDE EDITION
augmentée de moitié.

A PARIS,
Chez GREGOIRE DU PUIS, ruë saint Jacques, à la Fontaine d'Or.

M. DCCIX.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

ODE.

A MESSIEURS DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

Lieu des vers, pourai-je ſuffire
A ce que tu viens m'inſpirer ?
Dois-tu confier à ma Lire
Tes Favoris à célébrer ?
Par eux, les Filles de Mémoire
Aux mortels diſpenſent la gloire :
Que peut pour eux tout l'art humain ?
Conduis toi-même mon ouvrage ;
Ils en déſavoüeroient l'hommage,
S'ils n'y reconnoiſſoient ta main.

Malgré l'Envie & l'Ignorance,
C'eſt toi qui ſous le nom d'Armand,
Pris le ſoin d'embellir la France
De ſon plus durable ornement.
Tu t'élevas un Sanctuaire,
Où loin du profane vulgaire,
Tes nouriſſons furent admis;
Et réunis par cette grace,
Merveille inoüie au Parnaſſe,
Les rivaux devinrent amis.

Depuis plus de quatorze luſtres,
Que j'y vois de Heros divers!
Quelle foule de noms illuſtres
Demandent place dans mes vers!
D'un poids égal dans la balance,
Leurs travaux, pour la préférence,
Tinrent les eſprits ſuſpendus;
Et le mien incertain encore,
En les admirant tous, ignore
Ceux qu'il doit admirer le plus.

Les uns à qui Clio revele,
Les faits obſcurs & reculés,
Nous tracent l'image fidele
De tous les ſiecles écoulés.
Des Etats la ſombre origine,
Les progrés, l'éclat, la ruine,
Repaſſent encor ſous nos yeux;
Et preſens à tout, nous y ſommes
Contemporains de tous les hommes,
Et citoyens de tous les lieux.

Les autres du ſecours des fables,
Apuyant leurs inſtructions,
Ont orné les faits mémorables
D'ingénieuſes fictions.
Notre âge retrouve un Homere,
Dans ce poëme ſalutaire,
Par la Vertu même inventé;
Les Nimphes de la double cime,
Ne l'affranchirent de la rime,
Qu'en faveur de la verité.

Des deux Souverains de la Scene
L'aſpect a frappé mes eſprits ;
C'eſt ſur leurs pas que Melpomene
Conduit ſes plus chers favoris :
L'un plus pur, l'autre plus ſublime,
Tous deux partagent notre eſtime,
Par un mérite différent ;
Tour à tour, ils nous font entendre
Ce que le cœur a de plus tendre,
Ce que l'eſprit a de plus grand.

D'un Art encor plus difficile,
Mais du peuple moins reſpecté,
Souvent plus d'une main habile
Nous a fait ſentir la beauté.
Peintres de l'humaine folie,
C'eſt vous qui prêtez à Thalie
Le maſque qui couvre ſon front :
C'eſt vous dont l'heureux artifice,
En nous expoſant notre vice,
Fait nos plaiſirs de notre affront.

Un nouveau Spectacle m'appelle,
Qui dans l'Italie inventé,
Ici, doit servir de modele,
A ceux dont il fut imité.
J'y voi quelle gloire merite
Cet Auteur dont le stile invite
La Musique à s'y marier:
Ses vers sont riches, mais sans faste;
Et la matiere n'en est vaste
Que par l'art de la varier.

Mais écoutons; ce Berger joüe
Les plus amoureuses chansons;
Du fameux Pasteur de Mantouë,
Il imite les tendres sons.
Un autre à des chansons si belles,
En oppose de plus nouvelles,
Entre eux j'aime à me partager;
Et Pan l'inventeur de la flûte,
Arbitre de cette dispute,
N'ose lui-même les juger.

Au gré de ce nouvel Ésope,
Les animaux prennent la voix ;
Sous leurs discours il enveloppe
Des leçons même pour les Rois.
Une douceur simple, élégante,
En riant, par tout y présente
La nature & la verité.
De quelle grace il les anime !
Oüi, peut-être que le sublime
Cede à cette naïveté.

Ici, du Censeur du Parnasse,
Je ne crains point d'estre repris :
Au poids dont se servoit Horace,
Il sçait peser tous les écrits.
Il connoit, critique équitable,
Quel est l'ornement convenable
Que chaque auteur doit employer ;
Et toi-même, Fils de Latone,
Dans les preceptes qu'il nous donne,
Tu ne trouvas rien à rayer.

Par lui, la Muse satirique
En nos jours parût sans défaut ;
Par d'autres le Panégyrique
Ne s'est pas élevé moins haut.
Art pénible, prodige étrange !
Ils nous plûrent par la loüange,
Source ordinaire de l'ennui :
La Satire eût bien moins de peine
A charmer la malice humaine,
Avide des affronts d'autrui.

Quel agrément, quelle harmonie,
Dans ces écrits ingénieux,
Où l'Hiperbole & l'Ironie
Disputent à qui plaira mieux !
Ces discours privés qu'on s'adresse,
Tribut d'estime & de tendresse,
Y brillent des plus heureux traits ;
Par une seconde presence
C'est ainsi qu'en trompant l'absence,
On en suspendoit les regrets.

Les Vers, les éloquens ouvrages
M'enyvroient de leur doux poiſon ;
J'en oubliois preſque ces Sages,
Amis de l'exacte raiſon.
Sur mille erreurs, fruits de l'enfance ;
Sur la Nature & ſa puiſſance,
Ils s'efforcent d'ouvrir nos yeux ;
Et tel d'entre eux, avec les Graces,
Nous fait parcourir ſur ſes traces
Tout l'eſpace effrayant des cieux.

Ici, trop de clarté me bleſſe ;
Je vois ces eſprits dont l'ardeur
Va de la divine ſageſſe
Sonder l'immenſe profondeur.
Confidents du ſouverain Etre,
Ils ſçavent par tout le connoître,
Du joug des ſens débaraſſés.
Ces Dieux dont j'ornois ma matiére,
Devant cette pure lumiére,
Sont des phantômes éclipſés.

Longtemps l'antiquité ſçavante
Nous recela mille écrivains ;
Mais des beautez qu'elle nous vante,
Nous avons lieu d'eſtre auſſi vains,
Les Plines & les Démoſthénes,
Les travaux de Rome & d'Athénes,
Deviennent nos propres travaux ;
Et ceux qui nous les interpretent,
Sont moins, par l'éclat qu'ils leur pretent,
Leurs traducteurs que leurs Rivaux.

Ariſtote ſous un nuage,
Cachant un ſens trop peu rendu,
Même en parlant notre langage,
N'étoit pas encore entendu ;
Mais un Oedipe infatigable
Nous a de ce Sphinx reſpectable,
Découvert le ſens le plus beau :
Sur les obſcurités antiques,
Ses laborieuſes critiques
Ont cent fois porté le flambeau.

Aprés tant d'œuvres renommées,
Dont notre siécle eſt annobli,
La langue qui les a formées,
Peut-elle redouter l'Oubli?
Non, ſur cette langue chérie,
L'Ignorance & la Barbarie
Ne verſeront point leur poiſon;
Et tous les peuples d'âge en âge,
Y reſpecteront l'aſſemblage
Des Graces & de la Raiſon.

Soûtenez-nous, rapides Aigles,
Pour nous voir prendre votre eſſor,
A l'exemple ajoûtez des regles,
Qui le facilitent encor.
D'une langue en vos mains fertile,
Fixez l'uſage difficile;
Travail toûjours trop peu vanté!
D'autant plus digne de mémoire,
Qu'on y ſemble immoler ſa gloire,
A la publique utilité.

Vous, que distingue la naissance,
Ou l'éclat d'un illustre rang,
Soyez jaloux de la séance
Qu'ici le seul mérite prend.
Venez-y proteger minerve ;
Le prix qu'elle vous en reserve,
Est un nom vainqueur du trépas,
Loin les distinctions serviles ;
Il est beau qu'avec les Virgiles,
Se confondent les Mécénas.

Joüis, Assemblée immortelle,
D'honneurs tous les jours augmentés ;
Et sois la source & le modele
Des sçavantes societés.
Sans perdre l'éclat dont tu brilles,
Tendre mere, prête à tes filles
Des ornemens & des appuis.
C'est ton exemple qui les fonde ;
Et les derniers âges du monde
T'en devront encore les fruits.

Que pour ton Protecteur auguſte,
Ton zele éclate à chaque inſtant ;
De la loüange la plus juſte,
Tu lui dois l'hommage conſtant ;
Mais non, pour mieux ſervir ſa gloire,
Ne mêle point à ſon hiſtoire,
Un art ſouvent déſavoué :
De quel ſecours lui peut-il être ?
Tu n'as qu'à le faire connoître,
Et tu l'auras aſſez loüé.

J'Aprouve que j'oſe te faire
Une offrande de ces écrits,
Où l'ambition de te plaire
A mis peut-eſtre quelque prix.
Si de plus ſublimes ouvrages,
Ils te paroiſſent les préſages ;
Tu pourois d'un mot généreux...
Arrête, Deſir chimerique,
Et malgré l'orgueil poëtique,
Cachons de téméraires vœux.

HOUDART DE LA MOTTE.

DISCOURS
SUR
LA POE'SIE
EN GENERAL.
ET
SUR L'ODE
EN PARTICULIER.

DISCOURS

Sur la Poéſie en général, & ſur l'Ode en particulier.

AVant que de parler de l'Ode, qui paroît ici mon premier ſujet, j'ai crû devoir dire un mot de la Poéſie en géneral, pour lui reconcilier ceux qui ſont trop prévenus contre elle, & les convaincre du moins, qu'elle n'eſt pas toûjours dangereuſe. J'expoſerai enſuite mes conjectures ſur l'ode & ſur les beautés qui lui conviennent. J'examinerai cet entouziaſme, ce beau déſordre qu'on exige ſur tout dans l'ode héroïque, & méme le ſublime, qui en doit être toûjours l'objet; & enfin comme une partie de cet ou-

vrage consiſte en des imitations des anciens poëtes liriques, j'en prendrai occaſion de dire un mot de leur caractere; à quoi je n'ajoûterai que quelques réfléxions ſur les poëtes françois qui ont travaillé dans le même genre, voilà tout l'ordre que je me ſuis propoſé dans ce diſcours.

Au reſte j'y prens la liberté de dire ce que je penſe. Il ſeroit à ſouhaitter que chacun en uſât de même. Aprés quelques contradictions qui en naîtroient, les ſentimens raiſonnables prendroient toûjours le deſſus; au lieu qu'un reſpect outré pour les opinions établies, ne ſert qu'à en éterniſer les erreurs.

LA POE'SIE a eu de tout tems ſes cenſeurs & ſes panégiriſtes. Les uns ont crû qu'elle n'étoit propre qu'à corrompre l'eſprit; les autres qu'elle avoit pour fin de l'inſtruire: mais les uns & les autres, au lieu de l'examiner en elle même, ſe ſont

fondez ſur l'uſage different que les hommes en ont fait.

Ses panégiriſtes citent la morale & les ſolides inſtructions qui ſont répanduës dans les poëtes ; ils s'appuïent des odes de Pindare, & même de ces cantiques divins que les ecrivains ſacrez nous ont laiſſez ſur la grandeur & les bienfaits de Dieu.

Ses cenſeurs ſe recrient au contraire ſur les fauſſes idées que les poëtes ſe ſont formées de la vertu, ſur les couleurs qu'ils donnent aux vices, & ſur les fables extravagantes qu'ils ont débitées des Dieux.

Tout cela n'eſt point la poëſie ; & cette maniere d'en juger, eſt une ſource infinie de contradictions. Il n'y a qu'à établir préciſement en quoi elle conſiſte, & regler enſuite là-deſſus le jugement qu'on en doit faire.

Elle n'étoit d'abord différente du diſcours libre & ordinaire, que par

un arrangement meſuré des paroles, qui flatta l'oreille à meſure qu'il ſe perfectionna. La fiction ſurvint bien-tôt avec les figures ; j'entens les Figures hardies, & telles que l'éloquence n'oſeroit les employer. Voilà, je croi, tout ce qu'il y a d'eſſentiel à la poéſie.

C'eſt d'abord un préjugé contre elle que cette ſingularité, car le but du diſcours n'étant que de ſe faire entendre, il ne paroît pas raiſonable de s'impoſer une contrainte qui nuit ſouvent à ce deſſein, & qui exige beaucoup plus de temps pour y reduire ſa penſée, qu'il n'en faudroit pour ſuivre ſimplement l'ordre naturel de ſes idées.

La Fiction eſt encore un détour qu'on pourroit croire inutile ; car pourquoi ne pas dire à la lettre ce qu'on veut dire, au lieu de ne preſenter une choſe, que pour ſervir d'occaſion à en faire penſer une autre.

Pour les Figures, ceux qui ne cherchent que la vérité, ne leur ſont pas favorables ; & ils les regardent comme des pieges que l'on tend à l'eſprit pour le ſéduire.

C'eſt ſur ces principes que les anciens philoſophes ont condamné la poëſie. Cependant malgré tous ces préjugés, elle n'a rien de mauvais que l'abus qu'on en peut faire, ce qui lui eſt commun avec l'éloquence. On voit ſeulement que ſon unique fin eſt de plaire. Le nombre & la cadence chatoüillent l'oreille ; la fiction flatte l'imagination ; & les paſſions ſont excitées par les figures.

Ceux qui ſe ſervent de ces avantages pour enſeigner la vertu, lui gagnent plus ſûrement les cœurs, à la faveur du plaiſir ; comme ceux qui s'en ſervent pour le vice, en augmentent encore la contagion par l'agrement du diſcours.

Mais ce choix ne tombe point

ſur la poéſie ; il caracteriſe ſeulement les différens poëtes, & non pas leur art, qui de lui-même eſt indifferent au bien & au mal.

Il eſt vrai que comme cet art demande beaucoup d'imagination, & que c'eſt ce caractere d'eſprit qui détermine le plus ſouvent à s'y appliquer, on ne ſuppoſe pas aux poëtes un jugement sûr, qui ne ſe rencontre guéres avec une imagination dominante. Et en effet les beautés les plus fréquentes des poëtes conſiſtent en des images vives & détaillées, au lieu que les raiſonnemens y ſont rares, & preſque toûjours ſuperficiels.

Ils ont laiſſé le dogmatique aux philoſophes, & ils s'en ſont tenus à l'imitation ; contens de l'avantage de plaire, tandis que les autres aſpiroient à l'honeur d'inſtruire.

Je ſçai que de grands hommes ont ſuppoſé à preſque tous les genres de poéſie des vûës plus hautes &

plus solides ; ils ont crû que le but du poëme épique étoit de convaincre l'esprit d'une verité importante, que la fin de la tragedie étoit de purger les passions & celle de la comedie de corriger les mœurs. Je croi cependant, avec le respect que nous devons à nos maîtres, que le but de tous ces ouvrages n'a été que de plaire par l'imitation.

Soit que l'imitation, en multipliant en quelque sorte les évenemens & les objets, satisfasse en partie la curiosité humaine ; soit qu'en excitant les passions, elle tire l'homme de cet ennui qui le saisit toûjours dés qu'il est trop à lui-même ; soit qu'elle inspire de l'admiration pour celui qui imite ; soit qu'elle occupe agréablement par la comparaison de l'objet même avec l'image ; soit enfin, comme je le croi, que toutes ces causes se joignent & agissent d'intelligence ; l'esprit humain n'y trouve que trop de charmes, & il s'est fait de

tout temps des plaiſirs conformes à ce goût qui naît avec lui.

Les poëtes ont ſenti ce penchant en eux-mêmes, & l'ont remarqué dans les autres. Ainſi certains de plaire en s'y abandonnant, ils ont imité des évenemens & des objets, ce que leur humeur particuliére leur en a fait juger le plus agreable.

Les imaginations tranquiles & touchées des agrémens de la vie champêtre, ont inventé la poëſie paſtorale. Les imaginations vives & turbulentes qui ont trouvé de la grandeur dans les exploits militaires & dans la fortune des états, ont donné naiſſance au poëme épique.

C'eſt d'une humeur triſte & compatiſſante aux malheurs des hommes que nous eſt venuë la Tragédie; comme au contraire, c'eſt d'une humeur enjouée, maligne, ou peut-être un peu philoſophique, que ſont nées la Comédie & la Satire. Mais encore

encore une fois, dans tous ces differens ouvrages, je penſe qu'on n'a eu communément d'autre deſſein que de plaire, & que s'il s'y trouve quelque inſtruction, elle n'y eſt qu'à titre d'ornement.

On a prétendu prouver qu'Homére s'étoit propoſé d'inſtruire dans ſes deux poëmes; que l'Iliade ne tendoit qu'à établir que la diſcorde ruïne les meilleurs affaires; & que l'Odiſſée faiſoit voir combien la préſence d'un Prince eſt neceſſaire dans ſes états. Mais ces verités ſe ſentent peut-être mieux dans la ſimple expoſition que j'en fais, que dans l'Iliade & l'Odiſſée entiéres, où elles me paroiſſent noyées dans une varieté infinie d'évenemens & d'images.

Je ſuis contraire en cela, à des auteurs d'un ſi grand poids, que je n'expoſe mon ſentiment qu'avec défiance, quoique j'aye Platon pour moi. Il banniſſoit Homére & tous

les poëtes de ſa république ; Pithagore même ne lui pouvoit pardonner non plus qu'à Héſiode, d'avoir parlé indignement des Dieux ; & il les croyoit éternellement punis dans le Tartare. Si les apologiſtes du poëme épique avoient raiſon, Homére eût dû tenir le premier rang dans les vûës de Platon ; mais ce philoſophe ne trouva dans la poëſie qu'un plaiſir ſouvent dangereux, & il crut que la morale y étoit tellement ſubordonnée à l'agrément, qu'on n'en devoit attendre aucune utilité pour les mœurs.

Pour moi j'avoue que je ne regarde point les poëmes d'Homére comme des ouvrages de morale, mais ſeulement comme des ouvrages où l'auteur s'eſt propoſé particuliérement de plaire ; excellents dans leur genre, par rapport aux circonſtances où ils ont eſté faits ; comme la ſource de la fable & de toutes les idées poëtiques, en un mot, com-

me des chef-d'œuvres d'imagination, remplis de saillies heureuses & d'une éloquence vive, où les grecs & les latins ont puisé, & que les modernes se font encore honneur d'imiter.

Voilà ce que je pense aussi à proportion de la plupart des ouvrages de poësie qui nous sont restés. Les auteurs y ont voulu plaire, & ils ont atteint leur but. Ce n'est pas que dans ces sortes d'ouvrages on ne put mettre le vice & la vertu dans tout leur jour, & inspirer ainsi pour l'un & pour l'autre l'amour ou la haine qu'ils meritent; mais les poëtes ont eu rarement cette attention. Au lieu de songer à réformer les fausses idées des hommes, ils y ont la plupart accommodé leurs fictions, & sur ce principe ils ont donné souvent de grands vices pour des vertus, contens de décrier les penchants les plus honteux & les passions les plus grossieres.

Mais enfin quelque usage qu'on

ait fait communément de la poësie, elle n'en est pas moins indifférente en elle-même, & il dépendra toûjours d'un auteur vertueux de la rendre utile. Ainsi Ménandre réduisit à une peinture innocente des mœurs, la Comédie où regnoit auparavant la médisance. Ainsi Virgile le sage imitateur d'Homére, soûtint mieux que lui la majesté des Dieux, & imagina un Héros, je ne dis pas plus agréable, mais plus digne d'imitation qu'Achille. Ainsi Pindare dans ce qui nous est resté de lui, fit servir à une saine morale, l'ode qui jusques-là avoit servi souvent à la volupté & à la débauche.

Quelques personnes se scandalisent de cette indifférence où je laisse la poësie. Ils la déterminent uniquement à instruire, & si on refuse de la confondre comme eux avec la philosophie, leur zéle ira bientost jusqu'à en faire la theologie la plus sublime. Voici leurs raisons; les pre-

miers vers ont eſté employez à la louange des Dieux. Les poëtes ont eſté les premiers philoſophes. Je reçois volontiers ces faits, ſans en admettre les conſequences. On pouvoit loüer les Dieux en proſe, & ſe ſervir du langage ordinaire pour enſeigner la verité. Ces matières ne ſont donc point eſſentielles à la poëſie qui n'eſt par elle-même qu'un moyen de les rendre agréables. Les premiers théologiens comme les premiers philoſophes ont eu raiſon de s'en ſervir pour intereſſer les hommes par l'agrément à ce qu'ils vouloient leur apprendre. Il eſt toûjours certain qu'en tant que poëtes, ils ne ſe ſont propoſez que de plaire: les autres vûës qu'ils avoient, leur méritoient d'autres noms.

On inſiſte, & l'on dit encore d'aprés les anciens, que la poëſie eſt un art, & que tout art a néceſſairement une fin utile. Ce qu'il y a de clair dans cette propoſition, c'eſt

que tous les arts ont une fin ; l'utile qu'on ajoûte ne ſert qu'à rendre la propoſition équivoque ; à moins que ſous ce nom vague d'utile, on ne veüille auſſi comprendre le plaiſir qui eſt en effet un des plus grands beſoins de l'homme.

Qui peut nier, par exemple, que la muſique ne ſoit un art ; & qui cependant, s'il ne veut ſubtiliſer, pourroit y trouver d'autre utilité que le plaiſir ? La peinture a auſſi ſes regles, quoiqu'elle ne tende qu'à flatter les ſens par l'imitation de la nature. Les actions vertueuſes qu'elle repreſente quelquefois, ne lui ſont pas plus propres que les licentieuſes, qu'elle met auſſi ſouvent ſous les yeux. Le Carache n'eſt pas moins peintre dans ſes tableaux ciniques, que dans ſes tableaux chrétiens ; & de meſme, pour revenir à la poëſie, la Fontaine n'eſt pas moins poëte dans ſes contes, que dans ſes fables ; quoique les uns ſoient dangereux &

que les autres soient utiles.

On dira peut-être que je ne pense pas assez noblement de mon art. Le mérite n'est pas à penser noblement des choses : mais à les voir comme elles sont, sans se les affoiblir, ni se les exagerer. Je ne cherche à faire honneur à mon art, qu'en l'employant à mettre en jour la verité & la vertu. C'est ce que je me suis proposé dans ces odes : sur tout, dans celles où l'imitation ne m'a pas fait violence.

Ceux qui ont pris parti pour l'ode & qui lui donnent le premier rang dans la poésie, s'imaginent qu'elle ne doit chanter que les loüanges des Dieux & des Héros ; & ils tirent de ces sujets mêmes à quoi ils la bornent, une preuve de sa dignité.

Mais il faut convenir que cette idée n'a point de fondement solide: elle vient sans doute, comme mille autres erreurs sur les ouvrages d'esprit, de ce qu'on a pris pour l'es-

ſence de l'ode la matiére de celles qui ont eu d'abord le plus de ſuccés.

Le public, qui outre tout & qui n'entre jamais dans aucun détail, croit d'ordinaire que l'ouvrage qui lui plaît le plus dans un genre, eſt la perfection de ce genre-là, & il ne veut plus rien approuver dans la ſuite, que ſur le modéle de ce qui a ſaiſi une fois ſon admiration.

Ainſi s'établirent les régles du poëme épique, d'aprés Homére: celles de la tragédie, d'aprés Sophocle: celles de l'églogue, d'aprés Théocrite: & celles de l'ode, d'aprés Pindare: Regles utiles & judicieuſes; pourvû qu'on n'exigeât pas pour elles un reſpect aveugle, & que ſans ſe révolter contre les exceptions qu'on y peut faire, on fut toûjours prêt d'admettre ce qu'on y peut encore ajoûter.

Pindare ne pouvoit choiſir d'occaſion plus éclatante pour ſes vers,

ni plus utile pour lui, que les jeux olimpiques. Il y pouvoit recevoir en un seul lieu les suffrages de toute la gréce; & les vainqueurs excitez à la liberalité par leur propre gloire, payoient les loüanges avec profusion. Ainsi Pindare qui étoit né intéressé (c'est un défaut qu'on lui reproche, & dont il se vante lui-même) s'appliqua à celebrer ces vainqueurs. Mais comme leur merite trop borné & trop uniforme, ne fournissoit pas de lui-même assez d'étenduë au discours, il se jetta souvent à l'écart sur la loüange des Héros, dont prétendoient descendre les siens, & sur celle des Dieux qui protégeoient, ou qui avoient fondé la ville d'où ils étoient.

Voilà la matiére des odes qui nous sont restées de Pindare; mais si nous n'avions perdu ses odes amoureuses & bachiques, ou peut-être étoit-il plus passionné que Sapho, & plus gracieux qu'Anacréon, on croiroit

aujourd'hui l'amour & la bonne chere des matiéres essentielles à l'ode, avec autant de raison que la loüange des Dieux & des Héros.

Horace qui se fit un caractére original d'une imitation composée de Pindare & d'Anacréon, ne borna sa lire à aucun sujet, & il fit voir par une varieté toûjours élegante, que rien n'est indigne de la noblesse de l'ode. Il descendoit souvent des sujets les plus sublimes, au moins sérieux; & il se sçavoit sans doute aussi bon gré de la grace qu'il donnoit aux uns, que de la force qu'il donnoit aux autres.

J'aurai occasion dans la suite de parler plus au long de Pindare & d'Horace; il me suffit à present de remarquer qu'Horace n'a point crû qu'il y eût des sujets particuliers à l'ode. Les siennes roulent indifferemment sur les louanges des Dieux & des Héros, sur la galanterie, la table, la morale, & même la satire.

Voilà l'ode en poſſeſſion de tout ; & l'on juge aiſément delà, que ce ne ſont point les ſujets qu'elle traite, qui forment ſon caractére particulier.

Ce n'eſt pas que le choix des ſujets ſoit indifférent, ils ont plus de véritables beautés les uns que les autres ; & ils rendent les ouvrages plus ou moins eſtimables, quoiqu'ils n'en changent pas la nature.

Ce que l'ode a d'eſſentiel, eſt préciſément ſa forme ; j'entens ce nombre & cette cadence, différente ſelon les langues, mais qui dans quelque langue que ce ſoit, lui eſt toûjours particuliere.

Cette méſure chez les Grecs n'étoit pas uniforme ; elle varioit ſelon les chants ſur leſquels on compoſoit ; car toutes les odes ſe chantoient alors. Le terme d'ode ne ſignifie même que chanſon. Il y avoit auſſi chez les latins pluſieurs méſures ; mais il n'eſt pas certain que

toutes les odes s'y chantaſſent.

Parmi nous, elles ne ſe chantent point, & leur harmonie conſiſte ſeulement dans l'égalité des ſtances, dans le nombre & l'arrangement des rimes, & dans certains repos méſurés qu'on doit ménager exactement dans chaque ſtrophe. Il s'enſuit de cette harmonie que l'ode n'eſt pas faite pour eſtre lûë ſeulement, & qu'on n'en peut ſentir toute la grace, qu'en la récitant avec une attention exacte à ſa cadence & à ſes repos.

Cependant cette méſure ne remplit pas tout le caractére de l'ode. Il y faut ajoûter la hardieſſe du langage, qui ne lui eſt commune qu'avec le poëme épique, lorſqu'il ne fait pas parler ſes perſonnages. Le poëte y eſt poëte de profeſſion, au lieu que dans les autres ouvrages, il emprunte, pour ainſi dire, un eſprit & des ſentimens étrangers; & il doit ſe contenter alors de toute

l'élegance du langage ordinaire, ſans y laiſſer ſentir d'étude ni d'affectation.

Les poëtes tragiques même qui s'abandonnent quelquefois à l'enflure, doivent toûjours eſtre en garde contre l'excés de l'expreſſion. Comme ils ne font point parler des poëtes, mais des hommes ordinaires, ils ne doivent qu'exprimer les ſentimens qui conviennent à leurs auteurs; & prendre pour cela les tours & les termes que la paſſion offre le plus naturellement. Racine n'a preſque jamais paſſé ces bornes, que dans quelques deſcriptions où il a affecté d'être poëte, comme dans celle de la mort d'Hippolite, où l'on croit plûtôt entendre l'auteur que le perſonnage qu'il fait parler. Corneille ſort auſſi quelquefois de cette vrai-ſemblance, ſur tout dans ce qu'il a imité de Lucain. On voit bien à plus forte raiſon, que le poëte comique & le paſtoral doivent ſe ré-

duire à une naïveté élegante, & mettre tout leur mérite dans l'exactitude de l'imitation.

Mais les poëtes liriques, j'entens les auteurs des odes, peuvent & doivent même étaler toutes les richeſſes de la poëſie. Ils peuvent, ſans nuire néanmoins à la clarté, parler autrement que le commun des hommes; & pourvû que le ſens ſoit fort, & que les images ſoient vives, à proportion de la hardieſſe du langage; ils auront d'autant plus atteint la perfection de leur art, qu'ils auront plus heureuſement hazardé. Ce vers de Racine,

Le flot qui l'apporta, récule épouvanté.

eſt exceſſif dans la bouche de Théramene. On eſt choqué de voir un homme accablé de douleur, ſi recherché dans ſes termes, & ſi attentif à ſa deſcription, mais ce même vers ſeroit beau dans une ode, parce que c'eſt le poëte qui y parle, qu'il y

fait profession de peindre, qu'on ne lui suppose point de passion violente, qui partage son attention, & qu'on sent bien enfin, quand il se sert d'une expression outrée, qu'il le fait à dessein, pour suppléer par l'exagération de l'image, à l'absence de la chose même.

C'est ici le lieu d'examiner quel est & quel doit estre cet entouziasme dont on fait tant d'honneur aux poétes, & qui doit faire en effet une des plus grandes beautés de l'ode.

On sçait qu'entouziasme ne signifie autre chose qu'inspiration; & c'est un terme qu'on applique aux poëtes, par comparaison de leur imagination échauffée avec la fureur des Prêtres, lorsque leur Dieu les agitoit, & qu'ils prononçoient les oracles.

Voilà donc précisément l'idée de l'entouziasme, c'est une chaleur d'imagination qu'on excite en soi, & à laquelle on s'abandonne; source

de beautez & de défauts, ſelon qu'elle eſt aveugle ou éclairée. Mais c'eſt le plus ſouvent un beau nom qu'on donne à ce qui eſt le moins raiſonnable.

On a paſſé ſous ce nom-là beaucoup d'obſcurités & de contretems. On faiſoit grace aux choſes en faveur des expreſſions & des maniéres; mais ce n'eſt pas toûjours par cette fougue, que les auteurs ſont le plus dignes d'imitation. Entouziaſme tant qu'on voudra, il faut qu'il ſoit toûjours guidé par la raiſon, & que le poëte le plus échaufé ſe rappelle ſouvent à ſoi, pour juger ſainement de ce que ſon imagination lui offre.

Un entouziaſme trop dominant reſſemble à ces yvreſſes qui mettent un homme hors de lui, qui l'égarent en mille images bizarres & ſans ſuite, dont il ne ſe ſouvient point quand la raiſon a repris le deſſus. Au contraire, un entouziaſme réglé eſt comme ces douces

douces vapeurs, qui ne portent q
assez d'esprits au cerveau pour re
dre l'imagination féconde, & q
laissent toûjours le jugement en ét
de faire, de ses saillies, un choix j
dicieux & agréable.

La plusart de ceux qui parlent
l'entouziasme, en parlent comm
s'ils étoient eux-mêmes dans le tro
ble qu'ils veulent définir. Ce ne so
que grands mots, de fureur divin
de transports de l'ame, de mou
mens, de lumieres, qui mis bou
bout dans des phrases pompeuses,
produisent pourtant aucune idée
ſtincte. Si on les en croit, l'essenc
l'entouziasme est de ne pouvoir
compris que par les esprits du
mier ordre, à la tête desquels i
suppose, & dont ils excluent
ceux qui osent ne les pas entei
Voilà pourtant tout le mistere,
imagination échauffée. Si elle
avec excez, on extravague;
l'est moderement, le jugem

puiſe les plus grandes beautés de la poëſie & de l'éloquence.

C'eſt de cet entouziaſme que doit naître ce beau déſordre dont M^r. Deſpreaux a fait une des regles de l'ode. J'entens par ce beau deſordre, une ſuite de penſées liées entr'elles par un rapport commun à la même matiere, mais affranchies des liaiſons grammaticales & de ces tranſitions ſcrupuleuſes qui énervent la poëſie lirique, & lui font perdre même toute ſa grace. Dans ce ſens, il faut convenir que le deſordre eſt un effet de l'art; mais il faut prendre garde auſſi de donner trop d'étenduë à ce terme. On autoriſeroit par là tous les écarts imaginables. Un poëte n'auroit plus qu'à exprimer avec force toutes les penſées qui lui viendroient ſucceſſivement & au hazard : il ſe tiendroit diſpenſé d'en examiner le rapport, & de ſe faire un plan dont toutes les parties ſe prétaſſent mutuellement des beautez. Il n'y auroit

ni commencement, ni milieu, ni fin dans ſon ouvrage ; & cependant l'auteur le croiroit d'autant plus ſublime, qu'il ſeroit moins raiſonnable.

Mais que produiroit une pareille compoſition dans l'eſprit du lecteur ? Elle n'y laiſſeroit qu'un étourdiſſement cauſé par la magnificence & l'harmonie des paroles, ſans y faire naître que des idées confuſes, qui ſe chaſſeroient l'une l'autre, au lieu de concourir enſemble à fixer & à éclairer l'eſprit.

Pour moi je crois indépendamment des exemples, qu'il faut de la méthode dans toutes ſortes d'ouvrages ; & l'art doit regler le déſordre même de l'ode, de maniére que les penſées ne tendent toutes qu'à une même fin, & que malgré la varieté & la hardieſſe des figures qui donnent l'ame & le mouvement, les choſes ſe tiennent toûjours par un ſens voiſin, dont l'eſprit puiſſe ſai-

ſir le rapport ſans trop d'étude & de contention.

Nous avons d'un des maîtres de l'art une ode pindarique, où il n'a pas mis un autre deſordre que celui que je reconnois ici pour une beauté. L'auteur n'y ſort pas un moment de ſa matiere, & il n'a pas jugé à propos d'imiter Pindare juſques dans ces digreſſions, où il étoit forcé par la ſéchereſſe de ſes ſujets.

Qu'il me ſoit permis de le dire; les grands eſprits qui ſont tellement frappez de l'obligation qu'on a aux anciens, qu'ils imputent à ingratitude d'y trouver quelques défauts, tombent ordinairement dans une eſpece de contradiction. Ils trouvent d'un côté des raiſons ingénieuſes pour juſtifier les anciens de ce qu'on leur reproche, tandis que de l'autre ils ſe gardent bien d'imiter ce qu'ils loüent. La réconnoiſſance & l'admiration leur impoſent, quand il s'agit des anciens, le bon goût &

l'exacte raiſon les éclairent, quand il ne s'agit plus que d'eux-mêmes.

Cet entouziaſme qu'on exige dans l'ode, doit briller dès le début même. Elle eſt oppoſée en cela à l'uſage du poëme épique, où l'on exige un commencement ſimple & modeſte.

Horace raille le début d'un poëme de ſon temps, qui commençoit par ces mots: *Je chanterai la fortune de Priam, & toute la fameuſe guerre de Troye.* Monſieur Deſpreaux condamne auſſi ce commencement de l'Alaric:

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Et ces deux grands critiques aprés avoir donné un exemple du ridicule, propoſent pour modele de la perfection, l'un le début de l'Odiſſée: *Muſe, raconte-moi les avantures de cet homme, qui aprés la priſe de Troye, vit tant de païs & tant de mœurs différentes;* l'autre ce commencement de l'Enéide: *Je chante cet homme qui*

contraint de fuir les rivages de Troye, aborda enfin en Italie.

Mais ſuppoſons un moment que ces quatre propoſitions ſoient des commencemens d'ode. Il faudra changer la critique; & en condamnant celles d'Homere & de Virgile, comme trop ſimples, propoſer les deux autres, comme le modele de la pompe qui convient à l'ode. Pourquoi ce caprice apparent? tâchons de découvrir les raiſons, s'il y en a d'une oppoſition ſi marquée.

On dit contre les commencemens de poëme trop enflez, qu'un exorde doit eſtre ſimple, & que cette regle eſt générale; mais ſi elle étoit auſſi générale qu'on le prétend, le début des plus belles odes ſeroit vitieux, on y promet toûjours des miracles. Dira-t-on que ces ſortes d'ouvrages n'ont point d'exorde? Ils en ont la plûpart, ſi l'on appelle exorde le commencement d'un ouvrage, lorſqu'on peut l'en ſéparer,

ſans en tronquer le veritable ſujet. Il faut donc convenir que ce précepte de la ſimplicité de l'exorde, ne regarde pas toutes ſortes de poéſies.

D'un autre côté, pour juſtifier la pompe ordinaire dans le début de l'ode, on ſe ſert de la comparaiſon d'un palais, dont le portique doit eſtre riche & ſuperbe. C'eſt Pindare lui-même qui commence la ſixiéme de ſes odes olimpiques par cette éclatante comparaiſon. Mais ne prendroit-on pas droit de-là d'être moins ſimple dans le commencement du poëme, & ne peut-on pas lui appliquer la comparaiſon du palais, du moins auſſi juſtement qu'à l'ode ?

On dira peut-être que le poëte lirique ſe donne la plûpart du tems pour inſpiré, & qu'ainſi la timide précaution de ne point trop promettre, ne conviendroit pas à ſa ſuppoſition. Mais cette raiſon tombe en-

core ; car le poëte épique ne donne pas non plus ſon ouvrage comme un travail humain, mais comme la revelation de quelque Muſe.

Pour moi, je n'imagine qu'une raiſon de la différence dont il s'agit ; c'eſt que le poëme étant un ouvrage de longue haleine, il eſt dangereux de commencer d'un ton difficile à ſoûtenir ; au lieu que l'ode étant reſſerrée dans d'étroites bornes, on ne court aucun riſque à échauffer d'abord le lecteur, qui n'aura pas le temps de ſe réfroidir par la longueur de l'ouvrage. Ainſi un homme qui auroit à faire une longue courſe, devroit ſe ménager d'abord, pour ne pas épuiſer trop-tôt ſes forces ; & au contraire celui qui n'auroit à fournir qu'une petite carriere, pourroit par un premier effort, augmenter ſa legereté naturelle, & en achever plus rapidement ſa courſe.

On voit aſſez par tous ces uſages que

que l'ode tend particulierement au ſublime. Ainſi les poëtes liriques ne ſçauroient s'appliquer avec trop de ſoin à le connoître & à le chercher.

Mais je ne ſçai ſi la nature du ſublime eſt encore bien éclaircie. Il me ſemble que juſqu'à preſent on en a plûtôt donné des exemples que des définitions. Il eſt néanmoins important d'en fixer l'idée ; car les exemples ne ſont que des moyens de comparaiſon ſujets à mille erreurs ; au lieu que les définitions font juger des choſes par un principe invariable, ſans avoir recours à des analogies toûjours tres-imparfaites.

J'ozerai donc expoſer là-deſſus ma conjecture, qui ne peut être qu'utile, quand elle ne feroit qu'exciter quelqu'un à en trouver le faux, & à lui oppoſer la verité. Je croi que le ſublime n'eſt autre choſe que le vrai & le nouveau réunis dans une grande idée, & exprimés avec

élégance & préciſion. J'entens par le vrai, une verité poſitive, comme dans ces paroles de Moyſe: *Dieu dit que la lumiere ſe faſſe, & la lumiere ſe fit*; ou ſeulement une verité de convenance & d'imitation, comme dans ce ſentiment d'Ajax: *Grand Dieu, rend-nous le jour, & combats contre nous.*

où ſur le caractere de ce Guerrier une fois connu, on voit qu'il a dû penſer ce qu'Homere lui fait dire. J'entens par le nouveau la nouveauté des choſes en elles-mêmes, ou du moins celle de la maniere de les ordonner & de les dire.

J'entens enfin par grande idée les penſées qui étonnent l'eſprit, ou qui flattent l'orgueil humain.

J'ajoûte l'élegance & la briéveté, ſans leſquelles tout cet aſſemblage manqueroit encore ſon effet; mais en les y joignant, où raſſemblera-t-on ces trois qualités que je viens de dire, qu'on n'y ſente auſſi-tôt le

ſublime ? & au contraire, où le ſentira-t'on, ſi quelqu'une de ces qualités manque ?

Tout le monde convient aujourd'hui que ſans le vrai, il ne peut y avoir de ſolide beauté, ni par conſequent de ſublime. On peut bien ſéduire quelquefois ſans lui ; mais l'illuſion ſe diſſipe bientôt, & l'on traite de puérile, ce que l'on avoit d'abord trouvé grand. Les pointes & les jeux de mots qui avoient été inventés pour ſuppléer au défaut du vrai, ont ceſſé de plaire dès qu'il a reparu. Il a réüni tous les goûts ; ceux mêmes qui ne le connoiſſent pas, le demandent, & n'applaudiſſent qu'à ce qu'ils prennent pour lui.

La nouveauté n'eſt pas moins neceſſaire au ſublime ; car il eſt de ſon eſſence de faire une impreſſion vive ſur les eſprits, & de les frapper d'admiration. Le moyen ſans nouveauté de produire ces grands effets ?

ce qui eſt familier à l'eſprit, n'y ſçauroit plus faire qu'une impreſſion languiſſante. Il eſt vrai qu'en remontant au tems & aux circonſtances, où une choſe ſublime a été dite, on reconnoit bien qu'elle a dû étonner alors; & on l'admire ſoi-même, en la regardant dans ſon origine; mais l'imitateur qui la repette, ne peut plus que ſurprendre l'eſtime de ceux qui l'ignorent, & qui prennent ſa mémoire pour du génie.

La plûpart des écrivains devroient rechercher un peu plus la nouveauté, au péril de donner moins d'ouvrages. Ils penſent que pour copier ce qu'ont dit de grands hommes, ils ſont eux-mêmes de grands hommes. Mais le public ne s'y trompe pas comme eux, & il ſçait mépriſer des auteurs qui ne lui diſent que ce qu'il a cent fois admiré.

Qu'on ne diſe pas qu'il n'y a plus de penſées nouvelles, & que depuis que l'on penſe, l'eſprit humain a

imaginé tout ce qui ſe peut dire. Je trouverois auſſi raiſonnable de croire que la nature s'eſt épuiſée ſur la différence des viſages, & qu'il ne peut plus naître d'homme à l'avenir qui ne reſſemble préciſément à quelqu'autre qui ait été. L'experience ne prouve que trop qu'avec cette reſſemblance generale que les hommes conſerveront toûjours entr'eux, ils ne laiſſeront pas d'avoir des differences conſidérables. Je croi de même que nos penſées, quoiqu'elles roulent toutes ſur des idées qui nous ſont communes, peuvent cependant par leurs circonſtances, leur tour & leur application particuliére, avoir à l'infini quelque choſe d'original.

Les grandes idées ſont encore eſſentielles au ſublime ; car ce n'eſt pas aſſez qu'il plaiſe ; il doit élever l'eſprit, & c'eſt préciſément cet effet qui le caractériſe. Il faut donc de grands objets & des ſentimens

extraordinaires. La description d'un hameau peut bien plaire par la naïveté & la grace ; mais Neptune calmant d'un mot les flots irritez, Jupiter faisant trembler les Dieux d'un clin d'œil, ce n'est qu'à de pareilles images qu'il appartient d'étonner & d'élever l'imagination. Pour les sentimens, on peut bien être touché des plus foibles & de ceux qui nous sont les plus familiers ; mais nous n'admirons que ceux qui sont au dessus des foiblesses communes, & qui par une certaine grandeur d'ame qu'ils nous communiquent, augmentent en nous l'idée de notre propre excellence.

Au reste, comme je l'ai dit, c'est à l'élegance & à la précision à mettre le sublime dans tout son jour. C'est même quelquefois la brieveté qui fait la plus grande force des traits qui passent pour merveilleux; & il ne faut au contraire qu'un mot superflu pour énerver la pensée la

plus vive, & la dégrader du ſublime.

Les poëtes liriques doivent ſe faire une loi de cette préciſion. Le ſtile diffus peut convenir aux orateurs; il leur eſt permis d'étendre leurs raiſons, & de les offrir ſous diverſes faces, pour ſuppléer par cette abondance à ce qui peut échapper aux auditeurs. On le doit paſſer quelquefois par la même raiſon aux poëtes de théatre, qui peuvent encore par ce moyen prolonger des mouvemens & des paſſions agréables. Mais il n'en eſt pas de même des odes. Le poéte y doit compter ſur toute l'attention du lecteur, & tâcher toûjours d'exercer ſon eſprit par un grand ſens, que la ſuperfluité des mots ne faſſe pas languir.

Que vous ayez reveillé quelque idée, ou quelque image; ſi ce que vous ajoûtez, ne produit pas un nouvel effet, l'eſprit du lecteur tombe auſſi-tôt dans l'inaction, & ſon

TAYLOR INST. OXFORD

oreille même n'eſt plus flattée de ce qu'il ſent d'oiſif dans votre ouvrage.

Les épithétes dans les poëtes médiocres contribuent beaucoup à cette lâcheté de ſtile ; comme elles ſont aux bons auteurs un moyen de force & de préciſion. En effet, rien n'abrege tant le diſcours, & ne multiplie tant le ſens, qu'une épithéte bien choiſie : elle tient lieu preſque toûjours d'une phraſe entiere ; elle fait une impreſſion vive & inatenduë ; & outre l'agrement de la brieveté, quelques lecteurs ſentent encore, ce qui fait une partie de leur plaiſir, la peine & le merite qu'il y a de s'exprimer auſſi heureuſement malgré toute la contrainte des vers.

Je ſçai bien qu'en outrant cette brieveté, on devient néceſſairement obſcur, & qu'un poëte tombe d'autant plus aiſément dans ce défaut, que ce qu'il a dit, réveillant en lui l'idée de ce qu'il a voulu dire, il

ſupplée toûjours au défaut de ſon expreſſion, ſans s'apperçevoir qu'elle ne ſuffit pas par elle-même, à exprimer toute ſa penſée.

Le meilleur remede à cela eſt de conſulter des oreilles ſçavantes, ſans trop s'inquieter pour ſatisfaire ceux à qui la langue & les idées poëtiques ne ſont pas aſſez familieres; car enfin un poëte ne prétend parler qu'aux gens d'eſprit, & à moins que d'en dire trop pour eux, il n'en dira jamais aſſez pour les autres.

Voilà les réflexions que j'ai faites ſur ce qui peut convenir à l'ode; ſur tout à l'ode héroïque. J'ai travaillé d'aprés ces idées le plus exactement que j'ai pû, & je ſoûmets également à la déciſion des ſçavans & les reflexions & l'ouvrage.

Je dois preſentement parler des auteurs que j'ai eu la hardieſſe d'imiter, pour donner une foible idée des odes grecques & latines. J'ai choiſi les poëtes les plus celebres dans

ce genre, Anacréon, Pindare & Horace. Ils avoient tous trois un génie fort différent; & je vais tâcher d'en faire connoitre la diverſité, en rendant raiſon des moyens que j'ai pris pour imiter leurs ouvrages.

Du caractere dont Anacréon ſe peint dans ſes odes, on ne devoit pas attendre de lui d'autres ouvrages que ceux qu'il nous a laiſſez. Il aimoit paſſionement le plaiſir, & comme il n'imaginoit rien pour l'homme au delà de la vie préſente, il en mettoit le bon uſage à en conſacrer tous les inſtants à la volupté. La pareſſe eſt une ſuite naturelle de ce principe; ainſi Anacréon qui vivoit conſequemment, ne ſe fatiguoit pas à méditer ni à arranger de longs ouvrages; il ſe contentoit de mettre en œuvre quelques idées qui s'offroient d'elles-mêmes, & qui s'arrangeoient peut-eſtre encore par ſentiment plus que par réflexion. Partagé qu'il étoit entre

l'amour & la bonne chere, il n'a preſqu'écrit que pour nous le dire; le plaiſir étoit ſon occupation; la lire n'étoit que ſon délaſſement.

Un auteur de ce caractere ne fournit pas d'ordinaire de gros volumes, mais ſouvent auſſi ce qu'il donne en a l'air moins inégal & plus naturel. Telles ſont les odes d'Anacréon; courtes, ſa pareſſe n'en eût pas ſouffert d'autres; naïves, il n'écrivoit que ce qu'il ſentoit: toûjours remplies de tour & d'élegance, il attendoit les momens heureux de ſon imagination, & ne faiſoit proprement qu'obéir à ſon genie.

La plûpart de ſes odes ſont de petites chanſons qui paroiſſent dictées par l'Amour & par Bacchus. On les a aſſez heureuſement imitées de nos jours, & peut-être ſans deſſein; car comme chaque paſſion a ſon génie, ſes tours & ſes expreſſions, l'amour & la bonne chere peuvent encore inſpirer aujourd'hui ce qu'Ana-

créon pensa de son tems : & je croi qu'en effet nous avons beaucoup de chansons de son goût, dont les auteurs n'ont jamais lû leur prétendu modele.

Pour moi, j'ai tâché véritablement de lui ressembler dans les odes que j'appelle Anacréontiques ; j'ai voulu y donner une idée de son esprit, de ses mœurs & mesme de son stile. Je me serois peut-estre contenté pour cela de traduire quelques-unes de ses odes, si elles n'étoient déja toutes traduites par des auteurs que je respecte, & que je ne me serois pas flatté d'égaler. J'ai mieux aimé, pour faire au moins quelque chose de nouveau, imaginer quelques fictions du genre de celles d'Anacréon, les traiter à sa maniere, & chercher selon mes forces, cette douceur & cette facilité de stile, qui sont un de ses plus grands charmes.

Chacune de mes odes a un rap-

port particulier à quelqu'une de celles d'Anacréon. Par exemple, il ſouhaite dans une des ſiennes de devenir tout ce qui ſert à ſa maîtreſſe: j'en fais une, où je ſouhaite d'être tout ce qui plaît à une maîtreſſe que j'imagine exprés pour cela; car ſans maîtreſſe, le moïen d'imiter Anacréon?

Il décrit pluſieurs ſonges agréables, malheureuſement interrompus: pour l'imiter, je ſubſtitue à la narration la choſe même, & je me ſuppoſe dans l'illuſion d'un ſonge qu'on détruit en me reveillant. Il dit dans ſa premiere ode que ſa lire ne veut chanter que les Amours, & il raconte que, quoiqu'il l'eût remonté de cordes nouvelles pour chanter les actions des Heros, elle ne rendoit cependant que d'amoureux accords. J'exécute ce qu'Anacréon raconte, & en voulant celebrer la gloire de Mars, je me laiſſe inſenſiblement entraîner à une digreſſion

ſur ſes amours avec Venus, d'où je ne puis revenir au ſujet que je m'étois propoſé.

C'eſt ainſi que je tâche de reſſembler à Anacréon : j'ai imité même juſqu'à ſa morale & à ſes paſſions que je déſavoüe. J'avertis que dans ces odes anacréontiques, je parle toûjours pour un autre, & que je ne fais qu'y jouer le perſonnage d'un auteur, dont j'envierois beaucoup plus le tour & les expreſſions que les ſentimens.

J'ai voulu donner auſſi une idée de Pindare dans les odes que j'ai imitées de lui. C'eſt un caractere tout différent de celui d'Anacréon, des ſentimens religieux, l'éloge conſtant de la vertu, une aigre cenſure des vices, de l'élevation dans les penſées, de l'énergie & ſouvent même de l'excés dans l'expreſſion. Voilà les traits principaux de Pindare; voilà ce qui lui a acquis la primauté entre les poëtes liriques. Les Sçavans

de ſiecle en ſiecle lui ont confirmé cet honneur, & l'on ne peut ſans temerité réſiſter à tant de ſuffrages ajoûtés à l'admiration de ſes contemporains.

Il eſt vrai qu'aujourd'hui peu de gens ſont capables de l'étudier dans ſa langue : Que ceux-mêmes qui le liſent dans la traduction latine, avouënt la plûpart ingénument, qu'ils ne le trouvent pas encore trop intelligible, & que nos plus habiles écrivains auroient peine à en faire une traduction françoiſe, exacte & en même tems agréable.

Mais cette difficulté n'eſt pas tout à fait la faute de Pindare. L'obſcurité de ſes penſées s'eſt accrûe à meſure que les circonſtances qui y avoient rapport, ſe ſont effacées, ou que ſa langue eſt devenuë moins familiere. Ces longues digreſſions qu'on lui a tant reprochées, étoient, comme je l'ai déja fait voir, l'inconvenient inévitable de ſes ſujets;

& d'ailleurs les fables qu'il y racontoit des Dieux, intéreſſoient alors les peuples autant qu'elles nous ſont aujourd'hui indifferentes.

Ces figures quelquefois ſi exceſſives, ces manieres de parler auſſi obſcures qu'emphatiques, étoient du goût de ſon ſiécle. Les Grecs les affectoient ſur tout dans leurs dithirambes: ce qui fît naître ce Proverbe : *cela s'entend moins qu'un dithirambe.* On prétent même qu'Ariſtophane a voulu railler ces poëtes & particulierement Pindare, dans cet endroit où il fait dire à Socrate, en parlant des nuées : *Ce ſont elles qui nourriſſent les Philoſophes, les Médecins, les Devins, les Amants & les Poëtes liriques.* Mais enfin, autant qu'on le peut, il faut diſtinguer dans les auteurs les défauts de leur tems d'avec leurs défauts particuliers.

Pour donner une idée de Pindare avec moins de riſque d'ennuyer, j'ai ſubſtitué des Heros de nos jours

aux

aux vainqueurs des jeux olimpiques, & la flûte que nous connoiſſons, à celle que décrit Pindare, & qui n'eſt plus en uſage.

J'ai dévelopé quelquefois ſes penſées, & j'y ai ajoûté quelques tranſitions, pour ne pas trop heurter notre goût. A cela près, j'ai conſervé autant que j'ai pu ſes idées, ſon ordre, ſon eſprit de narration, la hardieſſe de ſon ſtile, & quelquefois ſon excés, ſur tout dans l'ode où je le fais parler lui-même, & dont je ne dis rien ici pour ne pas repéter l'argument qui la précede.

Horace eſt le premier, comme il le dit lui même, qui ait fait entendre aux latins la lire des grecs; il pouvoit dire encore qu'il l'avoit perfectionnée; perſonne ne lui eût conteſté cette gloire.

Il avoit ſur l'avenir les mêmes principes qu'Anacréon, qu'il a peut-être un peu trop rebattus dans ſes odes; mais il avoit en même-tems

un naturel heureux, soûtenu de la meilleure éducation : & à la reserve de certains penchans qui à la honte de son pays & de son siécle n'y étoient pas aussi odieux qu'ils auroient dû l'être, on peut regarder Horace comme un des plus honnêtes hommes de l'antiquité. Il avoit l'esprit étendu, varié, délicat & fleuri. Né également pour la satire & pour la loüange, ses railleries penétroient d'autant plus qu'elles étoient moins grossieres ; & ses loüanges dégagées de cet air de flatterie qui rebute, pouvoient plaire même à ceux à qui elles ne s'adressoient pas.

Exact & riche dans ses descriptions, il y mêle toûjours de ces traits naïfs qui mettent presque les objets sous les yeux. Enjoué dans sa morale, il instruit d'ordinaire sans paroître y penser, & hors quelques occasions où il s'emporte contre les vices des Romains avec la véhémence d'un Censeur, ses préceptes sont

toûjours accompagnez d'un agrément qui ne contribue pas peu à les faire goûter. Enfin Horace a presque traité tous les sujets, toûjours d'une maniere nouvelle, avec des figures & des expressions également heureuses & hardies.

J'ai osé traduire quelques-unes de ses odes, où je serai demeuré sans doute fort au dessous de mon original; mais comme il n'y en a point encore de traduction publique en vers françois, qu'il n'en a couru de temps en temps dans le monde que de simples imitations, & même la plûpart en vers irréguliers, je me suis encore laissé gagner à la nouveauté.

J'ai donc traduit cinq de ses odes en strophes régulieres, où jai tâché de rendre toutes ses idées, presque toûjours dans le même nombre de vers, qu'elles sont renduës dans l'original. J'ai étendu quelquefois ses fables, & fait entrer, pour ainsi

dire, le commentaire dans le texte ; parce que ce qui s'entendoit à demi mot du tems d'Horace, n'eſt pas aujourd'hui auſſi connu ; & il me ſemble que dans une traduction où l'on veut plaire, le traducteur doit ſuppléer ainſi à la diſtance des tems, & tâcher toûjours de rendre l'équivalent, auſſi bien pour les faits que pour les penſées.

C'eſt par cette raiſon que je n'ai pas traduit litteralement l'endroit de l'ode à Mécénas, où Horace parle des Lapithes, de l'yvreſſe d'Hilée & de la revolte des Géans. J'ai ſuivi une excellente remarque de Monſieur Dacier. Il prétend que toutes ces fables qu'Horace raſſemble ne ſont qu'une alluſion aux guerres civiles, à la défaite d'Antoine & aux victoires d'Auguſte, ſans quoi le Poëte n'auroit pas eu raiſon de confondre ces fables avec des évenemens de la Republique, & de les propoſer enſemble à Mécenas com-

me le ſujet de ſon hiſtoire. Le ſens caché d'Horace s'entendoit aiſément par les Romains, & ce détour même rendoit la loüange beaucoup plus délicate, & faiſoit une veritable beauté; mais aujourd'hui il n'y a plus dans les paroles d'Horace que l'apparence d'un contretemps; ainſi j'ai cru devoir mettre à la place de l'alluſion les choſes qu'elle faiſoit penſer, afin de rendre ma traduction auſſi claire que l'ode pouvoit l'eſtre du tems d'Horace.

J'ai pris encore en quelqu'autre endroit la liberté de changer le tour & preſque la penſée d'Horace, pour un ſens qui m'a paru plus agréable. Voilà un aveu un peu téméraire; mais on nous doit pardonner ces hardieſſes, pourvû qu'elles ne ſoient pas fréquentes. Rien ne refroidit tant le genie qu'un reſpect ſuperſtitieux pour l'original. Il eſt cauſe ordinairement qu'un traducteur idolâtre,

pour vouloir rendre trop exactement toutes les beautez de ſon auteur, n'en rend en effet aucune ; car il eſt impoſſible, ſur tout en vers, que toutes les circonſtances d'une penſée paſſent avec un bonheur égal d'une langue dans une autre. Il faut opter. On doit quelquefois négliger les mots les moins importans, pour encherir, s'il ſe peut, ſur les eſſentiels ; afin de rendre par ces compenſations, plûtôt le génie & l'agrément général, que le détail ſcrupuleux, des phraſes toûjours languiſſant & ſans grace. C'eſt par-là qu'un traducteur peut-être excellent ; c'eſt par-là qu'un lecteur équitable doit juger de ſon mérite.

Il m'a parû, en examinant les odes d'Horace, qu'il ne connoiſſoit pas non plus que les Grecs ſes modeles, ou pour mieux dire, qu'il negligeoit auſſi-bien qu'eux un art que les liriques modernes ont obſervé, & dont ils ont abuſé même aſſez

souvent ; c'eſt d'arranger tellement ſes penſées dans chaque ſtrophe, qu'il y ait une gradation de ſens & qu'elles finiſſent toûjours par ce qu'il y a de plus vif, & de plus ingénieux.

L'abus de cette méthode a produit les pointes, où l'on ne cherchoit qu'à ſurprendre & à ébloüir l'eſprit ; mais auſſi en la négligeant, on perd un des plus sûrs moyens de plaire. Une bonne choſe ne le paroît preſque pas aprés une meilleure, au lieu qu'en changeant d'ordre, elles font l'une & l'autre leur impreſſion : & l'eſprit parvenu ainſi par degré à un ſens complet & digne de ſon attention, ſe repoſe naturellement avant que de paſſer à un autre.

C'eſt ce repos que ſuppoſe la ſéparation des ſtrophes ; & l'on comprend aſſez par là qu'il y faut autant que l'on peut, & ſans préjudice du bon ſens, ménager une eſpe-

ce de chûte capable de cauſer quelque ſurpriſe, & de donner quelque exercice à l'eſprit.

C'eſt dans cette vûe que j'ai oſé prêter quelques vers à Horace, pour fermer les ſtrophes un peu plus à notre maniere ; car comme je l'ai déja dit, toûjours attentif à s'exprimer proprement & avec délicateſſe ; il ne s'embaraſſoit pas d'ailleurs de cette gradation dont je parle ; il ne finiſſoit pas même toûjours ſon ſens avec la ſtrophe ; & il étoit obligé d'enjamber ſur la ſuivante.

J'ai peine à croire que ce ne fût pas-là un vrai deffaut ; car la méſure de chaque ſtrophe avoit ſans doute été ordonnée pour l'agrément, & cette meſure étoit violée, lorſqu'un ſens ſuſpendu obligeoit d'y ajoûter de nouveaux nombres ; ou ſi l'on ne faiſoit aucune violence à la meſure, ce devoit être une fatigue pour l'eſprit de ſe ſentir arrêté ſur un ſens interrompu.

interompu. Ce qui me confirme dans ma penſée, c'eſt qu'Horace eſt plus retenu ſur cet uſage, qu'il ne l'auroit été, s'il l'eût crû ſans conſequence.

Je n'ai rien dit de Sapho ni d'Alcée, parce que leur caractere eſt déja aſſez peint dans une des odes que j'ai traduites d'Horace. Ainſi il ne me reſte qu'à dire un mot de l'ode françoiſe, & des auteurs qui ont acquis le plus de réputation dans ce genre.

Je ne remonterai que juſqu'à Ronſard; peut-être eſt-ce déja trop. Ses ouvrages ne ſont plus lûs, & je ne crois pas que beaucoup de gens veüillent juger par leurs yeux de ce que j'en vais dire.

Cependant j'oſerai avancer qu'il a imité Pindare en homme qui connoiſſoit ſon modele; juſques-là que ce qu'il emprunte d'Horace, devient pindarique entre ſes mains. On retrouve par tout dans ſes odes, ces

images pompeuſes, ces graves ſentences, ces métaphores & ces expreſſions audacieuſes, qui caractériſent le poëte thebain. Il paroît même aſſez ſaiſi de cet entouziaſme qui entraînoit Pindare: & le mauvais ſuccés de l'imitateur vient moins d'avoir mal ſuivi ſon modele, que de n'avoir pas connu le génie de la langue françoiſe.

Ronſard ne laiſſa pas d'être l'admiration de ſon ſiécle: mais ſa gloire ne lui ſurvêcût guéres, & il eſt enfin tombé dans un oubli, dont il n'y a pas d'apparence qu'il ſe releve. Il eſt vrai que Pindare eût à peu prés la meſme fortune; & au rapport d'Athenée, du temps d'Eupolis le comique qui vivoit cent ans aprés ce poëte, ſa muſe étoit déja tombée dans le mépris; mais elle reprit bientôt l'empire, que perſonne depuis n'a oſé lui conteſter.

Il n'y a pas lieu d'eſperer une pareille révolution pour Ronſard; &

d'autant moins, qu'il a été suivi d'un Poëte pour qui le bon goût a réuni tous les suffrages, & plus digne sans comparaison de servir de modele à l'ode françoise.

Malherbe nous a fait connoître dans les siennes le prix des pensées raisonnables, & des expressions propres & naturelles; car pour ne pas entrer dans un trop grand detail, je laisse Mainard & Racan, quoique dans les odes du dernier il y ait beaucoup de noblesse, & dans celles de l'autre, beaucoup de netteté. C'est en quoi sur tout excella Malherbe. Son sens se presente de lui même; & le tour heureux de ses phrases met pour l'ordinaire sa pensée dans tout son jour.

Quoique nourri des beautez des anciens, il en a rarement paré ses ouvrages; content de s'en être servi à se perfectionner le goût, il semble avoir songé dans la suite à les égaler plûtôt qu'à les imiter. Ses def-

criptions ſont vives, ſes comparaiſons juſtes & choiſies, ſes figures variées; mais il ne s'en permet jamais de trop hardies, & ſage juſques dans ſes emportemens, comme l'a dit un grand critique, il a preſque toûjours fait voir qu'on peut être raiſonnable ſans être froid.

Je ſuis ſurpris cependant qu'aprés ſes ſtances ſur les larmes de ſaint Pierre, imitation où il paroît adopter avec plaiſir les mauvaiſes pointes de ſon original, il ait pû revenir ſi-tôt au judicieux & au vrai. Je ſçai bien que dans ſes ſtances amoureuſes, il en eſt encore ſorti plus d'une fois, mais l'amour étoit alors, & a eſté long-temps aprés, l'écueil des poëtes. Au lieu de ſentimens naturels, ils n'employoient que des penſées ſubtiles & tirées qui n'effleuroient pas ſeulement le cœur. Voiture même n'eſt plus Voiture dans ſes lettres amoureuſes. Les Auteurs de ſon tems ne ſçavoient que donner la préfe-

rence à leur maîtresse sur l'Aurore & sur le Soleil ; presque tous les ouvrages de poësie rouloient sur cette seule idée, & je ne comprens pas comment on a pû remanier tant de fois une pensée qui devoit ennuïer dés la premiere.

Malherbe en matiere d'amour, dit souvent des choses aussi outrées. Je désespere de l'atteindre dans ses odes héroïques ; mais je ne voudrois pas l'imiter dans ses odes amoureuses : car j'appelle odes ce qu'il n'a appellé que stances. Il croyoit apparemment que l'ode ne convenoit qu'à de grands sujets.

On pourroit encore reprocher à Malherbe un défaut qui lui est commun avec la plûpart des auteurs ; c'est de s'être loüé lui-même aussi fortement qu'il méritoit d'être loué par les autres. Cet usage a commencé avec les poëtes, & on diroit qu'ils se sont copiez depuis les uns les autres, pour célébrer

leur mérite & ſe couronner de leur propre main. Ils félicitent le ſiecle qui les a vûs naître ; ils jouiſſent d'avance de l'admiration de la poſterité, & leurs ouvrages ne craignent que les ruines du monde. Cela eſt preſque devenu le ſtile de l'ode : les bons & les mauvais auteurs l'employent également, & moi-même à proportion je ſuis tombé là-deſſus dans les plus grands excés. Mais je reconnois de bonnne foi ma faute, & je tâcherai à l'avenir de faire mieux, & de m'en piquer moins.

A en juger de ſens froid, je ne ſçaurois croire que l'orgueil ſoit une bien-ſéance de la poëſie. S'il met quelque feu dans un ouvrage, & s'il fait regarder à de certaines gens les poëtes comme des hommes inſpirez, il les avilit à des yeux plus philoſophes, qui les regardent comme des fous yvres de leur art & d'eux-mêmes. Si cependant le merite peut excuſer ce défaut, Mal-

herbe eſt aſſez juſtifié, puiſque tout le monde eſt convenu avec lui de la perfection de ſes vers. Mais ſa gloire en ſeroit-elle moins grande, quand on ne le compteroit pas lui-même au nombre de ſes admirateurs ?

De quelque beauté pourtant que fuſſent les vers de Malherbe, ils ne laiſſerent pas de donner encore beaucoup de priſe à la critique. L'Académie examina ſes ſtances pour le Roi allant en Limoſin : il n'y en eut qu'une qu'elle admira toute entiere. Les autres furent toutes convaincuës de quelques défauts, & rien ne prouve mieux, dit M. Peliſſon, que les vers ne ſont jamais achevés.

J'avois intereſt de rapporter cette circonſtance, & je voudrois en effet que le lecteur s'en ſouvint à chaque faute qu'il remarquera dans mes odes ; il en ſeroit plus diſpoſé à me faire grace.

Eh le moyen que la mesure des vers, la tirannie de la rime, jointe sur tout à la contrainte de l'ode, ne nous arrache quelquefois un mot que nous sentons bien n'être pas le plus juste, mais que nous nous pardonnons en faveur de quelque beauté que nous serions obligez de sacrifier avec lui?

C'est la meilleure excuse que je puisse donner à des personnes que j'honore, & qui m'ont fait des critiques judicieuses, dont je n'ai pû profiter. J'ose les assûrer que ce n'est ni obstination, ni paresse; mais l'impuissance du Poëte, & peut-être aussi celle de l'art.

Au reste je ne ferai point ici d'avance l'apologie de mes odes; le public n'en jugeroit pas plus favorablement. Je n'ai à le prévenir que sur deux choses.

La premiere est une contradiction apparente sur la fin du Poëme épique, entre mon ode du Parnasse &

cette dissertation même. J'ai avancé au commencement de ce discours que le poëme n'avoit essentiellement d'autre fin que de plaire, au lieu que dans l'ode je lui suppose le dessein d'instruire. Mais il s'agissoit là de célébrer les Muses, j'y devois adopter des préjugez qui leur font honneur; ajoûtez que la chose est quelquefois veritable, & qu'il y a des poëmes où l'on s'est proposé l'instruction. Mais j'ai dû dire ici les choses précisément comme elles sont, ou du moins comme je les pense.

La seconde chose sur laquelle j'ai à prévenir le lecteur, est mon audace poétique dans l'ode de l'Emulation. Quelques gens pourroient croire d'abord que j'y manque de respect aux anciens, & j'avouë que cela me siéroit moins qu'à aucun autre. Mais qu'on y prenne garde, je me tiens toûjours dans de justes bornes : je releve les obligations qu'on a aux anciens, & je me contente d'animer les modernes

à une émulation que je croi néceſſaire, & ſans laquelle le génie refroidi ſe contenteroit toûjours du médiocre.

J'évite même d'entrer dans cette queſtion ſi fameuſe qui a fait une eſpece de ſchiſme dans les lettres. Je laiſſe à décider aux ſçavans, qui l'emporte des anciens ou des modernes. Ma hardieſſe ne va qu'à poſer pour principe la poſſibilité de ſurpaſſer nos maiſtres, & il me ſemble qu'on eſt enfin parvenu à en convenir. Mais quand cette idée ſeroit auſſi fauſſe qu'elle eſt vraïe, l'illuſion ne laiſſeroit pas d'avoir encore ſes avantages. On ſera toûjours d'autant plus d'efforts pour atteindre les anciens qu'on déſeſperera moins de les paſſer.

Je conviens que qui ne ſçait pas les admirer où ils ſont admirables, n'écrira jamais rien que de médiocre. Auſſi n'eſt-ce pas contre une admiration éclairée que je m'éleve, mais contre un ſentiment aveugle que l'on

s'impoſe ſur la foi d'autrui, qui ne diſcerne point comment & juſqu'où les choſes ſont belles & qui prodigue aux défauts mêmes les éloges qui ne ſont dûs qu'aux vraïes beautez. En un mot ce n'eſt point une impreſſion legitime que je condamne, c'eſt un *joug* que je ſecouë, & j'ai cru que cette expreſſion devoit lever ſeule tous les ſcrupules.

Qu'on me pardonne encore une réflexion : Ce qui choque le plus les partiſans des anciens dans le jugement qu'on porte en faveur des modernes, c'eſt l'orgueil, qu'ils encroïent la ſource. Ils regardent ceux qui portent ce jugement comme idolâtres d'eux-mêmes, & s'attribuant, au mépris des anciens, une force de raiſon & une ſupériorité de genie, qu'ils n'avoient pas. Tant pis pour ceux qui ſe ſéduiroient ſi groſſiérement. Pour moi je comprens qu'on peut être modeſte, en eſperant de paſſer les anciens. Il reſteroit encore aſſez de raiſons de l'eſtre pour ceux qui les paſ-

ſeroient en effet. Nous avons un avantage qui manquoit aux anciens, puiſqu'ils ſont nos maiſtres, & qu'ils n'en ont pas eu du moins d'auſſi parfaits. Un génie médiocre, formé ſur leurs exemples, peut tenir lieu du genie excellent qu'ils ont eû ſans autre ſecours, & enfin la perfection des ouvrages pourroit eſtre de notre côté, que l'avantage du merite perſonel ſeroit encore du leur. L'émulation peut donc ſubſiſter avec la modeſtie, & je demande ſeulement qu'on nous la permette à cette condition.

Je n'ai rien à dire ſur mes autres odes, ſinon que je les ai arrangées pour la varieté. Ainſi je finis en me faiſant honneur auprés du public, du ſuccés qu'ont déja eû pluſieurs des ouvrages que je lui offre. Le Parnaſſe, les Fanatiques, Aſtrée, l'Homme, le poëme des Apôtres, & celui du Plaiſir ſont déja connus par le jugement qu'en a porté l'Academie des jeux floraux; & l'ode de la

gloire & du bonheur du Roi dans les Princes ſes enfans, & celle de la ſageſſe du Roi ſuperieure à tous les évenemens, ont auſſi pour elles le jugement de l'Academie françoiſe Les ſuffrages de Juges auſſi éclairez entraînent toûjours l'approbation générale. Je crains cependant d'être l'exception de cette regle.

Je pourrois augmenter ce diſcours de quelques avis ſur ce que j'ajoûte dans cette édition ; mais je les épargne au lecteur, & je me borne à la ſeule précaution qui m'a paru neceſſaire. Je mets à la ſuite de mes ouvrages deux odes françoiſes où l'on me loüe, & quelques traductions latines où l'on m'embellit. Il y a un air de vanité à expoſer ainſi au public des témoignages ſi flatteurs pour moi, & c'eſt là-deſſus que j'ai crû devoir me juſtifier.

Je ne prétens point me défendre d'une ſenſibilité raiſonnable : j'ai tâché d'y réduire les premiers mouve-

mens que m'auroient pu cauſer des éloges exagerez, & c'eſt dans cette diſpoſition jointe à la réconnoiſſance, que je les imprime. La plûpart ont déja couru dans le monde. On pourroit m'accuſer d'une indifférence ſuperbe, ſi j'évitois de m'en faire honneur. Peut-eſtre meſme jugera-t-on ſur ces ouvrages que j'ai eu moins à combattre la crainte de paroître vain que celle d'eſtre effacé par ceux qui me louënt. C'eſt un riſque que je cours avec plaiſir; & la reconnoiſſance d'un auteur ne ſçauroit guéres aller plus loin.

ODES.

LE DEVOIR.

ODE.

AU ROY.

OUI, Grand Roi, je cede à mon zele ;
C'eſt à lui de me ſoûtenir :
J'oſe encor plus hardi qu'Apelle,
Peindre LOUIS à l'Avenir.
J'ai crû que les Muſes laſſées,
Sur tes vertus tant retracées,
N'avoient plus rien à nous dicter ;
Mais celle qu'aujourd'hui j'écoute,
Me montre une nouvelle route,
Où mon ardeur va m'emporter.

Qu'au bruit de tes armes terribles,
D'autres étonnent l'Univers ;
Tes faits guerriers, tes soins paisibles,
Ne sont point l'objet de mes vers.
Je peins cette ame plus qu'humaine,
Sur qui la Raison souveraine
Exerça toûjours son pouvoir ;
Et d'un cœur qu'instruit la Prudence,
Cette heroïque indifférence
Que détermine le Devoir.

On a vû d'heureux téméraires
Affronter les fureurs de Mars ;
On a vû des Rois débonaires
Protéger Themis & les arts :
Le Devoir étoit-il leur guide ?
D'un sang paresseux ou rapide,
Ils suivoient les impressions ;
Et malgré l'erreur où nous sommes,
Souvent les vertus des grands-hommes
N'ont été que des passions.

L'ardeur d'une gloire frivole,
Quelquefois enflame un grand cœur ;
Alors la Paſſion s'immole
Au vain phantôme de l'honneur :
Yvres d'une douce fumée,
Notre amour pour la renomée,
Nous arrache plus d'un effort :
La ſoif de l'eſtime future,
Peut même malgré la nature,
Préter des charmes à la mort.

Ce n'eſt pas là l'impure ſource
De tes vertus, ni de tes faits ;
Vanté du midi juſqu'à l'ourſe,
Ce bruit ne t'occupa jamais :
Tu ne ſuis l'orgueil, ni la haine,
Comme ces vains Héros qu'Hélene
Attira ſur le Simoïs ;
Et l'avenir le plus ſévere,
Dans ce que Louis a dû faire,
Verra l'hiſtoire de Louis.

En vain rivalle de Bellone,
La Paix t'étale ſes appas ;
Si-tôt que le Devoir l'ordonne,
La France enfante des ſoldats.
Pallas te prête ſon égide,
Tu ſçais ſage autant qu'intrépide,
Combattre & proteger les Rois :
Sans témérité, ſans allarmes,
Tu comptes pour prendre les armes,
Non tes ennemis, mais tes droits.

Mais au mépris de la Victoire,
Et malgré ſes dons prodiguez,
A peine du ſein de ta gloire,
Vois-tu tes ſujets fatiguez ;
De l'olive tu ceins leurs têtes,
Tu rachettes de tes conquêtes,
L'amour de l'ennemi dompté :
Tandis que ton peuple moins ſage,
Privé du prix de ton courage,
Murmure contre ta bonté.

Pourſuis, fais les plus grands prodiges,
Par un principe encor plus grand ;
Puiſſe marcher ſur tes veſtiges,
Tout Roi, paiſible ou conquérant.
Aux cœurs que leur penchant domine,
Fais aimer cette loi divine,
Que les Rois doivent reſpecter ;
Et négligeant juſqu'à l'eſtime,
Que ton exemple magnanime
Les inſtruiſe à la mériter.

DESCENTE AUX ENFERS

ODE.

A MONSEIGNEUR. LE DUC DE BOURGOGNE.

CAlliope, ſçavante Fée,
Inſpire-moi de nouveaux airs,
Je veux ſur les traces d'Orphée,
Deſcendre vivant aux Enfers.
Conduis-moi, que le triſte empire,
Aux ſons triomphans de ma lire,
Soit ouvert encore une fois;
Et qu'enchanté comme les ombres,
Cerbere des Royaumes ſombres,
Me laiſſe violer les loix.

Sur le Styx où déja je touche,
Je vois le vieux nocher des morts, . . .
Aproche & d'un cœur moins farouche,
Pour tribut, reçois mes accords.
C'en eſt fait ; l'oreille attentive,
Il ſe rend, & de l'autre rive,
En vain le ménace Alecton :
Le fleuve écume ſous ſa rame,
Et l'onde noire qu'il entame,
Me porte au palais de Pluton.

Là, regne en un morne ſilence,
Ce Tiran aux ſeveres traits,
Près de la Beauté dont l'abſence
Coûta tant de pleurs à Cérés.
La Douleur, la Faim, le Carnage,
Le Deſeſpoir, l'aveugle Rage,
Sont ſes miniſtres odieux ;
Et pour plaire au Roy du Ténare,
Se diſputent l'honneur barbare
De mieux peupler les ſombres lieux.

Qu'entens-je ! Le Tartare s'ouvre ;
Quels cris, quels douloureux accens !
A mes yeux la flame y découvre
Mille ſupplices renaiſſans.
Là, ſur une rapide roüe,
Ixion dont le Ciel ſe jouë,
Expie à jamais ſon amour.
Là, le cœur d'un Géant rebelle
Fournit une proye éternelle
A l'avide faim d'un vautour.

Autour d'une tonne percée,
Se laſſent ces nombreuſes ſœurs,
Qui ſur les freres de Lyncée,
Vangerent de folles terreurs.
Sur cette montagne gliſſante,
Elevant ſa roche roulante,
Siſiphe gémit ſans ſecours ;
Et plus loin cette onde fatale
Inſulte à la ſoif de Tantale,
L'irrite, & la trahit toûjours.

Mon

Mon œil à ces objets s'attache,
Curieux malgré ſon effroi ;
Mais de Minos qui m'en arrache,
Subiſſons l'équitable loi.
Laiſſe des tourmens trop célébres,
Dit-il, à travers ces tenebres,
Jette un plus utile regard ;
Et dans nos priſons ſoûterraines,
Vois avec fruit de quelles peines
On punit l'abus de ton art.

D'abord me frappent les ſupplices
Deſtinés aux lâches Auteurs,
Qui rendent les Muſes complices
De leurs libéles impoſteurs :
Je vois Archiloque à leur tête ;
D'un arc que Néméſis aprête,
S'arme cet eſſain malheureux ;
Et leurs mains toûjours imprudentes
Décochent des fléches ardentes,
Qui retombent toutes ſur eux.

J'entens les chaînes vangereſſes
De ces fourbes ingénieux,
Qui de couleurs enchantereſſes
Ont fardé le vice à nos yeux :
Je vois ces corrupteurs inſignes,
Qui des Princes les plus indignes
Furent les flatteurs aſſidus ;
De Megere juſtes victimes,
Sur eux elle punit les crimes
Dont ils leur firent des vertus.

Voici la foule téméraire
De ces imitateurs groſſiers,
Dont jadis le front plagiaire
Se paroit d'injuſtes lauriers ;
Digne prix de leur impoſture,
Ils ont à jamais pour torture,
L'art même qu'ils ont avili ;
Livrés à la fureur d'écrire
Des vers que le Mépris déchire,
Ou qu'efface auſſi-tôt l'Oubli.

Quelle eſt cette troupe allarmée ?
J'y connois ces jaloux eſprits,
Qui vouloient que la Renommée
Ne publiât que leurs écrits :
Un éternel ſouci les ronge ;
Toûjours quelque funeſte ſonge
Couronne à leurs yeux leurs rivaux ;
Et de la lire que je touche,
Le moindre ſon les effarouche,
Et ſemble un ſurcroit à leurs maux.

Des coupables & des Furies
Le ſéjour m'a trop arrêté :
On me guide aux plaines chéries
Qu'enceint le paiſible Léthé.
Quels ſont ces aſtres que j'ignore ?
Quelle eſt cette nouvelle Flore,
Que careſſe un Zéphir flatteur ?
Encor effrayé du Cocyte,
Des lieux que le repos habite,
L'aſpect ſeul a calmé mon cœur.

Hors des atteintes de l'envie,
Le ſort qu'on goûte en ces climats,
N'eſt plus, ainſi que notre vie,
La triſte attente du trépas ;
Jouïſſant de tout ce qu'il aime,
Chacun porte le plaiſir même
Peint ſur un viſage riant ;
Et les cœurs fermez à la plainte,
Ignorent l'inquiéte crainte,
Et le deſir impatient.

Les Rois qu'aprés leur mort on louë,
Les Héros, d'eux-mêmes vainqueurs,
Les Juges que Thémis avouë,
Les Grands, humbles maiſtres des cœurs ;
Le Pere des ſiens le modele,
L'épouſe ſoûmiſe & fidelle,
Le fils digne de leur amour ;
Enfin les généreux Poëtes,
Des vertus fleuris interpretes,
Sont le peuple de ce ſéjour.

Tout disparoît, & cet empire
Comme un songe s'est effacé.
Aux lieux où j'ai monté ma lire,
Quel Dieu m'a soudain replacé ?
Mortels, ma voix vous encourage,
Pour mériter ce doux partage,
Du vice rompez les liens.
Un cœur dont le Devoir est maître ;
Heureux en méritant de l'être,
Goûte d'avance tous les biens.

Mais des loüanges fastueuses
Ne mandiez point le tribut ;
Que des actions vertueuses
La vertu soit l'unique but :
Que sert la superbe apparence ?
Ce n'est qu'à l'exacte innocence,
Que l'heureux Elisée est dû ;
Et Minos à qui rien n'impose,
Au mépris de l'apothéose,
Punit plus d'un Dieu prétendu.

PRINCE, qui dans ta grandeur même,
Crains de rencontrer un écueil,
Et qui ſi près du rang ſuprême,
Sçais le mériter ſans orgueil:
De ma Muſe recois l'hommage;
Par tout elle trace l'image
De la vertu que tu chéris;
Je ne chante que ſes maximes,
Et je ſçais qu'à tes yeux, nos rimes
D'elle ſeule empruntent leur prix.

ASTRE'E.

ODE.

A SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLEANS.

TOI que la loüange importune,
Qui ne veux que la meriter;
PRINCE, plus grand que ta fortune,
Un moment daigne m'écoûter.
ASTRE'E, elle-même m'inspire
L'hommage que te rend ma lire,
Elle a décidé de mon choix;
Elle veut qu'en toi je revere
Un cœur grand, modeste & sincere;
Tel qu'elle en formait autrefois.

DESCEND du ciel, divine ASTRE'E;
Rameine-nous ces jours heureux,
Où des mortels seule adorée,
Seule tu comblois tous leurs vœux :
Mais sous tes saintes loix, croirai-je
Que l'homme ait eu le privilege
De fixer jadis les plaisirs ?
Où ce regne si favorable,
N'est-il qu'un phantôme agréable,
Né de nos impuissans desirs ?

La terre féconde & parée,
Marioit l'Automne au Printemps ;
L'ardent Phœbus, le froid Borée
Respectoient l'honneur de ses champs :
Par tout les dons brillans de Flore,
Sous ses pas, s'empressoient d'éclore,
Au gré du Zéphir amoureux ;
Les moissons inondant les plaines,
N'étoient ni le fruit de nos peines,
Ni le prix tardif de nos vœux.

Mais pour le bonheur de la vie,
C'étoit peu que tant de faveurs;
Tréfors bien plus dignes d'envie,
Les Vertus habitoient les cœurs :
Peres, enfans, époux ſenſibles,
Nos devoirs, depuis ſi penibles,
Faiſoient nos plaiſirs les plus doux;
Et l'Egalité naturelle,
Mere de l'amitié fidelle,
Sous ſes loix nous uniſſoit tous.

TAYLOR INST. OXFORD

Pourquoi fuis-tu, chere Innocence?
Quel deſtin t'enleve aux mortels?
Avec la Paix & l'Abondance,
Diſparoiſſent tes ſaints autels:
Déja Phœbus brule la terre;
Borée à ſon tour la reſſerre;
Son ſein épuiſe nos travaux;
Sourde à nos vœux qu'elle dédaigne,
Il faut que le ſoc la contraigne
De livrer ſes biens à la faulx.

Chacun du commun héritage ;
Avide, ſépara ſes champs ;
Et ce fut ce premier partage,
Qui fit les premiers mécontents.
Contre l'air variant ſans ceſſe,
Le Beſoin pere de l'adreſſe,
Eleva les murs & les toits ;
Et pour tout reſte de juſtice,
L'homme contre ſon propre vice,
Forma le frein honteux des loix.

Aux cris de l'audace rebelle,
Accourt la Guerre au front d'airain ;
La rage en ſes yeux étincele,
Et le fer brille dans ſa main :
Par le faux honneur qui la guide,
Bientôt dans ſon art parricide,
S'inſtruiſent les peuples entiers ;
Dans le ſang on cherhe la gloire,
Et ſous le beau nom de victoire,
Le meurtre uſurpe les lauriers.

Que vois-je ? en une frêle barque,
Quels insensez fendent les eaux !
A ce spectacle, en vain la Parque
S'arme de ses mortels ciseaux ;
En vain se soûleve Neptune,
Et par une ligue commune,
Tous les vents ont troublé les airs ;
Malgré la foudre qui l'effraye,
L'avarice obstinée essaye
De dompter les vents & les mers.

C'est toi, Furie insatiable,
Qui mets le comble à tous nos maux ;
Par toi, l'espoir infatigable
Embrasse les plus durs travaux.
Du sein de la terre entr'ouverte,
Chers instrumens de notre perte,
L'argent & l'or sont arrachés :
On les tire de ces abîmes
Où sage, & prévoyant nos crimes,
La Nature les a cachez.

Fureur, trahiſon mercenaire,
L'or vous enfante, j'en frémis !
Le frere meurt des coups du frere,
Le pere de la main du fils !
L'honneur fuit, l'interêt l'immole ;
Des loix que par tout on viole,
Il vend le ſilence, ou l'appui :
Et le Crime ſeroit paiſible,
Sans le Remords incorruptible,
Qui s'éleve encor contre lui.

Viens calmer ce déſordre extrême,
Aſtrée, exauce mes ſouhaits ;
Je cherche l'homme en l'homme même ;
Il a perdu ſes plus beaux traits ;
Qu'à ton retour tout ſe répare ;
Des cœurs que l'interêt ſépare,
Viens reſſerrer les doux liens ;
Et ſans la premiere abondance,
Rends-nous ſeulement l'innocence,
Elle tient lieu de tous les biens.

LE PARNASSE.

ODE.

A MONSEIGNEUR LE CHANCELIER.

QUELLE eſt cette fureur ſoudaine !
Le mont ſacré m'eſt dévoilé ;
Et je vois jaillir l'Hypocréne,
Sous le pied du cheval aîlé.
Un Dieu, car j'en crois cette flâme
Que ſon aſpect verſe en mon ame,
Dicte ſes loix aux chaſtes Sœurs ;
L'immortel laurier le couronne,
Et ſous ſes doigts ſçavants reſonne
Sa lire maîtreſſe des cœurs.

De la ſuperbe Calliope,
La trompette frappe les airs.
Que vois-je! elle me develope
Les ſecrets du vaſte univers.
Les Cieux, les Mers, le noir Cocyte,
L'Eliſée où la paix habite,
A ſon gré s'offrent à mes yeux.
Sa voix enfante les miracles,
Et pour triompher des obſtacles,
Diſpoſe du pouvoir des Dieux.

Sous ces miſterieux prodiges,
Muſe, tu cache tes leçons;
Tu nous inſtruis, tu nous corriges,
Par tes héroïques chanſons.
L'homme trop ami du menſonge,
Souvent ſéduit par un vain ſonge,
Du vrai ne ſent pas la beauté;
Mais malgré ce penchant coupable,
Tu ſçais ſous l'appas de la Fable,
Lui faire aimer la verité.

Melpoméne les yeux en larmes,
De cris touchans vient me frapper :
Quel art me fait trouver des charmes
Aux pleurs que je ſens m'échapper ?
La Pitié la ſuit gémiſſante,
La Terreur toûjours ménaçante,
La ſoûtient d'un air éperdu.
Quel infortuné faut-il plaindre ?
Ciel ! quel eſt le ſang qui doit teindre
Le fer qu'elle tient ſuſpendu.

Mais tes ris, aimable Thalie,
Me détournent de ces horreurs :
D'un ſiécle en proye à la folie,
Tu peins les ridicules mœurs.
Impoſteurs, Avares, Prodigues,
Tout craint tes naïves intrigues ;
On s'entend, on ſe voit agir.
Tu bleſſes, tu plais tout enſemble :
Et d'un maſque qui nous reſſemble,
Ton art nous fait rire & rougir.

Quelle autre avec plus d'amertume,
Ajoûte les noms aux portraits ?
Le fiel découle de sa plume,
La Colere aiguise ses traits.
Je la vois qui pleine d'audace,
Chassant mille auteurs du Parnasse,
De lauriers dépouille leur front ;
Et ce revers les laisse en proye
Au ris, à la maligne joye
Plus cruelle encor que l'affront.

Qu'entens-je ? Euterpe au pied d'un hêtre,
Chantant les troupeaux, les jardins,
Du son d'une flûte champêtre,
Réveille les échos voisins.
Deux Bergers que sa voix enchante,
Des biens tranquiles qu'elle chante,
Viennent étudier le prix :
Et tous deux osent aprés elle,
Sur une musette fidelle,
Redire ce qu'ils ont appris.

Mais icy sous des ciprès sombres,
Une Nymphe l'œil égaré,
Redemande au Tiran des ombres
Un amant trop-tôt expiré.
Querellant la Parque perfide,
Le pâle chagrin qui la guide,
Lui creuse un tombeau sous ses pas.
L'Amour approuve ses allarmes,
Et vainqueur tendre, il plaint des larmes
Qui sans lui ne coûteroient pas.

Quelle Muse de fleurs nouvelles
Qu'assemble un choix ingénieux,
Fait des Guirlandes immortelles,
Ornement des Rois & des Dieux?
Elle chante au gré de son zele,
Le fils enjoué de Sémèle,
Où l'aveugle fils de Venus;
Et quelquefois dans ses allarmes,
Elle ose pour le Dieu des armes,
Négliger l'Amour & Bacchus.

C'eſt Polhimnie ; à tant de grace,
Qui peut méconnoître tes chants ?
Autrefois ſous le nom d'Horace,
Tu fis tes airs les plus touchants.
Aujourd'hui le Dieu qui m'inſpire,
A daigné me prêter ta lire
Pour celebrer le Double-mont.
Si j'en ai ſoûtenu la gloire,
Muſe, viens payer ma victoire,
D'un laurier digne de mon front.

C'eſt fait ; pour prix de mon audace,
J'entens qu'on décerne à mon nom
Tous les honneurs de ce Parnaſſe
Dont PONTCHARTRAIN eſt l'Apollon.
Des loix ſouverain interprette,
Toi de qui la ſageſſe prette
Aux Muſes, l'appui de Thémis ;
Phœbus veut que ſous tes auſpices,
Je conſacre ici les prémices
Des triomphes qu'il m'a promis.

L'EMULATION.

ODE.

A MONSIEUR DE FONTENELLE.

DÉpouillons ces reſpects ſerviles
Que l'on rend aux ſiécles paſſés.
Les Homéres & les Virgiles
Peuvent encor être effacés.
Dût l'audace ſembler plus vaine
Que celle du fils de Climéne,
Ou de l'amoureux Ixion;
Il faut, au mépris du vulgaire,
Secoüer, ſage téméraire,
Le joug de l'Admiration.

Jadis l'Italie & la Grece
Ont produit de rares eſprits :
De ſes premiers traits, la Sageſſe
Nous éclaire dans leurs écrits.
Mais le jour doit ſuivre l'aurore :
De l'honneur de les vaincre encore,
Conſervons l'eſpoir généreux.
Malgré l'intervale des âges,
Ozons, en liſant leurs ouvrages,
Nous croire au moins hommes comme eux.

Eh pourquoi veut-on que j'encenſe
Ces prétendus Dieux dont je ſors ?
En moi la même intelligence
Fait mouvoir les mêmes reſſorts.
Croit-on la Nature bizare,
Pour nous aujourd'hui plus avare
Que pour les Grecs & les Romains ?
De nos aînez mere idolâtre,
N'eſt-elle plus que la marâtre
Du reſte groſſier des humains ?

Non, n'outrageons point la Nature
Par ces reproches indiscrets,
Elle qui pour nous moins obscure,
Nous a confié ses secrets.
L'ame en proye à l'incertitude,
Autrefois malgré son étude,
Vivoit dans un corps ignoré;
Mais le sang qu'enferment nos veines,
N'a plus de routes incertaines,
Et cet énigme est pénétré.

Combien en cherchant la fortune,
Et jaloux d'étendre nos droits,
Avons-nous au vaste Neptune
Imposé de nouvelles loix?
Jusqu'en quels climats la Boussole,
Cette aiguille amante du pole,
A-t-elle guidé nos vaisseaux?
Aux bornes de l'humide plaine,
N'ont-ils pas de l'audace humaine
Etonné des peuples nouveaux?

Juſqu'aux régions azurées,
Nous conduiſent d'heureux ſecours;
Et des étoiles mezurées
Nous allons épier le cours:
A l'aide d'un verre fidelle,
Tout le firmament ſe décelle
A nos regards ambitieux;
Et mieux que l'art des Zoroaſtres,
Nous ſemblons contraindre les aſtres
A venir juſque ſous nos yeux.

N'eſt-ce donc que dans l'art d'écrire,
Que nous avoüerons des vainqueurs?
N'ozons-nous diſputer l'empire
Que cet art donne ſur les cœurs?
Souffrirons-nous que nos ancêtres,
A notre honte, en ſoient les maîtres?
Vain reſpect qu'il faut étoufer!
Il eſt encor de nouveaux charmes;
C'eſt même par leurs propres armes,
Que nous pouvons en triompher.

Leurs travaux ont tiré des mines,
L'or que nos mains doivent polir ;
Ils ont arraché les épines,
Des fleurs qui reſtent à cueillir.
Diſciple aſſidu ſur leurs traces,
De leurs défauts & de leurs graces
Je tire le même ſecours.
Leur chûte me rend plus ſévére ;
Et l'aſſoupiſſement d'Homere,
M'avertit de veiller toûjours.

Vous qu'une aveugle eſtime abuſe,
Et qu'elle engage trop avant,
N'eſperez pas contre ma Muſe,
Soulever le peuple ſçavant.
Je ne viens point, nouveau Zoïle,
Proſcrire un poëme fertile,
Par les Muſes même dicté :
Je viens ſeulement comme Horace,
Rallumer l'eſpoir & l'audace
De ſurpaſſer l'Antiquité.

Si ce noble eſpoir ne nous tente,
L'Art diſparoît de l'univers :
L'Emulation ſeule enfante
Les grands exploits & les beaux vers.
Moi-même, qui loin du Permeſſe,
Avoüerai cent fois ma foibleſſe,
L'orgueil m'ennyvre en ce moment ;
Et je cede à l'inſtinct ſuperbe,
Qui me flatte qu'avec Malherbe,
Je dois vivre éternellement.

FONTENELLE, par qui l'Eglogue
Etale de nouveaux appas ;
Toi que dans le fin dialogue
Lucien même n'atteint pas.
Toi que la raiſon pure éclaire,
Souſtien-moi contre le vulgaire,
De mon audace trop ſurpris.
Il eſt encor des beautés neuves,
Et j'oſe pour dernieres preuves,
Le renvoyer à tes écrits.

LA

LA NAISSANCE
DE MONSEIGNEUR
LE DUC DE BRETAGNE
ODE.
AU ROY.

GRand Roi, la Fortune asservie,
De tout tems a comblé tes vœux;
Mais de la plus heureuse vie,
Voici le jour le plus heureux.
De ton petit-fils vient de naître
Un Prince, aprés lui notre maître,
Et le préſage de la paix.
Ainſi le juſte ciel déclare
Qu'elle eſt la vertu la plus rare,
Par le plus rare des bienfaits.

Que cette fleur qui vient d'éclore,
Promet de fruits à nos neveux !
Nous beniſſons déja l'aurore
Du jour qui doit luire ſur eux.
Par tout les temples retentiſſent
Des chants dont nos cœurs aplaudiſſent
Au ciel ſi prodigue pour toi.
Goûte, témoin de notre zéle,
Dans l'amour d'un peuple fidéle,
Le plus digne plaiſir d'un Roi.

Joüi de ces ſinceres fêtes
Que l'amour vient nous inſpirer ;
Telles que tes juſtes conqueſtes
En ont fait cent fois célébrer.
Lors que le ſoleil ſe retire,
Il ſemble que ſur ton empire
Un autre ſe léve, & nous luit ;
Et notre joye ingénieuſe,
Malgré ſon abſence ennuyeuſe,
Fait un nouveau jour de la nuit.

Par tout de ces lances ardentes
Que ſuit le regard curieux,
Naiſſent mille étoiles brillantes
Qui font pâlir celles des cieux.
Par tout réſonne l'art d'Orphée ;
Les Jeux triomphans de Morphée,
Ont pris la place du repos ;
Et de tous côtés, ſur leurs traces,
Les Ris dançant avec les Graces,
Foulent aux pieds ſes froids pavots.

Qu'en ce Prince un jour ſe conſomme
Tout ce qu'on oſe en eſperer !
Il eſt ton fils, mais il eſt homme ;
Sa jeuneſſe peut s'égarer :
Sous tes yeux, juſqu'à ſon automne,
Qu'il ſe prépare à la couronne :
Pour ce vœu nous nous uniſſons.
Rend le digne de ſa naiſſance ;
Et ce qu'en lui le Sang commence,
Achéve-le par tes leçons.

Que ta ſage valeur l'inſpire ;
Modére en ce futur vainqueur,
Le ſoin d'étendre ſon empire,
Ordinaire écueïl d'un grand Cœur.
Maître de tout, que la Juſtice
Elle ſeule l'aſſujetiſſe ;
Qu'il y ſache tout raporter.
Qu'aimé d'un peuple qui doit naître,
Il faſſe ſon plaiſir de l'être,
Sa gloire de le mériter.

L'Hiſtoire a ſoupçonné qu'Auguſte
D'un ſouci jaloux combattu,
Vouloit qu'un Succeſſeur injuſte
Servit de luſtre à ſa vertu.
Moins eſclave de ta mémoire,
Tu formes tes fils à la Gloire,
Par tes leçons & tes exploits ;
Content, ſi plus grands que toi-même,
Ils t'enlevoient l'honneur ſuprême
D'être le modele des Rois.

Mais non, eux ſeuls mieux que nos veilles,
Mieux que tout l'effort d'Apollon,
Peuvent par leurs propres merveilles,
Aſſûrer l'honneur de ton Nom.
Leurs faits ſeront le témoignage
De ces prodiges que notre âge
Te voit ſans ceſſe exécuter.
Au mépris même de l'Hiſtoire,
L'Avenir n'oſeroit les croire,
S'il ne les voyoit imiter.

LA GLOIRE ET LE BONHEUR DU ROY, DANS LES PRINCES SES ENFANTS

ODE.

A MONSEIGNEUR.

L'Astre fécond qui nous éclaire,
Devant qui les autres ont fui,
Confond le regard téméraire
Qui s'oſe élever juſqu'à lui ;
Mais, quand dans la nuë éclatante,
Où lui-même il ſe repreſente,
Sa fidelle image nous luit,
Notre œil que ce prodige attire,
D'un regard tranquile l'admire,
Dans l'aſtre nouveau qu'il produit.

Tel, d'un trop vif éclat m'étonne,
L'amas des vertus de LOUIS;
De la gloire qui l'environne,
Les yeux mortels sont ébloüis.
C'est dans sa glorieuse race,
Qui seule à nos yeux le retrace,
Que j'ose aujourd'hui l'admirer:
Muse, en ses vivantes images,
Je veux lui rendre mes hommages;
Pourriez-vous ne pas m'inspirer?

O Toi, la premiére esperance
D'un empire qu'il fait fleurir;
Toi dont la tendre obéïssance
Vaut mieux que l'art de conquérir;
Quand il veut t'armer de sa foudre,
Tu sçais mettre les murs en poudre,
Tu suffis aux plus hauts projets;
Mais digne fils d'un si grand maître,
Ta grandeur est de sçavoir n'être
Que le premier de ses sujets.

Quel prix ne peux-tu pas attendre
De ce zéle ardent pour ton Roi ?
Ta poſtérité te va rendre
Ce que LOUIS reçoit de toi.
Voi tes fils, ces jeunes Alcides
Comme toi, juſtes, intrépides,
Par tout aimés & triomphants.
Ainſi de la vertu d'un pere,
La récompenſe la plus chere
Eſt la vertu de ſes enfants.

Si l'Ibere admire PHILIPPE,
S'il voit tant de dons en lui ſeul,
Il en reconnoît le principe
Dans ſon pere & dans ſon ayeul :
Heureux que le choix le plus ſage
Faſſe à jamais couler le Tage
Sous de ſi favorables loix ;
Il voudroit pour le bien du monde,
Qu'un jour, dans ta race féconde,
La terre choiſit tous ſes Rois.

Regarde au milieu des allarmes,
Le Héros vainqueur de Brisac;
Voi ses défenseurs sous nos armes,
Tomber en foule au triste Lac:
Que d'emploi pour la Renommée!
Déja la Victoire charmée
Le comble des honneurs guerriers;
Mais toûjours fiére, elle s'étonne
De voir un front qu'elle couronne,
Si modeste sous ses lauriers.

Pour se délasser, il cultive
Les Muses, les paisibles Arts;
Et de Minerve il joint l'olive
Aux pénibles lauriers de Mars.
Triomphant d'un âge rebelle,
Ce n'est qu'à l'ardeur d'un saint zéle
Que son cœur se laisse enflâmer:
Le juste ciel l'en récompense,
Et de son sang donne à la France
Un fils que LOUIS va former.

Vain espoir qu'un instant renverse !
Sort cruel ! ce PRINCE n'est plus.
GRAND ROI, Dieu tour à tour exerce
Et récompense tes vertus.
Sûr de ta piété solide,
Au chaste sein d'ADELAIDE,
Il va réparer ce revers ;
Et par une suite de Princes,
Durable appui de nos provinces,
Te rendre plus que tu ne perds.

Tout me garantit ce présage ;
Les sanglans duels abolis ;
L'Hérésie en proye à la rage,
Pleurant ses temples démolis :
J'en crois ton exacte Justice,
Fléau de la fraude & du vice ;
Pour la paix, tes desirs constants ;
Certain de cet oracle auguste,
Que le thrône où régne le Juste,
Ne craint point l'outrage des temps.

Que ces Princes qu'en un autre âge,
Nos fils verront régner sur eux,
Faſſent ſous toi l'aprentiſſage
Du grand art de les rendre heureux ;
Qu'au deſſus de leur grandeur même,
Ils préférent au Diadême
La gloire de le mériter ;
Et qu'à te ſuivre auſſi fidelle,
Leur race, aux Rois qui naîtront d'elle,
Enſeigne encor à t'imiter.

L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

ODE.

A MONSIEUR L'ABBE' BIGNON.

QUEL eſt ce mortel que j'obſerve ?
L'humble Vertu lui ſert d'appui ;
A ſes côtés, marche Minerve ;
L'Ignorance fuit devant lui.
Mais quel prodige ! ſur ſes traces,
Le Sçavoir raſſemble les Graces,
Lui qui ſi ſouvent les bannit.
Ah ! je ſçai qui je vois paroître :
Pourrois-je encor le méconnoître ?
C'eſt BIGNON qui les réunit.

Prête l'oreille à mon audace,
D'un regard viens me ſecourir ;
J'oſe célébrer ce Parnaſſe
Que tes ſoins ont fait refleurir.
J'y vois l'adroite Mécanique ;
Ingénieuſe, elle s'applique
A mille prodiges nouveaux ;
Elle force tous les obſtacles,
Et fait ſervir à ſes miracles,
L'air, le feu, les vents, & les eaux.

Uranie, aux celeſtes voutes
Elevant ſes hardis regards,
Parcourt les inégales routes
Que tiennent les aſtres épars ;
Prévoit quel corps dans leur carriere
Doit nous dérober leur lumiere,
Et nous en prédit les inſtans :
Sçait leur diſtance, leur méſure,
Et tous les rangs que la nature
Leur a preſcrits dans tous les temps.

La Géométrie eſt le guide
Qui ſans ceſſe éclairant leurs pas,
Leur prête le ſecours ſolide
De ſa regle & de ſon compas.
Ses ſœurs avec elle infaillibles,
Bien-tôt dans leurs ſentiers pénibles,
S'égareroient ſans ſa clarté.
Toutes ſes demarches ſont ſûres,
Et ſa main à nos conjectures,
Met le ſceau de la verité.

XX

Mieux qu'elle encor l'exacte Algébre,
Ce grand art aux magiques traits,
Auſſi négligé que célebre,
Pénétre les plus hauts ſecrets.
La Verité, des yeux vulgaires
A beau reculer ſes miſtéres,
Il s'obſtine à les dévoiler;
Et par un artifice extrême,
En l'interrogeant elle-même,
Il la force à ſe déceler.

Moins haute, & non moins instructive,
L'Anatomie en ses emplois,
Du corps où notre ame est captive,
Examine toutes les loix.
Elle suit ce secret Méandre,
Que la nature y sçut répandre,
Dans tous les détours de son lit.
En sa recherche osons la suivre;
Eh! n'est-il pas honteux de vivre,
A qui ne sçait pas comme il vit?

Mais helas! que de maux nous cause
Ce corps si souvent abbatu!
Quel art à ses douleurs oppose
Des plantes l'obscure vertu?
La Botanique secourable
Va, d'un regard infatigable,
Observer leur diversité;
Et toûjours sçavamment surprise,
De la main qui les organise,
Adore la fécondité.

Je vois la Chimie attachée
A ſervir encor ſon deſſein ;
De la Nature trop cachée,
Seule, elle ſçait ouvrir le ſein ;
Voit par quels ſecrets aſſemblages,
Elle a varié ſes ouvrages,
Animaux, plantes, mineraux ;
Et ſçait en mille experiences,
Faire à ſon gré, les alliances
Et les divorces des métaux.

Sçavantes Sœurs, ſoyez fidelles
A ce que préſagent mes vers :
Par vous, de cent beautez nouvelles,
Les Arts vont orner l'univers.
Par les ſoins que vous allez prendre,
Nous allons bientoſt voir s'étendre
Nos jours trop prompts à s'écouler ;
Et déja ſur la ſombre rive,
Atropos en eſt plus oiſive,
Lachéſis a plus à filer.

L'HOMME.

ODE.

A MONSIEUR

DE FIEUBET.

MON cœur d'une guerre fatale
Soûtiendra-t-il toûjours l'effort ?
Remplira-t-elle l'intervalle
De ma naiſſance & de ma mort ?
Pour trouver ce calme agréable,
Des Dieux partage inalterable,
Tous mes empreſſemens ſont vains,
En ont-ils ſeuls la joüiſſance ?
Et le déſir & l'eſperance
Sont-ils tous les biens des humains ?

Oüi, d'une vie infortunée
Subissons le joug rigoureux :
C'est l'arrest de la destinée,
Qu'ici l'homme soit malheureux.
L'espoir imposteur qui l'enflâme,
Ne sert qu'à mieux fermer son ame
A l'heureuse tranquillité.
C'est pour souffrir, qu'il sent, qu'il pense ;
Jamais le ciel ne lui dispense
Ni lumiere, ni volupté.

Impatient de tout connoître,
Et se flattant d'y parvenir,
L'esprit veut pénetrer son être,
Son principe & son avenir ;
Sans cesse il s'efforce, il s'anime,
Pour sonder ce profond abîme ;
Il épuise tout son pouvoir :
C'est vainement qu'il s'inquiéte,
Il sent qu'une force secrete
Lui défend de se concevoir.

Mais cet obſtacle qui nous trouble,
Lui-même, ne peut nous guerir:
Plus la nuit jalouſe redouble,
Plus nos yeux tâchent de s'ouvrir.
D'une ignorance curieuſe
Notre ame eſclave ambitieuſe,
Cherche encor à ſe pénetrer.
Vaincuë, elle ne peut ſe rendre,
Et ne ſçauroit ni ſe comprendre,
Ni conſentir à s'ignorer.

Volupté, douce enchantereſſe,
Fais enfin ceſſer ce tourment:
Qu'une délicieuſe yvreſſe
Répare notre aveuglement.
A nos yeux ne ſois plus rebelle;
Et du cœur humain qui t'appelle,
Daigne pour jamais te ſaiſir.
Eloignes-en tout autre maître;
Que l'ambition de connoître,
Cede à la douceur du plaiſir.

Mais tu fuis, la voute azurée
Pour jamais t'enferme en ſon ſein.
Parmi nous ne t'es-tu montrée
Que pour t'y faire aimer en vain ?
Il n'eſt point de vœux qui t'attirent ;
Tu ſouffres que nos cœurs expirent,
Lentes victimes de l'ennui :
Ou ſous ton maſque délectable,
Le crime caché nous accable
Du remords qu'il traîne aprés lui.

Tel qu'au ſéjour des Euménides,
On nous peint ce fatal tonneau,
Des ſanguinaires Danaïdes
Châtiment à jamais nouveau :
En vain ces Sœurs veulent ſans ceſſe,
Remplir la tonne vangereſſe,
Mégere rit de leurs travaux ;
Rien n'en peut combler la méſure,
Et par l'une & l'autre ouverture,
L'onde entre, & fuit à flots égaux.

Tel eſt en cherchant ce qu'il aime,
Le cœur des mortels impuiſſants;
Suplice aſſidu de lui-même,
Par ſes vœux toûjours renaiſſans.
Ce cœur qu'un vain eſpoir captive,
Pourſuit une paix fugitive,
Dont jamais nous ne jouiſſons;
Et de nouveaux plaiſirs avide,
A chaque moment il ſe vuide
De ceux dont nous le rempliſſons.

Toi que de la miſere humaine,
Tes vertus doivent excepter;
FIEUBET, plains l'eſperance vaine
Dont j'avois oſé me flatter.
Mon zele me faiſoit attendre
Un plaiſir ſolide à te rendre
Cet hommage que je te dois;
Mais je n'ai malgré mon attente,
Qu'une crainte reconnoiſſante
Qu'il ne ſoit indigne de toi.

Auſſi ſevere qu'équitable,
Tu veux un ſens dans nos écrits,
Elevé, nouveau, veritable;
Dont le tour augmente le prix.
Jaloux d'obtenir ton ſuffrage,
J'ai tâché d'orner cet ouvrage
De traits dignes de te toucher;
Mais je crains qu'en mes hardieſſes,
Tu ne découvres les foibleſſes,
Que mon orgueil ſçait m'y cacher.

LES FANATIQUES.

ODE.

A MONSEIGNEUR L'EVÊQUE DE NISMES.

AU sortir de ta main puissante,
Grand Dieu, que l'homme étoit heureux !
La Verité toûjours presente
Se livroit à ses premiers vœux.
Mais une épouse parricide,
Organe du serpent perfide,
Contre toi, soûleva son cœur ;
Et ce cœur, depuis son offense,
Fut esclave de l'Ignorance,
Et tributaire de l'Erreur.

Bien-tôt une foule d'idoles
Uſurpa l'encens des mortels ;
Dieux ſans force, ornemens frivoles
De leurs ridicules autels.
Amoureux de ſon eſclavage,
Le monde offrit un fol hommage
Aux monſtres les plus odieux :
L'inſecte eût des demeures ſaintes,
Et par ſes deſirs, & ſes craintes,
L'homme aveugle compta ſes Dieux.

Si tu veux de cette licence,
Sauver tes élûs égarez,
Le faux zele prend la défenſe
Des crimes qu'il a conſacrez.
Par lui les tirans ſe ſoulévent,
De nombreux échafaux s'élevent,
D'un tel culte, digne ſoûtiens.
C'eſt ce zele dont les caprices
Inventerent ces longs ſuplices
Que briguoient jadis les Chrétiens.

Vous

Vous, inhumains, dont nos campagnes
Sentent la rebelle fureur ;
Avez-vous fait de vos montagnes,
L'indigne azile de l'erreur ?
Offrez-vous tant de morts tragiques,
Aux Divinitez chimériques
Qu'adora long-tems l'univers ?
Par vos efforts & vos exemples,
Voulez-vous retablir des temples
A des Dieux qu'ont mangé les vers.

Non, mais pour quelle autre chimere
Le fer brille-t-il dans vos mains ?
Et quel Dieu vous osez-vous faire,
Alteré du sang des humains ?
Des Dieux de métal ou de plâtre,
font moins de honte à l'idolâtre,
Que les crimes déifiez ;
Et par le meurtre & l'incendie,
Cruels, c'est à la perfidie,
Qu'aujourd'hui vous sacrifiez.

Que vois-je ! quel monſtre farouche,
Les cheveux d'horreur heriſſez,
L'œil en feu, l'écume à la bouche,
Fixe vos regards empreſſez ?
Vous l'écoutez & dans ſa rage,
Il exige un ſanglant hommage
Pour le Dieu qu'il croit l'agiter,
Eſt-ce l'ordre du Dieu ſuprême ?
Non, l'idée en eſt un blaſphême ;
Quel crime de l'executer !

Ici, par des meres mourantes,
En vain vous eſtes implorez ;
A leurs yeux, de vos mains ſanglantes,
Leurs enfans meurent déchirez.
Dans les bras d'un fils qu'il embraſſe,
Ce vieillard fuioit ſa diſgrace ;
Un ſeul coup les perce à la fois.
Là, dans les débris & la flâme,
Les freres, l'époux & la femme
Brûlent écraſez ſous leurs toits.

Ah, du moins, troupe impitoyable,
Que le temple ſoit reſpecté;
C'eſt la demeure redoutable
D'un Dieu déja trop irrité.
Mais Ciel! à vous-mêmes contraires,
Vous oſez troubler des miſteres
Que l'on y célebre pour vous.
J'y vois le miniſtre fidele,
Plein du Dieu que ſon ſein recele,
Tranquile, s'offrir à vos coups.

Je le vois ſous le glaive impie,
Se courber, Martir glorieux;
Mais c'eſt peu que ſa mort expie
Sa foi ſacrilege à vos yeux.
Sans le ſpectacle déteſtable
D'une douleur vive & durable,
Votre rage ne s'éteint pas.
Vous cherchez, affamez de crimes,
L'art de fixer pour vos victimes,
Le moment affreux du trépas.

Ceſſez ; ſous ſes traits véritables,
Honorez la Divinité :
Laiſſez conſacrer dans les fables,
La fureur & la cruauté.
De votre parricide audace,
Eſperez encore la grace,
Le remords peut tout effacer.
LOUIS armé malgré lui-même,
Pleure en ſecret un ſang qu'il aime,
Et qu'il eſt contraint de verſer.

FLE'CHIER, ferme dans cet orage,
Tu t'oppoſas à ſa fureur ;
Ton éloquence, ton courage
Calma la publique terreur.
Paſteur zelé pour tes ouailles,
Leurs maux déchiroient tes entrailles ;
Ton cœur euſt voulu tout-ſouffrir.
Je t'en dois le tableau fidele ;
Et ton nom prévenant mon zele,
De lui-même eſt venu s'offrir.

LE TEMPLE DE MEMOIRE.

OU

L'ACADEMIE DES MEDAILLES.

A MONSEIGNEUR LE COMTE DE PONTCHARTRAIN.

DOCTE fureur, divine yvreſſe,
En quels lieux m'as-tu tranſporté ?
C'eſt ici qu'avec la Sageſſe,
Préſide l'immortalité.
De l'édifice que je chante,
Une moitié paroît brillante
Des plus ſuperbes ornemens ;
Tandis que l'autre encore nuë,
Pour s'embellir à notre vûë,
N'attend que les évenemens.

Le tems qu'en un long eſclavage,
Minerve retient en ce lieu ;
Ce vieillard au double viſage,
Du temple occupe le milieu :
Il voit ſur la pierre immortelle,
Mille exploits qu'un cizeau fidele
A ſauvé de ſes attentats ;
Et là, ſur le marbre & le cuivre,
Les arts à ſes yeux font revivre
Des Dieux dont il vit le trépas.

Nouvel ordre ! chaque colonne,
Ouvrage des mains d'Apollon,
Au lieu d'acanthe, ſe couronne
Des rameaux du ſacré vallon :
Sur la friſe, au tour des portiques,
Par tout, cent médailles antiques
Frapent les regards empreſſez ;
Mais ici, quels faits mémorables
Cachent ces débris venerables,
Mutilez, & preſque effacez ?

Pénétrons dans ce ſanctuaire
Conſacré par un noble orgueil ;
Que d'énigmes pour le vulgaire,
Et pour les ſçavants quel écueil !
Ambiguité des paroles,
Langue inconnuë, obſcurs Simboles,
Indices incertains d'un nom :
Combien l'abus de ces miſteres,
Eterniſe-t'il de chimeres,
Que dément en vain la raiſon ?

O vous, que l'univers contemple,
Qui par les ſoins de Pontchartrain,
Exercez dans ce vaſte temple,
Le miniſtere ſouverain :
Vous devant qui vont fuir les ombres,
Et qui des ſiecles les plus ſombres,
Percez la ténebreuſe horreur ;
Sages confidents de l'hiſtoire,
Venez défendre la Mémoire,
Des entrepriſes de l'Erreur.

Sur ces mistérieux ouvrages,
C'est à vous d'éclairer nos yeux ;
Dites-nous de quelles images,
Les vertus ont orné ces lieux :
Mais c'est peu que de l'édifice,
Par vous chaque objet s'éclaircisse ;
De nouveaux doivent l'embellir :
Dispensateurs des places vuides,
La gloire à vos travaux solides,
Commet le soin de les remplir.

Mais quel est ce Héros, ce sage !
Je vois le passé se ternir,
Par ses faits, l'honneur de notre âge,
L'étonnement de l'avenir ;
Ici vangeur de la justice,
LOUIS semble enchaîner le vice,
Qu'à ses pieds il tient abbatu ;
Et là, pour obscurcir sa vie,
Le sort complice de l'envie,
Lutte en vain contre sa vertu.

Que par vous la derniere race
Vienne ici compter ſes exploits ;
Et vous-mêmes prenez-y place,
Juges des Héros & des Rois ;
Déſignez-vous par l'Hyacinthe,
Fleur qui jadis reçût l'empreinte
Du nom d'un vainqueur d'Ilion ;
Et que pour exacte deviſe,
L'univers à jamais y liſe,
Avec moi s'accroît un grand nom.

❧

Toi, par qui de ce temple auguſte,
Les fondemens ſont plus certains ;
La gloire me montre ton buſte,
Qu'elle couronne de ſes mains ;
PONTCHARTRAIN, vien t'y reconnoître ;
Ton zele digne de ton maiſtre,
Aura tous les tems pour témoins :
Il n'eſt point d'exploits que Minerve
Avec plus d'ardeur, y conſerve
Que le ſouvenir de tes ſoins.

LES POETES AMPOULEZ.

ODE.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE DANGEAU.

DANGEAU, censeur juste & sincere,
Ton goût que la science éclaire,
N'aplaudit qu'à la vérité.
Tout notre art n'a rien qui te trompe,
Tu cherches à travers sa pompe,
Et la justesse, & la clarté.

Pour trouver le ſens, le genie
D'une faſtueuſe harmonie,
Tu ſçais dépoüiller les Auteurs.
Li, je te ſoûmets ma cenſure
Contre le faux goût & l'enflure
Des poëtes & des lecteurs.

JUSQU'A-QUAND bruyantes paroles,
Agencement de ſons frivoles,
Seduirez-vous tous les eſprits ?
Pourquoi prodiguant ſon eſtime,
Se hâter de trouver ſublime
Ce qu'on n'a pas encor compris ?

Un poëte s'enfle, ſe guinde,
Et ſe croit au ſommet du Pinde,
Pour de grands mots vuides de ſens :
Sans la métaphore à deux faces,
Sans l'hiperbole & ſes échaſſes,
Ses vers ramperoient languiſſans.

Proſcrivant les termes vulgaires,
Son diſcours de mots téméraires,
N'eſt qu'un aſſemblage importun.
De raiſon, de juſteſſe, avare,
Pour une extravagance rare,
Il dédaigne le ſens commun.

Dans ſes phraſes ſans retenuë,
Les collines heurtent la nuë;
Les cieux ſont preſſez par l'ormeau:
Et mentant ſans art & ſans voiles,
Il oſe inonder les étoiles
Des flots du plus humble jet d'eau.

L'enfant après de triſtes ombres,
Au ſortir des entrailles ſombres
De la mere qui l'a porté,
Quand ſon premier ſoleil l'éclaire,
Au moindre objet qu'il conſidere,
Soudain s'écrie épouvanté.

C'eſt des rimeurs le ſort burleſque ;
A leurs yeux, tout eſt giganteſque :
Ce qu'ils peignent eſt monſtrueux.
Tandis qu'admirant leur emphaſe,
Et la bouche ouverte d'extaſe,
Nous nous égarons avec eux.

Marchons ſur de plus ſûrs veſtiges ;
Malgré l'éclat de leurs preſtiges,
L'erreur n'eſt jamais de ſaiſon.
Dans le bon ſens ſoyons plus fermes ;
Et n'employons jamais les termes
Qu'avec l'aveu de la raiſon.

Voyez cette Nimphe brillante ;
Plus fraîche qu'une fleur naiſſante,
Elle ſort des bras du ſommeil.
L'art n'a point formé ſa parure ;
C'eſt à la ſincere nature
Qu'elle doit tout ſon appareil.

Mais non-contente de ſes charmes,
Elle va chercher d'autres armes,
Dans les impoſtures de l'art;
Et bien-toſt ſa beauté naïve
Languit ignorée & captive,
Sous le maſque imprudent du fard.

Ainſi la Raiſon ſçait nous plaire;
Par tout elle charme, elle éclaire
L'eſprit avide qui la ſuit,
Mais une poëſie outrée
N'en fait qu'une beauté plâtrée,
Et voulant l'orner, la détruit.

LA PEINTURE.

ODE.

A MONSIEUR L'ABBÉ REGNIER.

PEINTURE, dont la main ſçavante
De ton triomphe orne ces lieux,
C'eſt peu qu'un Peuple entier te vante;
Reçois un prix plus glorieux.
Tu le ſçais, c'eſt la Poëſie
Qui d'une loüange choiſie,
Seule diſpenſe la douceur;
Et quelques honneurs qu'on te rende,
Ta plus magnifique guirlande
Doit ſortir des mains de ta Sœur.

Exerce ce pouvoir magique
Qui nous charme en nous abuſant ;
Tu ſçais du temps le plus antique,
Nous faire un ſpectacle préſent.
Ces Dieux que conceurent les fables,
Jadis phantômes vénérables,
Exiſtent au moins ſous tes traits :
Tu donnes du corps à ces ſonges,
Et l'on diroit que les menſonges
A ton ordre, deviennent vrais.

Comme on voit l'amante volage
Du tin, de la roſe & du lis,
Former ſon ſavoureux ouvrage
Des ſucs qu'elle en a recueillis ;
Ainſi de ſources differentes,
Tes mains avec choix inconſtantes,
Tirent un chef d'œuvre nouveau :
Rien n'échape à ton induſtrie ;
Hiſtoire, fable, allégorie,
Tout s'anime ſous ton pinceau.

Quel

Quel ſouffle divin, quelle flame
Donne la vie à tous tes traits ?
Dans les yeux, tu dévoiles l'ame ;
Tu peins ſes plus profonds ſecrets,
Sous les couleurs obéïſſantes,
Tu rends les paſſions vivantes,
L'eſpoir, la crainte, le deſir ;
Et d'un trait, ta main aſſurée
Donne aux figures qu'elle crée,
De la douleur, ou du plaiſir.

Ici d'une affreuſe aventure,
Tu m'expoſes toute l'horreur ;
A cette naïve impoſture,
Je me ſens frapé de terreur.
Là, des jeux tu traces l'image,
Et mon cœur abuſé partage
Les plaiſirs que tu me fais voir :
Là, j'envie un amour paiſible ;
Et par tout la toile inſenſible
Semble émuë, & ſçait émouvoir.

Mais d'où vient qu'ici me ſurprennent
Ces prez, ces bois, & ces vallons ?
Mes regards au loin s'y promennent
A travers de vaſtes ſillons :
Je voi les fontaines riantes
Coulant des roches blanchiſſantes,
Abreuver les champs altérés.
Par quel art un ſi court eſpace
Que ma main touche, & qu'elle embraſſe,
Laſſe-t-il mes yeux égarés ?

Pourſui, qu'un nouveau feu te guide :
Malgré le cizeau d'Atropos,
Conſerve à l'avenir avide,
Et les Sçavans, & les Héros.
Répare l'ennuyeuſe abſence ;
Qu'un ami par ton aſſiſtance,
En reſſente moins les rigueurs ;
Et que par ton ſecours, les Belles
Juſqu'aux climats ignorés d'elles,
Aillent aſſujettir les cœurs.

Mais toi, dont ce palais étale
Un travail non moins reſpecté,
SCULPTURE, immortelle rivale
De l'Art que mes vers ont chanté;
Ne te plains pas ſi mes ouvrages
Lui vont obtenir des hommages,
Au delà des portes du jour:
Célebrée auſſi par ma veine,
Tu vas de la terre incertaine
Partager l'eſtime & l'amour.

Avant les ſiécles, la matiére
Impuiſſante, & ſans mouvement,
N'étoit qu'une maſſe groſſiére
Où ſe perdoit chaque élément.
Mais malgré ce déſordre extrême,
Tout s'arrange, & l'Etre ſuprême
D'un mot, débroüille ce cahos:
Dans l'inſtant même qu'il l'ordonne,
Au deſſous du feu, l'air couronne
La terre qu'embraſſent les flots.

Ainſi des carriéres s'éléve
Le marbre ſans forme à nos yeux,
Dur cahos où ton art achéve
Ses miracles ingénieux.
Image du maître du monde,
Tu rends cette maſſe féconde,
Tu l'aſſervis à ton deſſein;
Et lorſque ton cizeau commande,
Tous les objets qu'il lui demande,
Naiſſent auſſi-tôt de ſon ſein.

DOCTE ABBE', *pour qui Phœbus même*
Réſerve ſes plus doux regards;
Tu te plais à tout ce qu'il aime,
Ton gouſt embraſſe tous les arts:
Tu trouvas que d'une main ſûre,
Je peignois ici la Peinture,
Et tu daignas m'en aplaudir.
Si je t'offre aujourd'hui l'ouvrage,
Souvien-toi que c'eſt ton ſuffrage
Qui m'y vint lui-même enhardir.

LA RE'PUTATION.

ODE.

A MONSIEUR SAURIN.

LOIN, cet harmonieux langage
Né jadis de l'oiſiveté ;
Que la raiſon hors d'eſclavage,
Brille de ſa ſeule beauté.
Pourquoi s'impoſer la torture
D'une ſcrupuleuſe méſure,
Et du retour des mêmes ſons ?
C'eſt trop ſuivre un art tirannique,
Dans l'eſpoir du prix chimerique
Qu'on a promis à nos chanſons.

On nous a flattés que la Gloire
Doit avec des traits éclatans,
Graver au temple de memoire,
Nos noms vainqueurs de tous les tems.
Que nous devons dans nos ouvrages,
Célebrez par de longs suffrages,
Survivre à l'Arrest d'Atropos;
Et que l'avenir équitable
Honore d'un culte semblable
Les Poétes & les Heros.

Mais, dût ma gloire estre semée
En tous lieux, aprés mon trépas,
Je mépriſe une renommée
Dont je ne m'apperçevrai pas.
Quand la Mort ſourde à la priere,
Nous a de ſa faulx meurtriere,
Porté d'inévitables coups;
De quoi nous ſert un nom ſtérile?
Ce n'eſt plus qu'un bruit inutile,
Qui n'eſt pas même un bruit pour nous.

Oui, la renommée eſt muette
Pour les peuples des ſombres bords ;
Ni ſes cent voix, ni ſa trompette,
Ne peuvent reveiller les morts.
Les moins fameux, les plus celebres
Habitent les mêmes tenebres,
Que ne percent point nos diſcours.
Therſite & l'invincible Achile,
Homere, & le jaloux Zoile,
Là bas ſont également ſourds.

D'une eſtime contemporaine,
Mon cœur eût eſté plus jaloux ;
Mais hélas ! elle eſt auſſi vaine,
Que celle qui vit aprés nous.
Capricieuſe, témeraire,
Des faux jugemens du vulgaire
Elle ſuit les bizarres loix :
Ce Juge aveugle la diſpenſe ;
Dans ſon inégale balance
La raiſon eſt preſque ſans poids.

Enfantez des écrits ſublimes,
Dont tout ſoit utile & charmant :
Reconciliez dans vos rimes
La juſteſſe avec l'agrément :
Vous en avez pour recompenſe
Des éloges ſans connoiſſance,
Que la raiſon n'oſe avoüer ;
Tandis que contre leur mérite,
La baſſe jalouſie irrite
Les ſeuls qui ſçauroient les louer.

En vain les Muſes favorables
Nous placeroient aux premiers rangs ;
Toûjours de gloire inſatiables,
Nous reſſemblons aux conquerants :
Qu'un ſeul peuple manque à leur chaîne,
L'ambition qui les entraîne,
Leur cache ce qu'ils ont conquis.
Ainſi le refus d'un ſuffrage,
Seul nous occupe d'avantage
Que mille ſuffrages acquis.

Loin

Loin donc, pourſuites inſenſées
Du frivole laurier d'auteur :
N'allons point livrer nos penſées
Au goût incertain d'un lecteur.
Contents que notre eſprit s'amuſe ;
De ce qu'a produit notre Muſe,
Ne cherchons point un autre prix.
Quoique l'orgueil nous faſſe croire,
C'eſt moins renoncer à la gloire,
Qu'affranchir ſon nom du mépris.

Mais hélas ! ô miſere extrême !
O honte de l'eſprit humain !
Sans ceſſe il ſe dément lui-même ;
La vérité l'inſtruit en vain.
J'ai beau d'inutile fumée,
Traiter ici la Renommée ;
Mon cœur la deffend contre moi.
Malgré la raiſon qui m'éclaire,
J'aime encore cette chimére,
Toute vaine que je la voi.

Toi, que de l'humaine foibleſſe,
Dès long-temps la raiſon inſtruit;
SAURIN, dont la mâle Sageſſe
Te met au deſſus du vain bruit:
Toûjours jaloux de ma mémoire,
Je ſens que l'amour de la gloire
Ne peut encor que trop ſur moi;
Cher ami, prête-moi des armes
Pour me deffendre de ſes charmes,
Ou la mériter comme toi.

LA SAGESSE DU ROY, superieure à tous les évenemens.

ODE.

VERITE', qui jamais ne changes,
Et dont les traits toûjours cheris,
Seuls, aux plus pompeuſes loüanges
Donnent leur veritable prix.
C'eſt toi qu'aujourd'hui j'interroge ;
Louis ne ſouffre point d'éloge
Que tu ne puiſſes garentir.
Dicte moi des vers qu'il approuve,
Où ſon cœur modeſte ne trouve
Rien dont il m'oſe démentir.

Tu sçus vaincre & braver l'envie ;
Mais de tes ennemis vaincus
Quand l'audace fut asservie,
Tu sçûs, GRAND ROY, ne vaincre plus ;
Laissant des palmes toutes prestes,
Tu résistas à tes conquêtes,
Triomphe ignoré des Guerriers ;
Vainqueur, toi-même tu te domptes,
Et de ce seul instant tu comptes
Avoir mérité tes lauriers.

Ainsi respectant les limites
Que te prescrivoit l'équité,
Cent fois à ces bornes prescrites
Ton courage s'est arrêté.
Mais le Dieu que ton cœur adore,
En toi vouloit donner encore
Un autre exemple à l'Univers,
Et pour t'ouvrir une carriere
Où s'exerçât ton ame entiere,
Le Ciel te devoit des revers.

Il ſemble que la Providence
Toûjours jalouſe de ſes droits,
Ait voulu tromper ta prudence
Qu'elle ſeconda tant de fois.
Tout paroiſſoit à nos armées
Par cent triomphes animées,
Aſſeurer des honneurs nouveaux.
Prodige! fatale mépriſe!
Je voi la Victoire ſurpriſe
S'égarer ſous d'autres drapeaux.

Drapeaux trop étrangers pour elle!
Déja ſa faveur ſe dément;
LOUIS, ta vertu la rappelle
De ce honteux égarement.
Les Cohortes Heſperiennes,
Qu'enflamoit l'exemple des tiennes,
L'ont vûë expier ſon erreur;
A tes loix déſormais renduë,
Dans le parti qui l'a perduë
Elle a renvoyé la terreur.

Toi, qui des vertus immortelles
Fais voir en Louis tous les traits;
GRAND DIEU, que tes faveurs nouvelles
Couronnent tes propres bienfaits.
Par toi, ſon cœur inébranlable
Du ſort contraire ou favorable
Sçût éviter le double écueïl;
Soûtiens toûjours cette ſageſſe
Qui voit les revers ſans foibleſſe
Et la victoire ſans orgueil.

REMERCIEMENT A L'ACADEMIE FRANÇOISE.

ODE.

DU prix des doctes chants ſeuls arbitres ſupreſmes,
Qui de l'art haſtez le progrès,
En daignant couroner de vos éleves mêmes
Ceux qui vous ſuivent de plus près.

Vos ſuffrages unis ont redoublé mon zéle;
Sans l'eſpoir d'un prix ſuperflu,
Je tire pour vous plaire une force nouvelle
Du bonheur de vous avoir plu.

Chargez du nom fameux du plus grand des
[Monarques,
Seuls dignes de le publier,

Au soin de l'affranchir de l'Empire des
[Parques,
Vous daignez nous associer.

Tel un fleuve qu'on voit d'une rapide
[course
A l'Ocean porter ses eaux,

Mêle encor au tribut que lui fournit sa
[source
Le tribut de mille ruisseaux.

Ah ! que n'ai-je plustost signalé mon
[audace,
Au noble emploi qu'on nous commet ;

Par ce secours, GRAND ROY, m'élevant
[au Parnasse,
J'en aurois atteint le sommet.

Peut-estre mon genie, à ta gloire fidelle,
Eût vaincu mes plus fiers rivaux ;
Apollon m'eût dicté de sa bouche immor-
[telle
Des Vers dignes de tes travaux.

J'aurois peint le Duel que la vengeance
[implore,
Monstre par l'orgueil élevé,
Expirant sous tes coups, & regretant encore
Le sang dont tes loix l'ont privé.

L'humble Religion par tes sacrez exem-
[ples
Y verroit ses honneurs accrus ;
Et l'Erreur téméraire y pleureroit ses Tem-
[ples
Sous la poussiere dispatus.

Du guerrier malheureux on y verroit l'Asile
Construit par ton prodigue soin ;

Et sous des yeux prudens l'innocence tranquille,
Ravie aux conseils du besoin ;

Les Nations de l'Inde, où, malgré la distance,
Ton nom vainqueur s'est répandu,

Et leur hommage exempt de crainte & d'esperance
A la vertu seule rendu.

Tes Fils par tes leçons formez à la Victoire,
Dignes Eleves de leur Roi,

Dont les Exploits un jour justifieront l'Histoire
De ce qu'elle aura dit de toi ;

Toi-même infatigable au milieu des allar-
[mes,
Achevant de vaſtes projets,

Moins redoutable encor par l'effort de tes
[armes,
Que par l'amour de tes ſujets.

J'aurois au nom de Grand, dont l'Univers
[te nomme,
Joint un nom plus intereſſant;

Europe, quel bonheur que le plus honnête
[homme
Se ſoit trouvé le plus puiſſant!

Il ſemble qu'en ſes mains les Villes, les
[Provinces
Soient les oſtages de la Paix;

En déſarmant ſon bras, il les rend à leurs
[Princes,
Et ſes traitez ſont des bienfaits.

Son cœur loin d'applaudir lui-même à sa
[victoire,
Veut en diminuer le bruit,
Et bravant les perils qui précedent la gloire,
Dédaigne l'éclat qui la suit.

Au milieu de la France, Athenes fortunée
Renaît par ton soin liberal;
Desormais à costé de Bellone étonnée,
Les Arts marchent d'un pas égal.

Jusques dans ton Palais les Muses ont leur
[place
Et, seul objet de leurs chansons,
Tu ne les sers pas moins sur ce nouveau Par-
[nasse
Par tes exploits que par tes dons.

Vous qui de vos talens n'employez la puis-
[ſance
Qu'à reconnoître ſes faveurs,
Et qui brûlez de voir votre reconnoiſſance,
Enflamer pour lui tous les cœurs.

Dans l'éloge ébauché que je viens d'en-
[treprendre
Recevez mon Remercîement:
Heureux! ſi de vous-même un jour je puis
[apprendre
A l'achever plus dignement.

L'ENTOUSIASME.

ODE.

A SON ALTESSE SERENISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTY.

ENTEND mes vœux, ô Polhimnie!
C'eſt trop me cacher du genie
Les audacieuſes erreurs;
Vien me fraper d'un trait de flâme;
Et remplis aujourd'hui mon ame
De tes plus ſublîmes fureurs,

Affranchi

Affranchi des timides regles,
Fai moi prendre l'essor des aigles;
Que tous les yeux en soient surpris.
Muse, tu sçais qu'à mes ouvrages
Il manque encore des suffrages,
Que je n'obtiendrai qu'à ce prix.

L'exemple n'a pû me séduire;
J'ai craint de me laisser conduire
Au gré d'un transport indiscret;
La raison me servoit de phare;
Mais puisqu'on veut que je m'égare,
Vien m'en apprendre le secret.

Je sens qu'une yvresse soudaine
Me frappe, me saisit, m'entraîne;
Qu'elle m'offre d'objets divers!
Déja ma raison interdite
Me livre au trouble qui m'agite;
Fortune, prend soin de mes vers.

Ainſi que du fils de Laërte
Tous les vents conſpirant la perte,
Confondoient l'art des matelots;
Tel, déja voiſin du naufrage,
Je ſuis jetté de plage en plage,
Joüet de la fureur des flots.

Qui pouſſe ma nef vagabonde?
Je cours tous les perils de l'onde,
Dont Uliſſe même trembla.
Où fuir? & par quel privilege,
Dieux, par quel art me ſauverai-je
Et de Charibde & de Scilla.

L'une ſe cache ſous ſa roche,
Où tout nocher qui s'en approche,
Trouve le trépas qui l'attend;
L'autre dans ſa ſoif renaiſſante
Engloutit la mer mugiſſante
Qu'elle revomit à l'inſtant.

Mais les Zephirs chaſſent l'orage ;
Des tirans de l'humide plage
Eole enchaine le courroux.
Quelles Déeſſes ſe preſentent,
Et par des accords qui m'enchantent,
Rendent le calme encore plus doux ?

Semblables à cette immortelle,
Qui parut jadis la plus belle
Au Berger fatal aux Troyens :
Viens, diſent-elles d'un air tendre,
Nouvel Amphion, viens entendre
Des chants qui ne cedent qu'aux tiens.

La diligente Renommée,
De tes divins accords charmée,
Juſqu'ici t'eſt venu vanter.
Joüis en paix de ta victoire,
C'eſt aſſez pour nous de la gloire
De ſçavoir le mieux t'imiter.

Quels chants que leur douceur m'engage,
Nimphes, aprés ce témoignage,
Que mon orgueil va s'enhardir !
Toi, Jalousie injuste & basse,
Toi dont le vain dépit croasse,
Apprens d'elles à m'applaudir.

Mais quelle lumiere imprévûë !
Ce brillant nuage à ma vûë
Offre une autre Divinité ;
Je la reconnois à sa lire,
Et mieux, au respect que m'inspire
Sa majestueuse beauté.

Polhimnie, un regard severe
Semble m'annoncer ta colere ;
Comment ai-je pu t'irriter ?
Ah ! plûtôt échauffe, ranime,
Cet Entouziasme sublime,
Où je me laissois emporter.

Insensé, qu'oses-tu prétendre ?
Cesse, me dit-elle, de prendre
Tes propres erreurs pour mes dons ;
Est-ce trop peu que tu t'oublies ?
Mortel superbe, à tes folies
Tu cherches encor de beaux noms.

Me crois-tu donc une Pithie
De l'antre de Delphes sortie,
Qu'agite un trouble respecté,
Et qui d'une enigme incertaine
Fait l'amusement & la peine
De l'humaine credulité ?

Veux-tu qu'aux Menades mêlée,
Et de fureur échevelée,
J'aille errer sur le Citheron ?
Veux-tu qu'approuvant ton délire,
J'abandonne aujourd'hui ma lire
Pour la cimbale & le clairon.

Reconnois l'erreur qui te guide !
Non, ce n'eſt point moi qui préſide
A ces frenetiques tranſports ;
Et tes chants ne pourront me plaire
Qu'autant que la raiſon ſevere
En concertera les accords.

Ne ſonge qu'à charmer les ſages ;
De tes plus riantes images
Qu'un ſens profond ſoit le ſoûtien ;
Et que tes utiles menſonges
Ne reſſemblent point à ces ſonges
Dont le reveil ne laiſſe rien.

Choiſi-toi des matieres neuves,
Du genie uniques épreuves,
Et ſource des grandes beautez ;
Oſe en arracher les épines,
Et prefere les fleurs voiſines
Aux ornemens trop écartez.

Je ſcai qu'aux rives de l'Alphée ;
J'inſpirai jadis un Orphée
Dont on vante plus d'un écart ;
Bornée aux courſes de l'Elide,
Sa Muſe d'un ſujet aride
Se ſauva par un coup de l'art.

Forcé de celebrer ſans ceſſe
Même vertu, pareille adreſſe,
Il cherche un ſecours dans les cieux ;
Au ſterile honneur de l'Athlete,
Il joint les beautez que lui prête
La louange immenſe des Dieux.

Mais, pourquoi du hardi Pindare
S'impoſer l'exemple bizarre
Sans la même neceſſité,
Et ſe faire dans l'abondance
Une regle de la licence
Permiſe à la ſterilité ?

Il eſt des routes plus ſenſées ;
Moi-même je les ai tracées
Au chantre ami de Mecenas ;
Et ſes guirlandes les plus belles
N'offrent que des fleurs naturelles
Qu'il ſemble cueillir ſous ſes pas.

Forme ton goût ſur ſes ouvrages ;
Mais ſi tu veux qu'aux derniers âges
Ta gloire puiſſe parvenir,
Enfante des beautez nouvelles,
Et ſois toi-même un des modeles
Que doive imiter l'avenir.

Aſpire au merite ſuprême,
Mais ne t'applaudis point toi-même
Par de ridicules hauteurs ;
Et dédaigne d'une ame égale
Le poiſon que l'envie exhale,
Et l'encens des adulateurs.

Tel qu'aprés un cours difficile,
Uliſſe enfin revît ſon Iſle,
L'objet de ſes vœux aſſidus;
Revois aprés une erreur vaine,
La Raiſon que je te rameine,
Ingrat, & ne la quitte plus.

PRINCE, toi qu'un gouſt ſûr éclaire,
Tu connois l'orgueil téméraire
Du peuple du ſacré Vallon;
Charmé d'une vaine harmonie,
Tout rimeur donne à ſon genie
Le nom de Muſe ou d'Apollon.

Mais moi, je livre à ta critique
Cette Déeſſe chimerique
Dont je trace ici les leçons.
Enſeigne-moi ſi je m'abuſe;
Ton goût eſt l'infaillible Muſe
Par qui je veux regler mes ſons.

Si j'osois franchir ma carriere,
Ici la plus vaste matiere
A mes vers vient se presenter ;
Cent vertus que ton cœur rassemble,
Surprises de se voir ensemble,
Viennent à l'envi me tenter.

Le sçavoir & l'amour des armes,
Un courage avide d'allarmes,
Mais qui sçait souffrir le repos ;
Une douceur majestueuse,
Sagesse, ardeur impetueuse
D'un Philosophe & d'un Heros.

Résisterai-je à cette amorce !
Je sens une nouvelle force
Pour suivre ce hardi projet ;
Mais bientost par ta modestie,
Ma Muse seroit avertie
De s'en tenir à son sujet.

LA VARIETÉ.

ODE.

A MONSIEUR DESPREAUX.

MUSE qui ſçais mêler l'agréable à l'utile,
Feconde mere des beaux vers,
Deſcends, regle à ton gré mon ſujet & mon ſtile,
Et la cadence de mes airs.

Veux-tu que ſur le ton du Bœotique cigne,
Je chante le Maître des Dieux,
Cet être ſouverain qui fait au moindre ſigne
Obéïr la terre & les cieux.

Lui, par qui du cahos l'univers a pû naître,
Sans qui rien ne ſe peut mouvoir,
Impuiſſant ſeulement à créer un autre être
Indépendant de ſon pouvoir.

Dois-je ſuivre plûtôt ſur les traces d'Homere
Le fier éleve de Chiron,
Ce Heros dont jadis l'homicide colere
Fatigua la Parque & Caron.

Sous de terribles traits, dans le fracas des armes,
Je ſçaurois peindre la fureur;
Tranſporter les eſprits au milieu des allarmes,
Et les charmer de leur terreur.

Trop frivole projet ! ſongeons à les in-
[ſtruire ;
Avec eux pourquoi m'égarer !
Je laiſſe à mes rivaux l'honneur de les ſédui-
[re ;
Je ne veux que les éclairer.

A tes prudentes loix, ſalutaire morale ;
Vien ſeule nous aſſujetir ;
Et de nos paſſions démêlant le dédale,
Enſeigne-nous l'art d'en ſortir.

Peins-nous l'ambition & la folle eſperance
Qui marche toûjours ſur ſes pas,
Qui de tout ce qu'elle a laiſſant la jouïſſan-
[ce
Coure à tout ce qu'elle n'a pas.

Montre-nous l'Avarice, à l'œil ſombre, au
[tein blême,
Ardente à ſe tirannifer,

Et qui craint follement de perdre le *bien*
[même
Dont elle ne veut point uſer.

Mais j'entends le lecteur dès la premiere
[ſtrophe,
Qui déja laſſé de ces traits,
Me dit que froid Poëte, & fade Philoſophe,
Je ne l'inſtruis, ni ne lui plais.

Abandonne aux Zenons ta morale glacée
Dit-il, tu nous dois d'autres ſons;
Ou quitte le Panaſſe, éleve du Licée,
Si tu veux donner des Leçons.

Pour nous intereſſer fais revivre en tes
[ſtances
La docte amante de Phaon,
Ou galant & fleuri, peins nous les incon-
[ſtances
De l'amoureux Anacréon.

Heureux cent fois l'auteur avec qui l'on
[s'oublie,
Qui nous offre un charmant poiſon,
Et nous aſſociant à ſa douce folie,
Nous affranchit de la raiſon.

Le plaiſir eſt lui ſeul le legitime maître
Digne de nous aſſujetir.
Si le bonheur des dieux eſt de voir, de con-
[noître,
Celui de l'homme eſt de ſentir.

Volupté, si j'en crois ces flatteuſes mani-
[mes;
Je vais célébrer tes douceurs;
Et, le premier ſoûmis, je conſacre mes ri-
[mes
A te ſoûmettre tous les cœurs.

Fidéle ſectateur du fiſtême d'Horace;
Le preſent va borner mes vœux.
Le ſort à nos plaiſirs a marqué peu d'eſ-
[pace;
Il faut ſe hâter d'être heureux.

Voilà ce qui nous plaît, inſenſez que nous
[ſommes;
Mais, loin ces écrits ſéducteurs;
Si pour ſe faire lire, il faut tromper les hom-
[mes,
J'aime mieux manquer de lecteurs.

Di moi donc quel ſujet doit fixer mon
[étude,
Muſe, & m'inſpire un choix conſtant.
Mais ſur le ſtile encor la même incertitude
Partage mon eſprit flottant.

Dois-je employer la Fable avec la me-
[taphore,
Pour la fluſte nommer Sirinx,
Et ramenant cent noms que le vulgaire
[ignore
Etre à ſes yeux un nouveau Sphinx.

Ne vaudroit-il pas mieux ſans fable & ſans
[figure
Mettre mon ſens dans ſon vrai jour,
Tel qu'à l'eſprit inſtruit par la ſeule nature
Il ſe préſentât ſans détour ?

LA COLERE.

ODE.

FUYONS ; j'apperçois la Colere ;
De la Raiſon qui nous éclaire,
Son ſouffle obſcurcit le flambeau ;
Sous ſes pas naît la Perfidie ;
Dans ſa main au crime enhardie
Brille un ſacrilege couteau.

Fuïons loin ; ceux qu'elle enviſage
Bien-tôt infectez de ſa rage,
Trament cent projets odieux ;
Nul obſtacle ne les arrête ;
Le fer levé, ni la tempête,
Ni la voix tonante des Dieux.

La Pithie au regard farouche,
Quand l'oracle ſort de ſa bouche,
Et que le Dieu ſaiſit ſon cœur,
Où le Coribante terrible
Dans ſon plus grand trouble, eſt paiſible,
Près de leur hideuſe fureur.

C'eſt cette Colere funeſte,
Qui jadis a nourri Thieſte
Du ſang d'un fils qu'elle immola;
Feſtin déteſtable & parjure!
Et qui ſurprit plus la Nature
Que le ſoleil qui recula.

Une nuit détruiſit Pergame;
La Colere alluma la flâme
Qui l'anéantit à nos yeux;
Et par le ſuccés même accruë,
Elle fit paſſer la charuë
Sur des murs baſtis par les Dieux.

Contente-toi de ces épreuves ;
Mais du venin dont tu t'abreuves,
Monſtre, ne ſoüille point mes vers ;
N'y mêle point les traits perfides
De ces Yambes parricides
Qu'Archiloque expie aux Enfers.

Que l'envie à ſon gré m'offenſe,
De ſes traits cruels la vengeance
N'aimera jamais mes diſcours.
Toi, Muſe, qui me fut fidelle,
Si jamais mon dépit t'appelle,
Abandonne-moi pour toûjours.

Periſſe la plume inhumaine
Qui, vil inſtrument de la haine,
Répand un fiel injurieux.
Les beaux vers ont de puiſſans charmes ;
Mais, qu'ils ſont de cruelles armes
Entre les mains d'un furieux !

Un Poëte avide de nuire,
De ceux qu'il s'obſtine à détruire
Trace d'infidéles tableaux;
Et trop ſûr d'un malin ſuffrage,
Il livre leurs noms d'âge en âge,
A des mépris toûjours nouveaux.

Si quelque dépit nous anime,
Sans le confier à la rime,
Tâchons d'affoiblir ſes tranſports:
Et craignons que notre imprudence
En éterniſant la vengeance,
N'en éterniſe le remords.

LE GOUST.

ODE

A SON ALTESSE SERENISSIME MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

DIS-moi quel eſt ce gouſt ſolide,
Dont nous oſons tous nous flatter ;
Sage Muſe, ſers-moi de guide,
En ce que tu me fais tenter.
Avec toi rien ne m'épouvante ;
En vain mon ſujet me preſente
Les plus âpres difficultez :
Je connois quels ſont tes miracles,
Et c'eſt du ſein des grands obſtacles
Que naiſſent tes grandes beautez.

Du vrai la raiſon nous aſſûre ;
Elle en eſt ſeule le flambeau ;
Le gouſt, preſent de la nature,
Eſt le ſeul arbitre du beau.
Sous quelque forme qu'il le trouve ;
Il le reconnoît & reprouve
Ce qui pourroit le démentir.
Mais ce gouſt du beau, c'eſt peut-être
Moins ce qui nous le fait connoître,
Que ce qui nous le fait ſentir.

Tel que l'intelligence éclaire
Sur ce qui nous eſt plus caché,
Connoît ſouvent ce qui doit plaire,
Sans ſçavoir en être touché :
Quand de ces beautez dont le prive
Une ſéchereſſe craintive,
L'ignorant ſe laiſſe ſaiſir ;
Et content d'un plaiſir paiſible,
Laiſſe au Philoſophe inſenſible
Rendre raiſon de ce plaiſir.

Cependant, aveugle Ignorance,
Du vrai gouſt ne te flatte pas ;
Le raiſonnement qu'il devance
Doit de près marcher ſur ſes pas.
Soûmis à ſon joug legitime,
Il faut qu'il ſeconde ou reprime
De trop promptes impreſſions ;
Et toûjours maiſtre du caprice,
Que ſon ſecours nous garentiſſe
D'un plaiſir dont nous rougiſſions.

Quel conſeil faut-il que je ſuive ?
Où trouver cet accord charmant
D'une imagination vive
Et d'un ſolide jugement ?
Qu'il en eſt, ſi l'on veut les croire,
A qui tout auteur de ſa gloire
Doit remettre les intereſts !
Chacun s'en croit juge ſuprême,
Et ſouffre à peine qu'à lui-même
On appelle de ſes arreſts.

Moi, qui dans mes eſſais liriques,
De quelque honneur m'étois flatté,
J'ai vû de ces goûts tiranniques
L'importune diverſité.
L'un vouloit que de chaque ſtrophe
La métaphore & l'apoſtrophe
Fiſſent le plus grand ornement;
L'autre orgueilleux du nom de ſage,
Blâmoit une riante image
Dont j'ornois le raiſonnement.

Que votre fougue poëtique
M'offre mille tableaux divers,
Me dit ce cenſeur Pindarique,
Que choque l'ordre de mes vers;
De la région du tonnere
Venez courir l'onde & la terre:
Penetrez aux ſombres torrens.
S'il faut qu'à ſon gouſt je réponde,
Il me faudroit un nouveau monde
Pour des écarts encor plus grands.

Mais du ſang froid de ce Chriſippe ;
Que mon génie eſt rétréci !
Etendez, dit-il, ce principe,
Qui n'eſt pas aſſez éclairci ;
Cette figure eſt trop hardie,
Ici votre Muſe étourdie
De ſon ſujet s'écarte un peu.
Bien-tôt ſéduit par ſa critique,
Sous la plus exacte logique
Je vais voir mourir tout mon feu.

L'un, que le moindre effort fatigue,
Trouve mes écrits un cahos,
Ou de ſens vainement prodigue,
Je ſuis trop avare des mots :
Mais, ennemi plus redoutable,
Un autre au même inſtant m'accable
Par une plus juſte rigueur ;
Ennuié de mes ſons frivoles,
D'un ſens noyé dans les paroles,
Il me reproche la langueur.

Muſe, dans ces goûts ſi contraires,
Comment trouver la verité ?
Tes graces peut-être arbitraires,
N'ont point de réelle beauté ?
Un uſage inconſtant t'entraîne,
Et la Raiſon toûjours certaine
Ne t'a point marqué tes ſentiers ?
Mais, non, je ne veux point le croire ;
Ce reproche offenſe ta gloire,
Et flétriroit tous nos lauriers.

Dites-moi donc ſur quels ſuffrages
Du ſuccez je puis me flatter.
A Sceaux aime-t'on tes ouvrages ?
Juſques-là tu dois en douter.
Auprès d'une auguſte Princeſſe,
Avec les jeux & la ſageſſe
Le gouſt a choiſi ſon ſéjour :
Minerve unie aux doctes Fées,
Les Euclides & les Orphées
Sont les juges de cette cour.

LA NOUVEAUTÉ

ODE.

A MONSEIGNEUR L'EVÊQUE DE STRASBOURG

JE ſçai que le rang, la naiſſance,
Que l'Alteſſe, que l'Eminence
Exigent de juſtes reſpects;
Mais, SOUBISE, le cœur des Sages,
Rend au merite des hommages
Et plus libres, & moins ſuſpects.

La vertu, le ſçavoir ſublime,
PRINCE, c'eſt ce qu'en toi j'eſtime;
Plus que tes ayeux, ni ton rang;
Je t'offre mes vers à ce titre;
Le ſuffrage d'un ſûr arbitre
M'eſt plus cher que l'appui d'un Grand.

De tout tems ma Mûſe un peu fiere
Dédaigne un travail plagiaire,
Dans une autre langue emprunté:
Loin, ces Poëtes ſans genie,
A qui le Dieu des vers dénie
La gloire de la nouveauté.

Des Pindares & des Horaces
Suivons plus dignement les traces:
C'eſt en inventant qu'ils ont plû.
Et les imitateurs ſerviles,
N'ont dans leurs écrits inutiles
Que le merite d'avoir lû.

TAYLOR INST. OXFORD

La triſte amante de Narciſſe
Ne ſe plaignoit de ſon caprice,
Qu'en repetant ſes propres mots :
Telle eſt l'impuiſſance où nous ſommes ;
Toûjours muets ſans les grands hommes
Dont nous ſommes les vains échos.

Mais de l'art & de la nature
Ils ont épuiſé la meſure,
Le nouveau nous eſt interdit.
Le croyons-nous ? ceſſons d'écrire.
C'eſt aſſez d'apprendre à les lire,
S'il eſt vrai qu'ils nous ont tout dit.

Pourquoi me ſéduire moi-même ?
De cet injurieux ſiſtême,
J'entens la raiſon murmurer.
Juſques à la derniere race
Les doctes Nimphes du Parnaſſe
Auront de quoi nous inſpirer.

Moliere

Moliere a rejoui la France,
De plus d'un ſujet qu'à Terence
Apollon n'avoit point dicté.
Et par les plus heureuſes veilles,
Les Racines & les Corneilles
Aux Sophocles ont ajoûté.

Quoi ! faut-il donc avec ſcrupule
Eviter d'un ſoin ridicule
Le beau qu'ils nous ont enlevé ?
Non ; mais qu'à l'art dont on l'employe,
L'Avenir équitable croye
Que ſans eux nous l'aurions trouvé.

Anime-nous, heureux Génie,
Par qui le chantre d'Auſonie
Imita celui d'Ilion ;
A ton gré ta main libérale
Verſe une grace originale
Juſques ſur l'imitation.

Ouï, c'eſt toi qui dans la ſatire
Même en ce qu'il daigna redire,
Inſpiras l'Horace françois ;
Il ſemble qu'à ce qu'il imite,
Ajoûtant un nouveau mérite,
Il le crée encor une fois.

Dans ce judicieux critique
Aux traits nouveaux le ſel antique
Se trouve par tout allié ;
Horace, s'il pouvoit renaître,
Lui-même s'applaudiroit d'être
Si dignement aſſocié.

Qu'ai-je dit ? Horace lui-même !
Ce mot va paroître un blaſphême
A l'idolâtre préjugé ;
Mais quand la verité m'éclaire,
Craindrai-je une erreur populaire
Dont la raiſon m'a dégagé ?

Dés qu'un moderne ſçait me plaire,
Il eſt pour moi Virgile, Homére;
Je partage entr'eux mon encens.
C'eſt le beau ſeul que je reſpecte,
Et non l'autorité ſuſpecte,
Ni des grands noms, ni des vieux temps.

L'AMOUR PROPRE.

ODE.

A MONSEIGNEUR L'EVEQUE DE SOISSONS.

DE'MESLONS tous les ſtratagêmes
De l'inſtinct qui nous guide tous;
Mortels, nous nous aimons nous-mêmes
Et nous n'aimons rien que pour nous.
De quelque vertu qu'on ſe pique,
Ce n'eſt qu'un voile chimérique,
Dont l'amour propre nous ſéduit;
Je le ſers en voulant m'en plaindre;
C'eſt lui qui m'engage à le peindre,
Et contre lui-même il m'inſtruit.

Que nos amis, que nos maîtreſſes,
Objets apparents de nos vœux,
Ne penſent pas que nos tendreſſes
Nique nos vrais ſoins ſoient pour eux.
Nos plaiſirs ſont notre conſtance;
Pourquoi de leur reconnoiſſance
Exigeons-nous l'injuſte honneur?
Que doivent-ils à notre yvreſſe?
Leur bonheur ne nous intereſſe
Qu'autant qu'il eſt notre bonheur.

Que nos vertus ſont prés du vice!
L'intereſt ſeul peut nous mouvoir;
L'homme par goût de la juſtice,
Rarement s'immole au devoir.
Souvent la clemence eſt adreſſe,
La moderation, pareſſe,
L'équité, peur des châtimens.
Cent vertus que l'erreur couronne,
Sont de vains noms que l'orgueïl donne
A ſes adroits déguiſemens.

Non, qu'en naiſſant l'homme ne ſente
Diverſes inclinations,
Source unique, ſource conſtante
De ſes diverſes actions;
L'un naît ami de la malice;
L'autre d'un hazard plus propice,
Tient un cœur ſage & genereux;
Mais ſa ſageſſe fortuite
N'eſt qu'une vertu ſans merite,
Un amour propre plus heureux.

Quelquefois au feu qui la charme,
Reſiſte une jeune beauté,
Et contre elle-même elle s'arme
D'une pénible fermeté.
Helas! cette contrainte extrême
La prive du vice qu'elle aime,
Pour fuir la honte qu'elle hait;
Sa ſeverité n'eſt que faſte,
Et l'honneur de paſſer pour chaſte,
La reſoult à l'être en effet.

Sageſſe pareille au courage
De nos plus ſuperbes héros !
L'Univers qui les enviſage,
Leur fait immoler leur repos.
Qu'un moment leur cœur magnanime
Perde ces témoins dont l'eſtime
Les ſoûtenoit dans le danger ;
Je crains qu'alors il ne rachette
Par une lâcheté ſecrette
Des jours qu'il n'oſoit ménager.

Vous, rares au ſiécle où nous ſommes ;
Grands, que vos bienfaits font nommer
L'amour, les délices des hommes,
Vous flattez-vous de les aimer ?
Des heureux qu'il vous plaît de faire,
Vous attendez votre ſalaire ;
Vous voulez regner ſur leurs cœurs ;
Votre avare magnificence
Par les faveurs qu'elle diſpenſe,
Sʼachette des admirateurs.

Ainſi votre intereſt ſçait prendre
Un déhors ſenſible, empreſſé :
Mais nous, ne croyons pas leur rendre
Un amour déſintereſſé.
Malgré leur attente déçûë,
L'orgueil, d'une grace reçûë
Ne ſoûtient qu'à regret le faix ;
Et par la plus tendre apparence,
Notre ingrate reconnoiſſance
En veut à de nouveaux bienfaits.

En vain ce ſevere Stoïque,
Sous mille défauts abbatu,
Se vante d'une ame héroïque,
Toute voüée à la vertu.
Ce n'eſt point la vertu qu'il aime ;
Mais ſon cœur yvre de lui-même
Voudroit uſurper les Autels ;
Et par ſa ſageſſe frivole,
Il ne veut que parer l'idole
Qu'il offre au culte des mortels.

Jusqu'où l'Amour propre s'égare!
Souvent, aveugle en son dessein,
Il nous arme d'un fer barbare
Qu'il tourne contre notre sein.
Caton d'une ame plus égale,
Sous l'heureux vainqueur de Pharsale
Eût souffert que Rome pliast;
Mais incapable de se rendre,
Il n'eût pas la force d'attendre
Un pardon qui l'humiliât.

Quel est donc le fruit que j'espere,
En traçant ces exemples vains?
L'orgueil sera-t-il moins le pere
Des fausses vertus des humains?
Non, nul art ne s'en rend le maître;
C'est notre mobile, notre être,
Tous nos desirs lui sont soûmis.
Attachez, s'il se peut, au crime
L'applaudissement & l'estime,
La vertu n'aura plus d'amis.

Toi, qui dois aux vertus fardées
Livrer des combats assidus,
Docte BRULART, dans ces idées
Ne crois pas les Saints confondus.
Je connois la source éternelle
D'où coule une vertu réelle,
Et j'en respecte en toi l'effet :
Mais j'ai peint de notre ame impure
Ce qu'elle tient de la nature,
Et non, ce que la grace en fait.

L'AMOUR.

ODE.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE COISLIN.

COISLIN, qui ſçais unir aux plus hauts
[avantages
L'amour & le goût des beaux arts;
Tu n'es point de ces Grands qui liſant nos ouvra-
[ges,
Craindroient d'avilir leurs regards.

Mes vers soûtiendront mal ton goût héréditaire ;
Prompt arbitre de nos écrits ;
Mais par le zele au moins mon tribut doit te
[plaire,
Si le zele y met quelque prix.

AMOUR tant celebré par tes lâches esclaves,
Trop cher ennemi des mortels,
Cesse enfin d'usurper, pour prix de tes entra-
[traves
Et notre encens & nos autels.

Ou plustost, homme vain, qui toi-même te
[blesses
Pour de passageres beautez,
C'est trop, adorateur de tes propres foi-
[blesses,
En faire des divinitez.

Quand l'âge t'affranchit de la premiere
[enfance,
Et vient t'amener la Raiſon.

Ton cœur cherche contr'elle à ſe mettre en
[défenſe,
Et lui marque une autre ſaiſon.

Ton mépris la renvoye à la froide vieilleſſe,

En toi tu la crois un défaut ;

Et livrant au plaiſir une ardente jeuneſſe,

Tu crains d'être ſage trop-toſt.

Tu choiſis au hazard pour l'objet de ton
[culte
Des attraits, des yeux ſuborneurs,

Aqui tu vas des Dieux que ta folie inſulte

Proſtituer tous les honneurs.

Avec quel zele on fait à ces yeux qu'on
[adore,
Cent ſacrifices empreſſez :
Dans la fureur de plaire, un amant craint
[encore
De ne s'avilir pas aſſez.

Eſt-il pénible effort, temeraire entrepriſe,
Où n'engage un amour flatteur ?
De ſon propre pouvoir la Déeſſe ſurpriſe
Rit ſouvent de l'adorateur.

Qu'elle attende pourtant ; il deviendra ſon
[maître,
S'il peut à ſon tour l'attendrir ;
On la verra lui rendre, & ſans effet peut-
[être,
Tout l'encens qu'il lui vient d'offrir.

Le dégout des amans naît de ces biens fri-
[volés,
Dont l'attente fait tout le prix ;
Bien-tôt d'adorateurs ils deviennent idoles,
Et leur culte devient mépris.

Cependant du recit de ces feux idolâtres
Tous les esprits sont enchantez ;
C'est le seul art de plaire, & de tous nos
[théatres
Il fait les uniques beautez.

Eh ! combien à l'Amour éleva de trophées
La scene au magique pouvoir,
Où l'on voit les héros transformez en Or-
[phées
Chanter jusqu'à leur désespoir.

Là, sous les noms honteux d'erreur & de
[foiblesse,
Notre devoir est combattu :

Les Dieux par leur exemple, y font à la
[jeunesse
Un scrupule de la vertu.

Mais, dit-on, Melpoméne en son art plus
[exacte,
Aspire à notre instruction.

Projet qu'elle dément elle-même à chaque
[acte,
En faveur de la passion.

Elle mêle l'amour aux fureurs de la guerre :
Elle attendrit l'ambitieux ;

S'il veut se faire un nom & conquérir la
[terre,
C'est pour l'offrir à deux beaux yeux.

Il regle ſes exploits au gré d'une maîtreſſe,
L'amour eſt ſon objet conſtant ;
Et ſon plus noble effort devient une baſſeſſe,
Par le vil prix qu'il en attend.

Ainſi de nos auteurs gravement libertine,
La Muſe s'épuiſe en beaux mots ;
Et chez eux la beauté fait ſeule l'Héroine,
Comme l'amour fait le Héros.

Où donc eſt cette Muſe en nos jours incon-
[nuë,
Qui doit purger les paſſions ?
La notre les irrite, & preſente une nuë
Aux vains deſirs des Ixions.

Souvent un jeune cœur qu'épouvantoit
[l'obſtacle,
Ou le danger même d'aimer,
Perd cette heureuſe crainte, & de tout le
[ſpectacle
N'apprend qu'à ne plus s'allarmer.

Juſques-à quand veut-on ſous d'imprudentes
[fables,
Nous cacher un nouvel écueïl,
Et donnant de beaux noms à des penchans
[coupables,
Changer le remords en orgueïl ?

C'eſt trop prêter au vice un appui merce-
[naire,
Auteurs, ceſſez de l'appuïer :
Et par la vertu ſeule eſſaïez de nous plaire,
Ou bien oſez nous ennuïer.

Ainſi, ſage un inſtant, trahi par une belle,
Parla le vieux rimeur Damon,
Qui le moment d'aprés, aux pieds de l'infidelle,
Dementit tout ce vain ſermon.

Ce qu'a fait le dépit, Amour, tu le renverſes;
Nous changeons à tous les momens.
Sans principe certain, nos paſſions diverſes
Font nos divers raiſonnemens.

L'OMBRE
DU MARQUIS
DE ROQUELAURE.
ODE.

TOI, qui d'une ardeur empreſſée
Sers le Maître de l'Univers,
Prend tes aîles, ton caducée;
Vole, & va t'ouvrir les enfers.
Cherche l'Ombre de Roquelaure;
D'un ami qui le pleure encore,
C'eſtoit la plus chere moitié;
Va, ce ſeul eſpoir me ſoulage,
Va lui porter le tendre hommage
Que lui rend ma triſte amitié.

Penetre à ces heureux rivages
Que du Lethé lavent les flots,
C'eſt-là, ſous d'éternels ombrages
Qu'il erre parmi les Heros.
Né pour ſuivre les pas d'Alcide,
A l'aſpect du fer homicide
Jamais ſon ſang ne s'eſt glacé;
Brave, prudent ſans artifice,
Au milieu d'Achille & d'Uliſſe
Rhadamante l'aura placé.

O valeur, Don des grandes ames,
Vertu digne de nos autels,
Rarement de tes pures flâmes
Tu viens embraſer les mortels.
L'un s'expoſe pour fuir la honte,
En témeraire l'autre affronte
Un danger qu'il ne connoît pas;
Un autre armé par la furie,
Perit ſans ſervir ſa patrie,
Et perd ſa vie & ſon trépas.

Une valeur plus magnanime
Seule merite un ſi beau nom ;
Les Sages n'accordent d'eſtime
Qu'au devoir & qu'à la raiſon.
J'en atteſte la Grece & Rome,
Pour perdre la vie en grand homme
Il en faut connoître le prix ;
Et quelquefois le vrai courage
Veut que le Heros la ménage,
Sans craindre un aveugle mépris.

TOI

Ami dont je n'étois pas digne,
Et que les Dieux m'ont enlevé,
C'eſt ta valeur que je déſigne,
Ton cœur ſi ſouvent éprouvé,
D'une ame au devoir aſſervie,
Sentant tout le prix de la vie,
Tu bravas mille fois la mort ;
Et la recevant ſans allarmes,
D'un ſuccés qui trahit nos armes
Ta vertu fit rougir le ſort.

Pourquoi donc n'eſt-il point au nombre
Des plus mémorables guerriers ?
Mercure, ſans trouver ſon ombre,
Tu parcours ces bois de lauriers.
Quitte-les, & change de route ;
Va, tu le trouveras ſans doute
Entre les amis genereux ;
Oui, mon cœur me le perſuade ;
Oreſte, Théſée & Pilade
Charmez, le retiennent entr'eux.

TOUT

Non ; je voi quel charme l'attire ;
Par les Poëtes entraîné,
Il oublie au ſon de la lire
Le rang qui lui fut décerné.
Exempt du faſte militaire,
Il aime mieux entendre Homere,
Et ſes ſublimes fictions,
Que d'aller en Ombre plus fiere
Enchanter la troupe guerriere
Du récit de ſes actions.

Laisse le Chantre de la Grece,
Ami, pour m'entendre un moment ;
Ces vers que t'offre ma tendresse
Sont mon plus doux soulagement.
Je réjouïs le triste empire
Par cet éloge que m'inspire
Le seul plaisir de le donner ;
Et pour toi d'autant plus utile
Que d'aucun interest servile
On ne pourra le soupçonner.

THALIE.

ODE.

A MONSIEUR

DE C***

EST-CE un ſonge, ou l'effet d'une aima-
[ble folie ?
J'erre dans le ſacré vallon.
Avec un ris malin, je viens de voir Thalie
Prendre la lire d'Apollon.

Prés d'elle ont accouru le Faune & le Satire
Mêlés aux doctes nourriçons ;
Je vois qu'impatiens ils s'apprêtent à rire
De la nouveauté de ſes ſons.

Je l'entens ; écoûtons. Le ſérieux Pindare
Dès le prélude s'eſt enfui ;
Mais Horace demeure, & ſi ſon goût s'égare
Je veux bien errer avec lui.

Juſqu'ici dans mes jeux ſous un maſque [ſincere,
J'oſai, dit-elle, vous joüer :
Dieux, Heros & Mortels, aujourd'hui moins [ſevere,
Je vais, s'il ſe peut, vous loüer.

Ma lire, commençons par le maiſtre du
monde,
Chante la gloire de ſes feux ;
Jupiter a rempli le ciel, la terre & l'onde
De ſes prodiges amoureux.

Satire, aigle, ſerpent, cigne aux brillantes
aiſles,
Ou taureau traverſant les flots,
Cent fois il a daigné, ſous cent formes nou-
velles
Peupler le monde de Héros.

Redoublons nos efforts ; que notre art ſe
déploye
Pour ces Dieux bravant le trépas,
Qui ſe firent bleſſer aux Campagnes de
Troye,
Pour l'épouſe de Menelas.

Au défaut de leur force, au moins leur artifice
Servit le couroux de Junon ;
Les Dieux enfin vainqueurs par le secours d'Ulisse
Virent les cendres d'Ilion.

Chantons les pleurs d'Achille, & sa colere oisive
Qui se plaist à voir tout perir ;
Il n'eut point pour les Grecs, comme pour sa captive
La foiblesse de s'attendrir.

Le sage Agamemnon par le sang de sa fille
Calma les Dieux trop obéïs :
Mais content, à leurs loix d'immoler sa famille,
Sceut leur refuser Chrizeis.

Chantons l'adroit vainqueur du crédule
[Ciclope,
Lui, qui loin d'Itaque pouſſé,
Fut par ſes vœux ſecrets fidéle à Penelope
Juſqu'entre les bras de Circé.

Que ne louerois-je point ! Vous qui de
[l'Ebre au Gange
Allez répandre la terreur,
Superbes conquerans, recevez la loüange
Dûë à votre noble fureur.

Gardez-vous de ſouffrir que l'équité timide
Mette un frein à vos paſſions ;
Meritez par la force une gloire ſolide,
Pareille à celle des lions.

Juſte effroi des mortels, que tout ce qui reſ-
[pire
Tombe tremblant à vos genoux;
Et Rois de l'Univers, de votre vaſte empire
N'affranchiſſez jamais que vous.

Mais vous, de qui l'eſprit va ſonder la na-
[ture,
Philoſophes audacieux;
Qui du monde imparfait corrigeant la ſtru-
[ſture,
Donneriez des avis aux Dieux.

Avec nous des humains partagez les hom-
[mages,
Vous avez droit à leurs autels;
Les Dieux ſont les puiſſants : mais vous
[êtes les ſages,
S'il en eſt parmi les mortels.

Tu ris Anacréon, cette vaine ſageſſe
Ne vaut pas tes égaremens.
Tu veux donc qu'à ton gré je célebre l'ivreſſe
Et des buveurs & des amans.

Buveurs, briſés le joug d'une raiſon trop fiere,
Eteignés ſon triſte flambeau;
D'autres enſeignent l'art d'augmenter ſa lumiere,
Mais l'art de l'éteindre eſt plus beau.

Vous amants, mérités les faveurs de vos belles,
Mais contents de les eſperer,
Même en les demandant, craignez d'obtenir d'elles
Un bien ſi doux à deſirer.

Enyvrés d'un ſouris, charmez d'un regard
[tendre,
Immolés tout à deux beaux yeux :
Dans les pieges flatteurs qu'amour daigne
[vous tendre,
Oſés vous préferer aux Dieux.

Mais ces douces erreurs, votre plus cher
[partage,
Nous appartiennent comme à vous :
Mortels, les Dieux prudens ont gardé
[l'avantage
D'être à leur choix ſages ou fous.

Quel Dieu n'a point aimé ! Juſques dans
[ces retraites
L'amour fait ſentir ſes douceurs :
Et je pourrois chanter les intrigues ſecretes
Des fameuſes Vierges mes ſœurs.

D'un frere trop preſſant la chaſte Calliope
Jadis partagea les amours,
Et lui donna ce fils qui ſur le mont Rho-
[dope
Charmoit les lions & les ours.

Il n'en eſt point de nous que quelque amour
[n'amuſe
Au gré de l'enfant de Paphos:
Sapho pouvoit bien être une dixiéme Muſe,
Les neuf autres ſont des Saphos.

C'eſt fait; j'ai mérité tous les honneurs liri-
[ques,
Et j'ai joint ſur un nouveau ton,
Aux fineſſes d'Horace, aux écarts Pindari-
[ques
Les images d'Anacréon.

*C*** qui ſcais l'art de ces ris Philoſophes*
Dont un ſage fut ſi vanté,
Di-moi, ſi l'ironie hazardée en ces ſtrophes
Egaye aſſez la verité.

Agréable cenſeur de l'humaine folie,
D'un mot tu ſçais la dévoiler;
Heureux! ſi j'avois ſçû faire parler Thalie
Comme tu l'aurois fait parler.

LES VŒUX.

ODE.

O Dieux, trop fatiguez des ridicules
[vœux
Que vous fait l'humaine ignorance,
Vos graces quelquefois nous rendent mal-
[heureux ;
Vous nous exaucez par vangeance.

Je ne veux point de vous ces hautes dignitez
Que notre ambition dévore,
Où ſouvent, ſous l'eſpoir d'eſtre plus reſ-
[pectez
Le Mépris nous ſuit mieux encore.

Vous m'éclairez assez pour mettre au rang
[des maux
Les dons même de la victoire :
Un nom à soûtenir coûte mille travaux ;
C'est un lourd fardeau que la gloire.

Que je n'habite point ces somptueux Palais
Où l'inquiétude nous brave,
Où le maître apparent d'un peuple de valets
N'en est en effet que l'esclave.

Je voi les noirs chagrins voler sous ces
[lambris
Qu'a taillez l'adroite Sculpture.
O Dieux ! préservez-moi d'être riche à ce
[prix,
Conservez-moi ma vie obscure.

Heureux, cent fois heureux, ſi de votre [bonté
J'obtiens les biens que je déſire!
Un cœur pur, un ſens droit, une ferme [ſanté,
Du vin, des amis & ma lire.

LA LOUANGE.

ODE.

A MONSIEUR L'ABBE' DE CAUMARTIN.

AUTEURS, quel motif nous inſpire,
Et dans l'art dangereux d'écrire
Quelle fin nous propoſons-nous ?
C'eſt la loüange, c'eſt l'eſtime ;
Nul intereſt ne nous anime
Si vivement qu'un prix ſi doux.

Que le public de ſes ſuffrages
Honore à l'envi nos ouvrages,
Contents de les voir encenſer,
Malgré l'indigence importune,
Nous pardonnons à la Fortune
De ne les pas récompenſer.

Mais auſſi l'orgueil d'un Poëte
De cette eſtime qu'il ſouhaite
Souvent ſe flatte imprudemment,
Ses deſirs ſont ſon imprudence,
Et plus ils ont de violence,
Plus ils le trompent aiſément.

Ecoûtez ce rimeur ſuperbe
Qui croit comme un autre Malherbe
De l'oubli ſauver les grands noms:
Il va chanter des vers qu'il aime,
Et d'abord vous prévient lui-même
Sur le mérite de ſes ſons.

Nouveaux, ils charment Fontenelle;
Grands, Geneſt les prend pour modelle;
Ils ont déſarmé Deſpreaux;
Délicats, la Cour les admire;
Ils ſont enfin, s'il l'oſe dire,
Le deſeſpoir de ſes rivaux.

A chaque mot la folle joye
Sur ſon viſage ſe déploye
D'orgueïl ſes yeux ſont enflâmez ;
Dans cet entouſiaſme étrange,
Parlez, tout lui paroît loüange,
Taiſez-vous, il vous croit charmez.

Mais ſi la critique maligne
D'un encens dont il ſe croit digne
Entreprenoit de le priver,
Bien-toſt s'échapant en murmures,
Il défendra par des injures
Les défauts qu'on veut lui trouver.

Qui condamne ſes phraſes baſſes,
Méconnoît les naïves graces ;
Qui le trouve obſcur, eſt peſant ;
Au gré de ſa fierté groſſiere,
Qui le critique eſt ſans lumiere,
Qui le raille eſt mauvais plaiſant.

Il fait mieux ; l'orgueil qui l'inſpire
Dans l'applaudiſſement admire
La force de la verité ;
Et dans la cenſure, il s'irrite
De voir ou contre le merite
Peut aller la malignité.

Ainſi ſa ridicule Muſe
Livrée à l'erreur qui l'abuſe
De l'art oſe uſurper le prix,
Et croit dans ſon yvreſſe extrême
Avoir l'eſtime de ceux-même
Qui n'ont pû cacher leur mépris.

Craignons une yvreſſe ſemblable
Qui nous rend en ſecret la fable
De nos malins admirateurs ;
Et faiſons-nous des regles ſages
Pour diſcerner les vrais ſuffrages
Des applaudiſſemens flatteurs.

Preſſons celui qui nous écoute
De nous montrer la ſûre route,
S'il nous ſent dans l'égarement :
Mais prenons garde à l'impoſture ;
L'air dont on s'offre à la cenſure
Souvent mandie un compliment.

Dans une ſage défiance
Etudiez la contenance
De vos auditeurs curieux.
Qui craint les loüanges frivoles
Se fie au ton plus qu'aux paroles,
Et moins à la bouhe qu'aux yeux.

Obſervez que tel qui ſe laſſe
D'un ouvrage froid & ſans grace
S'efforce à paroître attentif,
Et quelquefois par bienſéance
Veut réparer un long ſilence
D'un applaudiſſement tardif.

Les expreſſions affectées
Des loüanges trop concertées
Sont rarement celles du cœur.
Un mot que le plaiſir anime,
Nous eſt un garand de l'eſtime,
Plus ſur que tout l'art d'un flatteur.

Enfin les écrits que l'on goûte
Intereſſent qui les écoûte
A les rendre encor plus parfaits;
Un peu de critique aſſaiſonne
Les éloges que l'on nous donne;
Les plus entiers ſont les moins vraïs.

CAUMARTIN, mon orgueil timide
Craint cette loüange perfide
Dont ſe repaiſſent mes rivaux :
Que par toi la raiſon m'éclaire,
Et par ta critique ſincere,
Sauve moi des éloges faux.

LA PUISSANCE DES VERS.

ODE.

MUSE, si quelquefois tu sçeus à mes [pensées
Unir d'agréables accords,
Viens encor sous le joug des rimes cadencées
Asservir mes nouveaux transports.

Ne souffre point de vers que puisse un jour [détruire
L'oubli, l'injurieux mépris;
Qu'ils soient tels qu'à jamais on s'empresse [à s'instruire
Du langage où je les écris.

Ainſi Grecs & Romains, à votre décadence
Votre langage a ſurvêcu :
Le Temps a ſans effort détruit votre puiſ-
[ſance,
Mais vos ouvrages l'ont vaincu.

Ces images enſemble obſcures & brillantes
Où Pindare aime à s'égarer,
Sont encor aujourd'hui des énigmes char-
[mantes
Qu'on s'intereſſe à penetrer.

De la vive Sapho, de l'intrépide Alcée,
* Du Poëte aux graves accens ;
Et des chans douloureux du citoyen de Cée*
Les ſeuls reſtes ont notre encens.

* Stelicobre. * Simonide.

Semblables à ces Dieux que la ſuite des âges
A mutilez ſur leurs autels ;
Ce que la faux du Temps laiſſe de leurs ima-
[ges,
En devient plus cher aux mortels.

Qu'Horace connût bien l'élegance romaine!
Il met le vrai dans tout ſon jour ;
Et l'Admiration eſt toûjours incertaine
Entre la penſée & le tour.

Sublime, familier, ſolide, enjoüé, tendre,
Aiſé, profond, naïf & fin,
Digne de l'Univers, l'Univers pour l'enten-
[dre
Aime à redevenir Latin.

Eternisons ainsi par des travaux sublimes
L'honneur du langage François.
Le sens de nos discours, l'agrément de nos [rimes
Le sert autant que nos exploits.

L'ORGUEIL POETIQUE.

ODE.

A MONSEIGNEUR L'EVÊQUE D'AVRANCHES.

OUY Genie, enfin trop ſuperbe,
Qui toûjours preſt à t'encenſer,
A côté même de Malherbe
En ſecret oſes te placer ;
Scache à quel excés ridicule
Ton amour propre trop credule
Te fait ſans ceſſe t'oublier :
Deſcend du ſommet du Parnaſſe ;
Ma raiſon malgré ton audace
Entreprend de t'humilier.

Rappelle

Rappelle ces momens ſtériles
Ou, dans un tranſport convulſif,
De cent mouvemens inutiles,
Tu haſtes un ſens trop tardif:
Aprés une pénible attente,
Si quelquefois il ſe preſente,
Ce n'eſt point un fruit de ton art;
Tu ne ſçais ce qui le fait naître;
Le beau qui s'offre, ſemble n'eſtre
Qu'un heureux preſent du hazard.

Mais, de ce hazard ſans merite,
C'eſt peu que ton ſens ſoit le fruit
Un trouble plus honteux t'agite
En cherchant un mot qui te fuit.
Joüet de la rime rebelle,
Que de termes t'arrache-t-elle,
Que ton dépit même dément!
Ou tu ſouffres qu'on t'applaudiſſe
D'une beauté qu'à ſon caprice
Tu dois plus qu'à ton jugement.

Qui peut fonder ton arrogance ?
Je t'entens, ſuperbe ; tu crois
Pouvoir malgré ton impuiſſance
Te faire au moins honneur du choix,
Mais aveugle ſur tes penſées,
Les plus vaines, les moins ſenſées
Ont cent fois ſurpris ton amour ;
Pour prendre la derniere place,
Souviens-toi de ce que j'efface,
Non, de ce que je mets au jour.

N'y dois-je rien à la critique
D'un ami ſincere, éclairé,
Sans qui l'yvreſſe poëtique
Dés long-temps t'auroit égaré ?
Par toi ſeul, incertain de plaire,
Il n'eſt pas juſques-au vulgaire
Qui ne te prête quelque appuy ;
Et ſouvent tes fautes repriſes
Par tel cenſeur que tu mépriſes
T'abaiſſent au deſſous de lui.

Parle, il eſt temps que tu t'excuſes
Du faſte outré de tes écrits.
Cette fierté ſied bien aux Muſes,
Des vers elle augmente le prix;
Seule elle y met les traits ſublimes,
Par elle, dis-tu, ſur nos rimes
Un feu plus vif eſt répandu.
Pretexte d'un eſprit qui s'aime,
Et qui veut s'enyvrer lui-meme
De tout l'encens qu'il ſe croit dû!

Nouveau Narciſſe que conſume
L'amour de ta propre beauté,
Qu'un effort prudent t'accoûtume
A te voir du mauvais côté.
Juge aſſidu de ta foibleſſe,
Reſiſte oppoſe-la ſans ceſſe
A l'inſtinct qui te fait la loi;
Et laiſſe à la raiſon plus ſage
Prononcer l'humble témoignage
Que mes écrits rendront de toi.

Avouë à la future race,
Si juſques-là vont tes accords,
Qu'il fut mille auteurs dont l'audace
Paſſa de bien loin tes efforts;
Que tu voyois de la barriere
Des Atheletes dans la carriere,
Contre qui tu n'oſois lutter;
Et que par des routes nouvelles,
D'autres s'élevoient où tes aîles
Refuſerent de te porter.

De mes temeraires ſaillies
Je reconnois enfin l'abus;
J'abjure aujourd'hui les folies
Des fiers éleves de Phœbus,
Stérile artiſan de paroles,
J'ai honte des lauriers frivoles
Dont moi-même j'ai ceint mon front;
Et ſi déſormais je me louë,
Eloges que je déſavoüe,
Soyez mon éternel affront.

Mais de ce langage peut-être,
Ma fiereté va groſſir ſes droits.
Qu'elle gloire de ſe connoître,
Me crie une ſecrete voix ;
C'eſt là le ſçavoir le plus rare,
Et qu'aux auteurs le Ciel avare
A le plus ſouvent refuſé.
Ah ! je connois le ſtratagême ;
Et la modeſtie elle-même
N'eſt que notre orgueil déguiſé.

Toi, qui démens cette maxime
HUET, tu peux la cenſurer ;
Objet de la publique eſtime,
Toi ſeul, tu parois l'ignorer.
Tes talens, ton ſçavoir extrême,
Prodige aux yeux des ſçavans même,
Pour toi ne ſont point un écueil ;
Et de ces pieges garantie,
Il ſemble que ta modeſtie
Naiſſe des ſources de l'orgueil.

ODES
ANACRÉONTIQUES,

ODE I.

A MADAME DACIER, SUR SON ANACREON.

SCAVANTE DACIER, cet ouvrage
Où le galant Anacréon
Parle si bien notre langage,
Paroît en vain sous votre nom.

L'amour lui seul a sçû le faire ;
Et ce Dieu m'en a fait serment.
Voici comme il conte l'affaire ;
Vous l'en désavouërez, s'il ment.

De ſe ſoûmettre à ſon empire ;
Un jour il ſomma votre cœur ;
Avec un dédaigneux ſourire,
Vous défiâtes ce vainqueur.

Il tend ſon arc, fléche ſur fléche,
Dans l'inſtant vole contre vous ;
Mais les traits loin d'y faire breche,
Sur votre cœur s'émouſſoient tous.

D'un de ces traits vous vous vengeâtes ;
Et portant des coups plus certains,
Il eût beau fuir, vous le bleſſâtes,
Il tomba captif en vos mains.

Il dit qu'en ſortant d'eſclavage,
Il vous donna pour ſa rançon,
Ce qu'il eſtimoit davantage,
Et ce fut votre Anacréon.

Comme on imite ce qu'on aime ;
J'ose l'imiter à mon tour ;
Mais je n'ai pas trouvé de même,
L'ouvrage tout fait par l'amour.

ODE II.

SOUHAITS

QUe ne ſuis-je la fleur nouvelle
Qu'au matin Climene choiſit,
Qui ſur le ſein de cette belle,
Paſſe le ſeul jour qu'elle vit.

Que ne ſuis-je le doux Zéphire
Qui flatte & rafraîchit ſon teint,
Et qui pour ſes charmes ſoupire,
Aux yeux de Flore qui s'en plaint.

Que ne ſuis-je l'oiſeau ſi tendre,
Dont Climéne aime tant la voix,
Que même elle oublie, à l'entendre,
Le danger d'être tard au bois!

Que ne ſuis-je cette onde claire
Qui contre la chaleur du jour,
Dans ſon ſein reçoit ma Bergere,
Qu'elle croit la mere d'Amour!

Dieux! ſi j'étois cette fontaine,
Que bien-tôt mes flots enflamez,..
Pardonnez, je voudrois, Climéne,
Etre tout ce que vous aimez.

ODE III.

VAIN SECOURS DE BACCHUS.

JE me plaignois d'une inhumaine,
Qu'Amour refuſoit d'attendrir ;
Bacchus eût pitié de ma peine,
Et s'offrit à me ſecourir.

Pour me faire joüir des charmes,
Que l'Amour eût dû me livrer,
Un jour il ſe ſaiſit des armes
De ce Dieu qu'il ſçût enyvrer.

Il en bleſſa ce cœur ſévere,
L'objet de mes plus doux ſouhaits ;
Mais la bleſſure fut légere,
L'Amour ſeul ſçait lancer ſes traits.

ODE IV.

SONGE.

QUE vois-je ? Climéne ſenſible !
L'Amour a touché votre cœur !
Ce changement eſt-il poſſible ?
N'eſt-ce point un ſonge trompeur ?

Vois-je cette même Climéne
Qui s'offenſoit de mes deſirs ?
Qui toûjours ſévére, inhumaine...
Vous pleurez, j'entens vos ſoupirs.

Lontemps

Longtemps une pudeur barbare
A combattu vos vœux secrets :
Ah ! qu'aujourd'hui l'Amour répare
Tous les maux qu'elle nous a faits !

D'une tendresse mutuelle,
Chere Climéne, enyvrons-nous :
Déja mon cœur ... ciel ! qui m'appelle ?
Cruels ! pourquoi m'éveillez-vous ?

ODE V.

L'USAGE DE LA VIE.

BUVONS, amis; le temps s'enfuit;
Ménageons bien ce court eſpace.
Peut-être une éternelle nuit.
Eteindra le jour qui ſe paſſe.

Peut-être que Caron demain,
Nous recevra tous dans ſa barque:
Saiſiſſons un moment certain;
C'eſt autant de pris ſur la Parque.

A l'envi, laiſſons-nous ſaiſir
Aux tranſports d'une douce yvreſſe ;
Qu'importe, ſi c'eſt un plaiſir,
Que ce ſoit folie, ou ſageſſe ?

ODE VI.

L'AMOUR REVEILLÉ.

DANS un lieu solitaire & sombre,
Je me promenois l'autre jour ;
Un enfant y dormoit à l'ombre,
C'étoit le redoutable Amour.

J'aproche, sa beauté me flatte ;
Mais j'aurois dû m'en défier :
J'y vois tous les traits d'une ingratte
Que j'avois juré d'oublier.

Il avoit ſa bouche vermeille ;
Le teint auſſi vif que le ſien.
Un ſoupir m'échape, il s'éveille ;
L'Amour ſe réveille de rien.

Auſſi-tôt déployant ſes aîles,
Et ſaiſiſſant ſon arc vangeur,
D'une de ſes fléches cruelles,
En partant il perce mon cœur.

Va, dit-il, aux pieds de Silvie,
De nouveau languir & brûler :
Tu l'aimeras toute ta vie,
Pour avoir oſé m'éveiller.

ODE VII.

PORTRAIT.

TOI, par qui la toile s'anime,
Sçavant Peintre, prend ton pinceau ;
Et qu'à mes yeux, ton art exprime
Tout ce qu'ils ont vû de plus beau.

Ne m'entens-tu pas ? peins Silvie ;
Mais choisis l'instant fortuné,
Où pour le reste de ma vie,
Mon cœur lui fut abandonné.

Au bal, en habit d'eſpagnole,
Elle ôtoit un maſque jaloux :
Plus promptement qu'un trait ne vole,
Je fus percé de mille coups.

Peins ſes yeux doux, & pleins de flame,
D'où l'Amour me lança ſes traits ;
D'où ce Dieu s'aſſervit mon ame,
En un inſtant, mais pour jamais.

Peins ſon front plus blanc que l'yvoire,
Siége de l'aimable candeur :
Ce front dont Venus feroit gloire,
S'il y brilloit moins de pudeur.

Pourſui, peins l'une & l'autre joüe,
La honte des roſes, des lis ;
Et ſa bouche, où l'Amour ſe joüe
Avec un éternel ſouris.

Peins ſa gorge... mais non, arrête,
Ici ton art eſt ſurmonté ;
Et quelques couleurs qu'il apprête,
Tu n'en peux peindre la beauté.

Laiſſe cet inutile ouvrage.
Non, de l'objet de mon ardeur,
Il n'eſt qu'une fidelle image,
Que l'Amour grava dans mon cœur.

ODE. VIII.

PROMESSE DE L'AMOUR.

HIER l'Amour touché du ſon
Que rendoit ma lire qu'il aime,
Me promit pour une chanſon,
Deux baiſers de ſa mere même.

Non, lui dis-je, tu ſçais mes vœux.
Sers mieux le penchant qui m'entraîne;
Au lieu d'une, j'en offre deux,
Pour un ſeul baiſer de Climene.

Il m'en promit ce doux retour :
Ma lire en eut plus de tendreſſe :
Mais vous, Climene, de l'Amour,
Acquiterez-vous la promeſſe ?

ODE IX.

PUISSANCE DE BACCHUS.

BAcchus, contre moi tout conſpire ;
Vien me conſoler de mes maux ;
Je vois, au mépris de ma lire,
Couronner d'indignes rivaux.

Tout me rend la vie importune ;
Une volage me trahit :
J'eûs peu de bien de la Fortune ;
L'Injuſtice me le ravit.

Mon plus cher ami m'abandonne,
En vain j'implore ſon ſecours ;
Et la calomnie empoiſonne
Le reſte de mes triſtes jours.

Bacchus, viens me verſer à boire,
Encor... bon... je ſuis ſoulagé.
Chaque coup m'ôte la mémoire
Des maux qui m'avoient affligé.

Verſe encor... je vois l'allegreſſe
Nager ſur ce jus précieux.
Donne, Redouble... ô douce Yvreſſe !
Je ſuis plus heureux que les Dieux.

ODE X.

DIALOGUE DE L'AMOUR ET DU POETE.

Le P. AMOUR, je ne veux plus aimer;
J'abjure à jamais ton empire;
Mon cœur lassé de son martire,
A resolu de se calmer.

L'Am. Contre moi, qui peut t'animer?
Iris dans ses bras te rappelle.
Le P. Non, Iris est une infidelle;
Amour, je ne veux plus aimer.

L'Am. Pour toi, j'ai pris soin d'enflamer
Le cœur d'une beauté nouvelle;
Daphné... *Le P.* non Daphné n'est que belle;
Amour je ne veux plus aimer.

L'Am. D'un soupir tu peux désarmer
Dircé, jusqu'ici si sauvage.
Le P. Elle n'est plus dans le bel âge;
Amour, je ne veux plus aimer.

L'Am. Mais si je t'aidois à charmer
La jeune, la brillante Flore...
Tu rougis... vas-tu dire encore,
Amour, je ne veux plus aimer.

Le P. Non, Dieu charmant, daigne former
Pour nous une chaine éternelle;
Mais pour tout ce qui n'est point elle,
Amour, je ne veux plus aimer.

ODE XI.

REVUE D'AMOURS.

IL n'eſt rien, dit-on, que je n'aime ;
Vous me le reprochez toûjours :
Hier, pour en juger moi-meme,
Je raſſemblai tous mes amours.

L'un à la fin de ſa carriere,
Le carquois vuide, l'arc baiſſé,
Portant un flambeau ſans lumiere,
De vieilleſſe étoit tout caſſé.

L'autre ne battant que d'une aîle,
Qui le soûtenoit à demi,
Comblé des faveurs d'une belle,
Etoit déja presqu'endormi.

L'un de dépit rompoit ses armes,
Accablé d'un malheur nouveau;
Une ingrate causoit ses larmes,
Qu'il essuyoit de son bandeau.

L'autre rebuté des caprices
De l'objet qui le fait brûler,
Pour porter ailleurs ses services,
Etoit tout prêt à s'envoler.

Avec eux, charmante Climéne,
Parurent encor mille Amours,
Que je reconnoissois à peine,
Pour m'avoir servi quelques jours.

Mais un autre dont, ce me semble,
La beauté les effaçoit tous;
Sur un portrait qui vous ressemble,
Attachoit ses regards jaloux.

Aussi-tôt qu'on le vit paroître,
Toute la troupe s'envola;
Et je n'en veux plus laisser naître;
Il me suffit de celui-là.

ODE XII.

PROJET INUTILE.

QUOI, toûjours de tendres chanſons ?
Amour ſouffre que je reſpire,
Et qu'au moins une fois ma lire
Me rende de plus nobles ſons.

Je veux célébrant les hazards,
Que nous fait affronter la gloire,
Chanter un hymne à la Victoire,
Et de ma main couronner Mars.

Vien, terrible Dieu des combats,
Condui Bellone sur tes traces :
Quitte la Déesse des Graces,
Arrache-toi d'entre ses bras.

Mais quoi dans le sein de Cypris,
Le plus doux des plaisirs t'arrête :
En jouissant de ta conquête,
Ton bonheur t'en rend plus épris.

Confondus par mille soûpirs,
Vos cœurs l'un à l'autre se livrent.
Heureux cent fois ceux qui s'enyvrent
Du charme des mêmes plaisirs !

Amour, si jamais moins cruel,
Pour moi, tu fléchissois Silvie,
Dans ces délices que j'envie,
J'oublirois que je suis mortel.

Mais, où ſuis-je ! & par quel détour
Pourrois-je revenir aux armes ?
Je voulois chanter les allarmes,
Je n'ai pû chanter que l'Amour.

ODE XIII.

LA SOLITUDE.

DANS ce lieu riant & tranquile,
Silvie employons ce beau jour,
La nature a fait cet azile
Pour les favoris de l'Amour.

Dans ces ſolitaires bocages
Habitent les plaiſirs ſecrets;
Et l'on n'eſt vû ſous leurs ombrages
Que des oiſeaux, témoins diſcrets.

Charmé d'une rive fleurie,
Ce ruiſſeau cherche à s'arreſter,
Et fait cent tours dans la prairie,
Qu'il ſemble craindre de quitter.

Le zéphir y careſſe Flore,
J'en reſſens le ſouffle amoureux,
Et la Déeſſe y fait éclorre
Mille fleurs, gages de ſes feux.

L'Amour regne en ces lieux champêtres;
Ces verds gazons ne ſont foulez
Que des amans dont ſur ces hêtres
Tu vois les chiffres aſſemblez.

Aux plaiſirs ici tout convie;
Les amours volent ſur nos pas.
Serois-tu dans ces lieux Silvie,
La ſeule qui n'aimeroit pas.

ODE XIV.

LES MAISTRES.

ON a grand ſoin de nous apprendre
Tous ces langages importans
Qui ſervent à nous faire entendre
Les grands-hommes de tous les temps.

Enſuite dans d'autres écoles,
S'enſeigne cet art ſi vanté,
Qui par l'heureux choix des paroles,
Donne au faux l'air de verité,

TAYLOR INST. OXFORD

Ici par la Geometrie
Les vaſtes cieux ſon meſurez ;
De l'infini ſon induſtrie
Nous démontre tous les degrez.

Là, comme veritez ſuprêmes,
Par des Philoſophes hautains
Se débitent mille ſiſtêmes,
Tous, moins curieux qu'incertains.

Ces maiſtres ne ſçauroient me plaire,
Entr'eux je n'ai point à choiſir ;
Je n'en veux qu'un plus neceſſaire,
Un Maiſtre de l'art du plaiſir.

Je préfere au froid Geometre
Celui qui ſe laiſſe toucher
D'une beauté qu'il ſçait ſoûmettre,
Sans lui-même s'en détacher.

Pouvoir paſſer ſes jours à table
Et toûjours aimer ſans dégoût,
C'eſt là le ſçavoir véritable,
Et qui ſçait être heureux, ſçait tout.

ODE XV.

ERATO ET THERPSICORE

QUOI ! faut-il vous chanter encore,
Dieux, à qui je ſuis aſſervi ?
Je vois Erato, Therpſicore,
Qui m'offrent leur lire à l'envi.

Erato, tu veux que je chante
Le jaloux enfant de Cypris.
Et ma ſeule affaire importante,
Le deſir d'eſtre aimé d'Iris.

Mais ta sœur veut que je publie
L'honneur du fils de Semelé.
Je suis un ingrat si j'oublie
Tous les biens dont il ma comblé.

Oublirois-je cette allegresse,
Dont cent fois mon cœur fut ravi,
Le sommeil, doux fruit de l'yvresse,
Et les songes qui l'ont suivi.

Le Nectar couloit dans mon verre
En ces momens delicieux,
Je me croyois loin de la terre
Assis à la table des Dieux.

C'en est fait : ma reconnoissance
Erato, ne balance plus.
Je chante aujourd'hui la puissance
Et les dons charmans de Bacchus.

Mais demain, ſi l'amour m'inſpire,
Chez Iris je t'appellerai,
Et je chanterai ſur ta lire
Les plaiſirs que j'y goûterai.

ODE XVI.

LES AMOURS DE JUPITER.

PUiſſant Maître de la Nature,
Qu'enflammerent tant de deſirs;
Apren-moi dans quelle avanture
Ton cœur goûta de vrais plaiſirs.

Fuſt-ce, lorſque Taureau ſuperbe,
Sous Europe courbant ton dos,
Aprés avoir bondi ſur l'herbe,
Tout à coup tu fendis les flots.

Tu ne la dûs qu'à ta puiſſance,
Son cœur ne s'eſtoit point donné,
Et par ta propre violence,
Ton bonheur fut empoiſonné.

Tu charmas la chaſte Thebaine
Sous la forme de ſon époux :
Mais tu devois au lit d'Alcmene
De ſon erreur eſtre jaloux.

Dans cette tour inacceſſible,
Où tu ſçûs t'introduire en or,
Si tu vis Danaé ſenſible,
Tu ne fus pas heureux encor.

De ſes appas l'or te rend maître,
Mais toute charmante qu'elle eſt,
De quel prix ſon cœur peut-il-être ?
Tu ne le dois qu'à l'intereſt.

Comme ſouverain de la foudre,
T'aima la fille de Cadmus,
Qui malgré toi réduite en poudre,
A peine te laiſſa Bacchus.

Mais quel plaiſir pouvoit te faire
Son orgueilleuſe paſſion ?
Dans cette amante téméraire
L'amour n'eſtoit qu'ambition.

Dieu puiſſant, je viens de t'entendre;
Tu joüis d'un amour flatteur,
Quand Mnemoſine vraiment tendre,
Ne te crut qu'un ſimple paſteur.

La trahiſon, la violence,
L'ambition, ni l'intereſt,
Ne la mirent ſous ta puiſſance,
Et c'eſt ce ſeul amour qui plaît.

Auſſi te rendit-il fidelle ;
C'eſt de là qu'eſt venuë au jour
Des neuf ſœurs la troupe immortelle ;
Digne fruit d'un ſi pur amour.

ODE XVII.

MALICE DE L'AMOUR.

DAns des vers de mon premier âge,
Je chantai l'enfant de Cypris ;
Ce Dieu ſenſible à mon hommage,
Vint un jour m'en offrir le prix.

Content d'un tribut volontaire,
Je viens pour t'en recompenſer ;
Choiſi donc d'aimer ou de plaire,
Dit-il, & je vais t'exaucer.

Fais plus ; rend mon bonheur extrême,
Dis-je à ce Dieu reconnoissant ;
Que par toi je plaise, & que j'aime,
Soit, dit-il, en disparoissant.

L'Amour a tenu sa promesse ;
Depuis ce jour j'aime & je plais,
Cependant je souffre sans cesse.
Amour, ce sont là de vos traits.

Les beautez qui touchent mon ame,
Sont insensibles à mes feux :
Celles que sans dessein j'enflame,
Ne me rendent point amoureux.

De cruelles & d'importunes
Je suis toûjours persecuté ;
Ingrat malgré moi pour les unes,
Et par les autres maltraité.

Ainſi, Dieux, vos bienfaits frivoles
Nous coûtent de nouveaux ſoûpirs;
Vous n'exaucez que nos paroles,
Au lieu d'exaucer nos deſirs.

ODE XVIII.

LES TALENTS.

AUTEURS, dont les superbes rimes
Chantent les Héros & les Dieux,
Et que dans vos routes sublimes
A peine on peut suivre des yeux.

Rivaux de la vive Iliade,
Qui dans un poëme animé,
Pourriez du vainqueur d'Encelade
Peindre le courroux enflamé.

Vous qui sur les pas de Sophocle,
Pour effrayer l'orgueil cruel,
De Polinice & d'Eteocle
Renouvelleriez le duel.

Ne prétendez plus au Parnasse
Vous asseoir encor les premiers ;
Apollon avant vous m'y place,
Ceint de myrthes & de lauriers.

En vain votre Muse fertile
Sçait toucher, instruire, étonner.
Je sçais un art plus difficile.
Et quel art ? Je sçais badiner.

ODE XIX.

LA RAISON ET L'AMOUR.

AIME la charmante Charite,
Me disoit un jour la Raison ;
Tu le sçais ; son moindre merite
Est d'être en sa belle saison.

D'une rose qui vient d'éclore
Son teint a la vivacité ;
Et les graces donnent encore
Un nouveau lustre à sa beauté.

Quel goût, quelle délicateſſe !
Qui mieux qu'elle connoiſt mon prix,
Par tout ſa naïve fineſſe
Sçait m'allier avec les ris.

Son ame eſt encore plus belle ;
Le Ciel y verſa tous ſes dons.
Qu'elle aime, elle ſera fidele ;
Je connois ſon cœur, j'en réponds.

Aprés la peinture engageante,
Dont la Raiſon tentoit ma foy,
L'Amour me dit, aime Amarante ;
Je l'aimai ſans ſçavoir pourquoi.

ODE XX.

LES FLECHES DE L'AMOUR.

TU m'occupes plus à tes armes,
Disoit Vulcain à Cupidon,
Que ne fait le Dieu des allarmes,
Ni même l'époux de Junon.

Au printemps j'ai soin de la guerre,
Et j'arme le bras des Heros.
L'esté je forge le tonerre;
L'hiver j'aurois quelque repos.

Mais quoi ! pour tes fléches cruelles
Puis-je trouver assez de temps ?
Il te faut des armes nouvelles
Tous les jours, à tous les instants.

En vain contre moi tu t'emportes,
Répondit l'Amour, mets tes soins
A rendre mes fléches plus fortes,
Et je t'importunerai moins.

Des cœurs aucun trait ne m'assure ;
A peine ais-je sçû les blesser,
Qu'un jour referme la blessure ;
C'est toûjours à recommencer.

Je sens que je n'y puis suffire ;
Jupiter seul plus de vingt fois,
Depuis qu'il est sous mon empire,
M'a fait vuider tout mon carquois.

Invente une trempe nouvelle ;
Forge-moi, s'il se peut, des traits,
Dont l'atteinte soit éternelle,
Tu te reposeras après.

Vulcain à ce travail s'engage ;
Il forge, il acheve, & je vois
Qu'à l'amour il livre l'ouvrage ;
L'Amour en fait l'essai sur moi.

Ciel ! quel trait a percé mon ame !
Amour, on t'a trop bien servi ;
Et mon cœur sent à tant de flâme,
Qu'il t'est pour jamais asservi.

Du succés ta joye est extrême ;
Mais non, doute encor quelques jours ;
Tu le sçais, chaque fois que j'aime,
Je pense que c'est pour toûjours.

ODES PINDARIQUES.

AVIS.

Pindare avoit fait des Hymnes pour tous les Dieux ; & il n'avoit oublié que Proſerpine.

Cette Déeſſe, à ce que raconte Pauſanias, lui apparut un jour, & lui reprocha ſon oubli. Il s'engagea, comme le ſouhaittoit la Déeſſe, à réparer cette faute dès qu'il ſeroit arrivé dans ſon Empire. En effet étant mort quelque tems après, une de ſes amies le vit en ſonge, qui lui chantoit l'Hymne qu'il venoit de compoſer aux Enfers en faveur de Proſerpine. Cette Hymne prétenduë de Pindare, eſt le ſujet de mon Ode. Je le fais parler lui-même, & je tâche d'autant plus de m'élever à ſon ton & à ſes idées. J'y affecte même quelque déſordre ; & j'y fais entrer une digreſſion ſur Corinne qui avoit remporté cinq fois ſur Pindare le prix de la poéſie lirique, en partie ; à ce que croit Pauſanias, parce qu'elle étoit fort belle, & en partie parce qu'elle écrivoit en Langue Æolique qui étoit celle du peuple, au lieu que Pindare ſe ſervoit de la Langue Dorique, qui étoit moins vulgaire.

PINDARE AUX ENFERS.

ODE,

A MONSIEUR DE TOUREIL.

EPouse du ſombre Monarque,
Enfin l'impitoyable Parque
A ton empire m'a ſoûmis,
J'ai paſſé les bords du Cocite ;
Il faut que mon ombre s'acquite
Du tribut que je t'ai promis.

Ecoute ; jamais tes oreilles
Par de si puissantes merveilles
Ne se sentirent enchanter ;
Même, quand le Chantre de Thrace
Guidé d'une amoureuse audace,
Vint te forcer de l'écouter.

Mes chants passent ces chants perfides,
Piéges qu'aux nautonniers avides
Tendent les Muses de la mer ;
La douceur en est plus charmante
Que le Nectar qu'on te présente
A la table de Jupiter.

Typhée enchaîné dans ce gouffre,
D'où partent la flâme & le souffre,
Que vomit l'effroyable Æthna,
Jadis de sa prison profonde,
Donna des secousses au monde,
Dont le Dieu des morts s'étonna.

Il craignit qu'au triſte rivage,
La terre n'ouvrit un paſſage
A l'aſtre par qui le jour luit ;
Et qu'uſurpateur des lieux ſombres,
Il n'y vint effraïer les ombres,
Eternels ſujets de la nuit.

Il vint aux champs de Syracuſe,
Et là, ſur les bords du Peguſe,
L'Amour à tes loix l'aſſervit.
Effet digne de ta preſence !
En un inſtant le Dieu s'avance,
Te voit, t'adore & te ravit.

O mes compagnes ! ô ma mere !
O vous, maître des Dieux, mon pere !
Cris impuiſſans & vains regrets.
Au char la terre ouvre une voye,
Et déja le Styx voit la proye,
Que Pluton enleve à Cerès.

Mais Ciel ! quel déſeſpoir la preſſe !
Je vois la flame vangereſſe
Qu'elle allume aux braſiers d'Ætna.
Sicile, terres déſolées,
Vous vîtes vos moiſſons brûlées,
Par la main qui vous les donna.

Loin une raiſon trop timide,
Les froids Poëtes qu'elle guide,
Languiſſent & tombent ſouvent.
Venez, Yvreſſe téméraire,
Tranſports ignorez du vulgaire,
Tels que vous m'agitiez vivant.

Je ne veux point que mes ouvrages
Reſſemblent trop fleuris, trop ſages,
A ces jardins plantez par l'art ;
On y vante en vain l'induſtrie ;
Leur ennuyeuſe ſimeterie
Me plaît moins qu'un heureux hazard.

J'aime

J'aime mieux ces forests altieres,
Où les routes moins régulieres
M'offrent plus de diversité,
La nature y tient son empire ;
Et par tout l'œil surpris admire
Un désordre plein de beauté.

Déesse : ni par artifice,
Ni par vœux, ni par sacrifice,
Nul de nous ne peut t'échaper.
Thétis même en trempant Achille,
Laisse à la trame qu'on lui file,
Encor un endroit à couper.

Qu'elles legions de phantômes,
Nouveaux hôtes de ces royaumes,
S'y rassemblent de toutes parts !
Combien chaque instant en ameine !
Leur apparition soudaine
Est plus prompte que les regards.

La Parque ne fait point de grace :
Tout meurt ; c'eſt pour l'humaine race,
L'inviolable arreſt du Sort.
Le rang, le ſçavoir, le courage,
Rien de tes loix ne nous dégage,
Tout meurt, puiſque Pindare eſt mort.

Triomphe, Déeſſe inflexible ;
Fiere de ton ſceptre terrible,
Ne cede pas même à Junon.
Tout eſt ſous ton obéiſſance ;
Rien ne vaincra ta puiſſance
Que mes ouvrages & mon nom.

Ciel ! de ſa lire Æolienne,
Corinne interrompant la mienne,
Se preſente à mes yeux ſurpris !
Quel orgueil jaloux la devore ?
Sur mon ombre veut-elle encore
Remporter un injuſte prix.

Approche impuissante Rivale :
Chante, & que la troupe infernale
Juge aujourd'hui de nos chansons.
Tu ne me cause plus d'allarmes ;
Et tes yeux ont perdu les charmes
Qui briguoient le prix pour tes sons.

Reconnois déja ta foiblesse :
Eh ! qui pour t'entendre s'empresse
Qu'un peuple ignorant & sans nom ?
Tandis qu'autour de moi j'attire
Les Heros, les Dieux de la lire,
Orphée, Homere, Anacréon.

A mes pieds s'abbaisse Cerbere,
J'ai calmé sa rage ordinaire,
Ses regards ne menacent plus :
Ses oreilles sont attentives ;
Et de ses trois gueules oisives,
Les hurlemens sont suspendus.

Quels prodiges ma lire cauſe !
Si ſiphe étonné ſe répoſe ;
Son rocher vient de s'arrêter :
Et je voi chaque Danaïde
Demeurer ſur leur tonne vuide
Immobile pour m'écouter.

Juſqu'au petit fils de Saturne,
Minos perd le ſoin de ſon Urne,
Occupé de mes ſons vainqueurs.
Je vois les Parques attendries :
De leurs mains même les Furies
Laiſſent tomber les feux vangeurs.

TOUREIL, c'eſt ainſi qu'au Ténare,
De ſes airs le divin Pindare
Charmoit Proſerpine & les morts.
Mais non, tu connois trop ſa lire ;
Non, tout ce que tu viens de lire
N'eſt que l'ombre de ſes accords.

O ! que n'ai-je ce goût ſublime,
Ce genie ardent qui t'anime,
Ce choix qui brille en tes écrits !
J'aurois dans une ode immortelle,
Si bien imité mon modéle
Que tes yeux s'y ſeroient mépris.

AVIS.

CEtte Ode eſt imitée de la quatorziéme Olimpique de Pindare, où après avoir célébré les Graces, il les prie de chanter avec lui la gloire d'Aſopic, & preſſe la Renommée de pénetrer au Palais de Proſerpine, pour y apprendre à Cléodame la nouvelle victoire de ſon fils.

LES GRACES

ODE.

A S. A. S.

MONSEIGNEUR LE DUC

DE VENDOME.

DE'ESSES jadis adorées
Dans les abondantes contrées
Où Céphise roule ſes eaux,
Que mon hommage vous attire,
Graces, venez toucher ma lire,
Et tirez en des ſons nouveaux.

Par vous, une troupe vaillante
Enleva la toiſon brillante
Que gardoit le Dragon de Mars :
En vain ſon haleine enflammée,
Et ſes dents, meres d'une armée,
En étoient les affreux rampars.

Par une puiſſance ſecrette,
Du cœur de la fille d'Aëte,
Vous fiſtes triompher Jaſon :
Vous lui prêtâtes tous vos charmes ;
Et bien-toſt le Scythe en allarmes
Perdit Medée & la toiſon.

L'Amour vous doit ſes traits, ſes flames ;
A votre aſpect naiſt dans les ames
La déſirable volupté :
Sans vous, rien ne nous intereſſe ;
C'eſt à vous d'orner la Sageſſe,
Et de faire aimer la Beauté.

Malgré l'appareil delectable,
uſques à la celeſte table
L'ennui s'introduiroit ſans vous ;
Au goût de la troupe choiſie,
Vous aſſaiſonnez l'Ambroſie,
Et rendez le Nectar plus doux.

Tout fleurit par vous au Parnaſſe ;
Apollon languit & nous glace,
Si-tôt que vous l'avez quitté :
Mieux que les traits les plus ſublimes,
Vous allez verſer ſur mes rimes,
Le don de l'immortalité.

Oui, je ſens que pour moi Thalie
A ſes Sœurs aujourdui s'allie ;
Elle me dicte mes chanſons.
Quels vers vont couler de ma veine !
La raiſon obéit ſans peine,
A la contrainte de mes ſons.

Je celebre un nouvel Hercule ;
Et ſi, bravant un vain ſcrupule,
Je joins les Graces aux combats :
N'en eſt-il pas de martiales ?
Telles que tu nous en étales,
Guerriere & charmante Pallas ?

C'eſt par ces héroiques Graces,
Que VANDOSME ſçait ſur ſes traces,
Enchaîner les cœurs des Soldats ;
Ces cœurs plus puiſſants que l'épée
Aux eaux infernales trempée ;
Ces cœurs la force des Etats.

Des Guerriers l'ami le plus tendre,
Une égale ardeur lui doit rendre
Un ami dans chaque Guerrier.
En eſt-il un ſeul qui ne tente,
Malgré la Parque menaçante,
D'être en mourant ſon bouclier ?

Toi, Déeſſe aux rapides aîles,
Qui des actions immortelles
Inſtruis ſeule tout l'univers;
Penetre au tenebreux rivages,
Force, pour t'y faire un paſſage,
Les noires portes des Enfers.

Cherche, entre les roïales ombres,
HENRY, l'Honneur de ces lieux ſombres,
Ce Prince autrefois notre appui;
Pein VANDOSME aux yeux de ſon Pere,
Di lui l'uſage qu'il ſçait faire
Du ſang qu'il a reçu de lui.

Fai voir cet invincible Alcide
Cherchant d'une courſe rapide,
La gloire à travers les hazards:
Pein ces Villes, ſanglants théatres,
Que ces ſiéges opiniâtres
Ouvrirent à nos étendars.

Mais sur tout décri le carnage,
Que vit l'Adda sur son rivage,
Dés que ce vainqueur y parût;
Ces corps pleurez de tant de veuves,
Que l'onde porte au Dieu des Fleuves,
Surpris de ce nouveau tribut.

Eugene au fort de la tempête,
Crût même sentir sur sa tête
La pesante faulx du trépas:
Dans la fuite, il chercha sa gloire,
Et compta pour une victoire,
D'avoir sauvé quelques Soldats.

AVIS

L'Ode suivante est imitée de la douziéme Olimpique de Pindare, où aprés les louanges de la Fortune, il fait entendre à Ergotele qu'une sédition avoit éloigné de son pays, que c'est à son malheur qu'il doit sa gloire.

LA FORTUNE.

ODE.

A MONSEIGNEUR

LE MARECHAL DUC DE BARVIC.

FORTUNE, ma Muſe t'appelle;
Pour BARVIC ſeconde mon zéle:
De ſa vie embelli le cours.
Conſtante une fois, ſur ſes traces,
Que par quelqu'une de tes graces,
Il puiſſe compter tous ſes jours.

Nous te devons ce que nous ſommes ;
C'eſt ta main qui des foibles hommes,
Fait à ſon gré rouler le ſort.
Seule ſur les ondes ameres,
Tu fais aux vaiſſeaux téméraires,
Trouver le naufrage ou le port.

Des combats fiere Souveraine,
C'eſt ou ta faveur ou ta haine,
Qui détourne ou conduit les traits ;
Et ſans ton arreſt qui l'ordonne,
Un front que le laurier couronne,
N'eût été ceint que de cyprès.

Tout ſuit ton empire inflexible ;
Préſente & toûjours inviſible,
Tu prens place aux conſeils des Rois,
Quand dans ſon aveugle foibleſſe,
Le peuple croit que la Sageſſe
Elle ſeule y dicte ſes loix.

Si cedant à l'impatience,
Notre crainte ou notre eſperance
Cherche à pénetrer tes decrets;
Bien-tôt un trouble inévitable
Punit l'empreſſement coupable
Qui veut en ſonder les ſecrets.

Les Dieux que nos ſoûpirs implorent,
Peut-être eux-mêmes les ignorent,
Ou n'oſent nous les reveler;
S'ils nous accordent quelque oracle,
D'un ſens menteur, nouvel obſtacle,
Ils ſçavent toûjours le voiler.

Pour tromper l'humaine prudence,
Tu te plais contre l'apparence,
A ranger les évenemens;
Souvent des ris naiſſent les larmes,
Et quelquefois de nos allarmes
Naiſſent nos plus heureux momens.

Lorſque l'Auteur de ta naiſſance ;
De ſon peuple fuit l'inſolence,
Le même coup perça ton cœur ;
BARVIC, dans ce funeſte orage,
Tu crus voir d'un commun naufrage
Périr ta gloire & ton bonheur.

Fui des lieux dignes du tonnere,
Le ciel va dans une autre terre
Relever ton ſort abbatu :
La France redoutable au crime,
Sert d'azile aux Rois qu'on opprime ;
Et de patrie à la Vertu.

Aprés l'effort de la tempête,
C'eſt-là que LOUIS ſur ta tête
Fait lever un jour plus ſerain ;
Et te confiant ſes armées
A la Victoire accoûtumées,
Te met les lauriers à la main.

Marche, la Gloire t'accompagne,
Ta valeur affermit l'Eſpagne
Sous une douce & juſte loi;
Et le Tage a vû ſur ſes rives,
D'Albion les troupes craintives
Fuir devant le fils de leur Roi.

Sur cette inacceſſible roche,
Quel fort * de l'olimpe s'approche?
Quels Titans faut-il en chaſſer?
Tu viens: tout fuit, tout eſt en poudre;
Jupiter t'a commis la foudre:
Quel bras eût mieux ſçû la lancer?

Pourſui, ſers d'une ardeur conſtante,
Un Héros dont la main puiſſante
Prit ſoin d'adoucir tes Douleurs;
Et qu'à jamais dans notre hiſtoire,
L'avenir admire ta gloire,
Peut-être dûë à tes malheurs.

* Nice.

AVIS.

CEtte Ode eſt imitée de la douziéme Pithique de Pindare, où en louant Midas joueur de flute, il raconte l'invention de cet Inſtrument par Pallas. Comme Pindare parle d'une flute guerriere, & que je parle d'une flute douce, j'ai ſubſtitué à la fable de Pallas celle de Pan & de Syrinx.

LA FLUTE.

ODE.

A MONSIEUR

DE LA BARRE

Fameux Joüeur de Flute Allemande.

PREN place en mes vers, cher LA BARRE
Ne croi pas que ma Muſe avare
N'adreſſe ſon encens qu'aux Grands.
Ce n'eſt point l'eſpoir qui m'excite ;
Et je rends au ſimple mérite,
Le même honneur que je leur rends.

JE CHANTE ces douces merveilles,
Ces ſons, Souverains des oreilles,
Que ta flûte forme à ſon gré;
Cet art redoutable aux cruelles,
Qu'inventa, pour triompher d'elles,
Le Dieu dans les bois adoré.

Syrinx d'une courſe hardie,
Dans les foreſts de l'Arcadie,
Pourſuivoit leurs hôtes legers;
Le peril accroît ſon courage,
Elle craint le tendre eſclavage
Et ne craint point d'autres dangers.

Laſſe un jour, elle ſe repoſe,
A ſes côtés elle dépoſe
Ses fléches, ſon arc & ſon cor.
PAN la voit, la prend pour Diane;
Mais auſſi-tôt il ſe condamne,
Et la trouve plus belle encor.

Brûlant d'une ſoudaine flâme,
Il lui dit l'ardeur de ſon ame;
Elle part au même moment.
En vain il la ſuit, & l'appelle;
Comme un Cerf fuyoit devant elle,
Elle fuit devant ſon amant.

Déja la belle fugitive
Du Ladon atteignoit la rive;
Et l'onde l'arrête en ce lieu.
Confuſe à ce nouvel obſtacle,
Des Dieux elle implore un miracle,
Contre les attentats d'un Dieu.

Ses pieds diſparoiſſent ſous l'herbe,
Tout ſon corps n'eſt plus qu'une gerbe
De longs & d'humides rameaux:
Et quand dans ſon tranſport extrême,
Pan croit embraſſer ce qu'il aime,
Il n'embraſſe que des roſeaux.

Il en ſort un tendre murmure,
Dont malgré ſa triſte aventure,
Il ſent ſuſpendre ſon ennui :
Le bruit de ces roſeaux l'enchante,
Il aime la plainte toûchante
Qu'ils ſemblent former contre lui.

Sur un de ces roſeaux qu'il touche,
Il ſoûpire, il preſſe ſa bouche,
Le roſeau lui rend ſes ſoûpirs :
Il en fait l'inſtrument aimable,
Monument à jamais durable
De ſes infortunez deſirs.

Cet Inſtrument, ſes ſeuls armes,
Déſormais ſupplée à ſes charmes :
Il n'a plus que d'heureux amours.
Dans ſon changement moins rebelle,
Syrinx, pour vaincre une cruelle,
Eſt-elle-même ſon ſecours.

Ainſi ta flute enchanteresſe,
LA BARRE, inſpire la tendreſſe ;
Tout s'enflame à tes ſons vainqueurs :
L'amour même en devient plus tendre,
Et ne ſongeant plus qu'à t'entendre,
Il te laiſſe bleſſer les cœurs.

Un Dieu conduit ta main ſçavante,
A ces ſons que ta flûte enfante,
Apollon & Pan ont leur part.
En vain l'orgueil veut nous ſéduire,
Les Dieux ſeuls peuvent nous inſtruire
Des dernieres beautez d'un art.

C'eſt par eux que d'arides plaines
Virent les murailles Thebaines
Naître des accords d'Amphion :
C'eſt par eux que les Néréides
Virent d'entre des bras perfides
Un dauphin ſauver Arion.

Privé du secours de son Pere,
Orphée eut-il fléchi Cerbere,
Et de la mort forcé les loix ?
Euridice malgré la Parque,
Eût-elle repassé la barque,
Qu'on ne doit passer qu'une fois ?

Heureux & malheureux Orphée !
Ne pouvois-tu de ton trophée,
T'assûrer un moment plus tard ?
L'enfer te rendoit sa captive,
Mais helas ! ton amour t'en prive,
Par un impatient regard.

Ne l'imite pas, cher LA BARRE,
Si quelque jour jusqu'au Tartare
Tu vas rechercher ton Iris ;
Sois plus fidele au Dieu des Ombres,
Et sans la voir, sors des lieux sombres,
Si ton bonheur est à ce prix.

LE COURAGE.

O D E.

A S. A. R.

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS.

Sur la Prise de Lerida.

LOIN scrupuleuses loix de l'exacte mé-
[thode,
Parons nous d'une autre beauté ;
Vien, Muse de Pindare, & répand sur cette
[ode
La chaleur & la nouveauté.

Tu chantois autrefois ces heros de l'Elide,
Vaines images de Guerriers,
Qui disputant le prix d'une course rapide,
Devoient leur gloire à leurs courciers.

Ces Athletes poudreux, ſpectacle de la [Grece,
Furent honorés de tes dons :

Et dans tes vers alors leur force & leur [adreſſe
Uſurpoient de plus nobles noms.

Contr'elles la valeur, le ſolide mérite
Souvent ſe trouvoient impuiſſans,

Et dans un corps d'Achille une ame de Ther- [ſite
Pouvoit leur ravir ton encens.

Que de la vertu ſeule il ſoit la récompenſe :
Chante de plus dignes combats,

Où le Héros uniſſe à l'active prudence,
Le mépris conſtant du trépas.

Ciel ! qui m'a transporté dans les champs d'Iberie,
Quel est ce redoutable Fort ?
D'un peuple de mutins la rebelle Furie
En fait au loin voler la mort.

Sur ce roc, disent-ils, nous défions la foudre,
Rien ne peut nous en renverser.
A ceder nos rempars qui pourroit nous resoudre ?
CONDE' n'a sçû nous y forcer.

Je le voi, le Héros jaloux de cette gloire,
De CONDE' le digne Rival,
Qui dans ses vœux hardis demande à la victoire,
L'honneur d'estre un jour son égal.

C'eſt ce même Heros dont Stinkerque & Nervinde,
Virent les glorieux eſſais ;

Jeune & dans l'âge encor du Conquerant de l'Inde,
Sa valeur hâta nos ſuccés.

Mais ſi loin des combats une paiſible étude
A depuis occupé ſes jours,

Quel beſoin aux grands cœurs d'une longue habitude ?
Nés Heros, ils le ſont toûjours.

Dés que Mars les rappelle, on les voit intrépides,
S'applaudir du peril offert,

Et ſe dédommager par des exploits rapides
De ce répos qu'ils ont ſouffert.

Muſe, vien m'éclairer. Quel eſt le vrai
[courage,
Eſt-ce un tranſport imperieux,
Qui devant les dangers repandant un nuage
N'offre que la gloire à nos yeux?

Tel a fait des combats la longue experience;
Mais du fer toûjours reſpecté,
C'eſt du même bonheur l'aveugle confiance
Qui fait ſon intrépidité.

Pénetrons plus avant. Dans un jour de ba-
[taille
Tel s'arme d'un front mênaçant,
Que l'on veroit pâlir au pied d'une muraille
D'un peril toûjours renaiſſant.

Celui qui ſçait braver d'une tranquille au-
[dace,
De longs & d'aſſidus hazards ;
Voila le vrai heros tel que même la Thrace
Le pourroit confondre avec Mars.

Vous, rebelles, tremblez à l'image éclat-
[tante
Que je trace ici d'un grand cœur:
La valeur naturelle, éclairée & conſtante,
Vous peint aſſez votre vainqueur.

Mais quoi! les élemens ſecondant votre rage
Conſpirent contre mon heros :
La Segre dans ſon camp s'eſt ouvert un paſ-
[ſage,
Et l'aſſiége avec tous ſes flots.

Nos ennemis jaloux, liez par tant de ligues,
S'avancent à votre secours,
Cede, jeune Guerrier, le sort par trop de digues,
De tes faits interrompt le cours.

Mais non ! malgré ce roc où mille foudres tonnent,
Malgre les Fleuves débordez :
Malgré tous ces secours que nos voisins vous donnent,
Il vous presse & vous lui cedez.

Nous triomphons enfin : sa valeur obstinée
Vient de nous ouvrir vos remparts :
La Segre en frémissant se retire, étonnée
D'en voir sortir vos étendarts.

Avec ce Conquerant partagez votre temple,
Sage Déeſſe des Guerriers ;
Digne de vos honneurs, il ſçait à votre exemple,
Marier l'olive aux lauriers.

ODES
TRADUITES
OU IMITÉES
D'HORACE.

ODE IMITE'E D'HORACE.

A MONSIEUR DACIER.

DACIER, toi qu'il semble qu'Horace
Ait instruit de son sens par le temps obscurci ;
Juge, si je conserve & la force & la grace
Des traits que je t'en offre ici.

Si j'execute ce que j'ose,
Et que mon vol hardi puisse plaire à tes yeux ;
Ton suffrage pour moi vaut une Apothéose,
J'ai déja le front dans les Cieux.

Nos Bois reprennent leurs feüillages,
Après les noirs frimats, le printems a son
[tour;
Et le Soleil plus pur dissipant les nuages,
Sans obstacle répand le jour.

Déja dans la plaine fleurie,
Le Berger laisse errer ses troupeaux bondis-
[sants;
Et du son de sa flûte, Echo même attendrie,
En imite les doux accents.

Citherée avec ses compagnes,
Le soir, d'un pas leger, danse au bord des
[ruisseaux,
Tandis que son Epoux ébranle les monta-
[gnes,
Du bruit frequent de ses marteaux.

Couronnons-nous des fleurs nouvelles;
Nous en verrons bien-tôt l'éclat s'évanouir;
Profitons du Printemps qui passera comme
[elles,
L'amour nous presse d'en joüir.

Allons dans le bois le plus sombre,
Égarer la beauté qu'il attendrit pour nous;
Et des tendres larcins que nous ferons à
[l'ombre,
Rendons Pan lui-même jaloux.

Hâtons nous, tout nous y convie,
Saisissons le présent, sans soin de l'avenir:
Craignons de perdre un jour, un instant d'une
[vie,
Que la mort doit si-tôt finir.

Sa rigueur n'épargne perſonne ;
Tout l'effort des humains n'interrompt point
[ſes loix ;
Et de la même faulx, la cruelle moiſſonne
Les jours des Bergers & des Rois.

Si-tôt que froids & vains phantômes,
Des fleuves redoutés nous toucherons les
[bords,
Nous n'aurons plus d'Iris dans ces ſombres
[royaumes,
Il n'eſt point d'amours chez les morts.

On n'y ſçait plus chanter ni rire.
Ils n'ont plus ce Nectar qui comble ici nos
[vœux,
Ces feſtins où des Rois contrefaiſant l'em-
pire,
Nous nous croïons plus heureux qu'eux.

Des jours que la Parque nous file,
Consacrons donc le cours à Cipris, à Bac-
[chus;
Eh! que faire sans eux d'une vie inutile?
Il vaudroit autant n'être plus.

ODE XII.

DU SECOND LIVRE

A MECENAS.

NUMANCE préférant la mort à l'eſcla-
[vage,
Les projets d'Anibal à la fin démentis,
Les flots Siciliens teints du ſang de Carthage,
A mes ſons languiſſans ſeroient mal aſſortis.

Je tairai ces mutins que leur yvreſſe guide,
Qui firent trembler Rome au bruit de leurs
[projets,
Nouveaux Géants domptés par un nouvel
[Alcide.
M a lire ſe refuſe à de ſi hauts ſujets.

Tu peux ſeul, Mécénas, en orner tes
[hiſtoires ;
Di les combats d'Auguſte à la poſterité,
Et ces Rois enchaînés, gages de ſes victoires,
Confondant ſur leur front la rage & la fierté.

Ma Muſe ſe conſacre à chanter Licinie ;
Je peins ces yeux brillans, où tu lis ton bon-
[heur ;
De ſa touchante voix la flateuſe harmonie
Et ſon fidele amour digne de ton ardeur.

Dans la troupe choiſie aux fêtes de Diane,
Quand elle vient mêler ſes dances & ſes
[vœux,
On tremble d'arrêter ſur elle un œil pro-
[phane ;
On la croit la Déeſſe à qui s'offrent les jeux.

Crois-tu que du trefor dont on vante Acti-
[ménes,
De celui de Midas chaque jour augmenté,
Et que de tous les biens des Arabiques pha-
[nes,
Un seul de ses cheveux seroit trop acheté ?

Heureux momens pour toi! quand détour-
[nant la tête,
Par une adroite feinte, elle t'offre un baiser;
Ou bien, lorsque son cœur certain de sa
[conquête,
Pour le faire ravir, aime à le refuser.

ODE XIII.

DU

SECOND LIVRE.

SUR LA CHUTE D'UN ARBRE.

ARBRE, en quel jour fatal, & qu'elle main coupable,
Dans mon champ osa t'apporter;

Aux hommes qui naîtroient, embuche inévitable,
Et l'opprobre des lieux qui te virent planter?

Sans doute cette main a sous ses coups barbares
Fait couler le sang paternel ;

Et porté, sans trembler, à l'aspect de ses Lares,
Dans le sein de son hôte un coûteau criminel,

Des plus subtils poisons que Colchos pût connoître,
Elle t'arrosoit en naissant ;

Avec un soin cruel, elle te faisoit croître,
Pour attenter un jour sur un maistre innocent.

Entourés de danger que notre esprit ignore,
Nous touchons sans cesse à la mort :

Le marchand embarqué redoute le Bosphore,
Et ne craint point d'ailleurs les caprices du sort.

Du Parthe, le Soldat craint la fuite ho-
[micide,
Le Parthe ne craint que nos fers :

Terreur ſouvent trompée ! & la Parque per-
[fide,
Par mille autres chemins, les appelle aux
[Enfers.

J'ai preſque, en cet inſtant, vû les Roïau-
[mes ſombres,
Le Juge de ces lieux affreux,

Le ſéjour fortuné des innocentes Ombres,

Et Sapho ſe plaignant ſur ſon lut amoureux.

Je t'aurois entendu, Chantre de Mitiléne,

Choiſir des tons plus élevez ;

Dire de tes tirans & le crime & la peine,

Les dangers & les maux dans ta fuite éprou-
[vez.

De la tendre Sapho, de l'héroïque Alcée,
Les ombres respectent les fons ;
Autour de lui pourtant la foule est plus pressée,
Et plus avidement écoute ses chansons.

Mais quoi ! Cerbere même à l'effrayante forme,
En paroît perdre sa fureur ;
Alecton s'attendrit, & sur sa tête énorme,
Les serpens rejouis n'inspirent plus d'horreur,

Le Vautour dévorant abandonne sa proye,
Tantale n'est plus altéré :
Orion dont la chasse étoit l'unique joye,
Est saisi malgré lui d'un plaisir ignoré.

ODE XIX.

DU

SECOND LIVRE.

A BACCHUS.

OUi, j'ai vû, je l'atteſte à la poſterité,
J'ai vû le Dieu Bacchus en des lieux ſolitaires,
Aux Déeſſes des bois enſeignant ſes miſtéres,
Du diforme Satire & du Faune écouté.

Je l'ai vû, je le vois : je ſens qu'à ſa preſence,
Un trouble impérieux agite mes eſprits.
Evoé ! mes reſpects éclattent dans mes cris ;
Bacchus, épargne un cœur tremblant ſous ta puiſſance.

Je vais peindre à ton gré, tes miſtéres di-
[vers;
Les Thraces en fureur courant ſur tes veſtiges

Je vais à l'avenir raconter tes prodiges,
Ils ſembleront encor arriver dans mes vers.

On y verra dans Naxe Ariadne laiſſée,
Oublier dans tes bras la fuite d'un Ingrat,
Et par toi, dans les cieux ſa couronne placée,
Nouvel aſtre, y briller d'un immortel éclat.

Ta colére nous tend d'inévitables piéges:
De tout ſon ſang Penthée expia ſes mépris,
Et c'eſt peu que Licurgue eût égorgé ſon fils,
Il eût pour ſes boureaux des ſujets ſacriléges.

Les

Les fleuves & les mers s'ouvrent devant
[tes pas ;
Et quand pour celebrer tes fêtes éclattantes,
Tu pares de ſerpens la teſte des Bacchantes,
Contens de ménacer, ils ne leur nuiſent pas.

Sur un pénible amas de montagnes, de
[roches,
Autrefois les Géants attaquerent les cieux ;
Mais terrible lion, la foudre dans les yeux,
Tu renverſas leur chef aux premieres appro-
[ches.

On te croyoit peu propre aux guerrieres
[fureurs,
Né pour faire ſentir plus d'amour que d'al-
[larmes ;
Mais tu ſçais allier les plaiſirs & les armes,
Ton redoutable thirſe eſt couronné de fleurs.

Lorſque des ſombres bords, tu retiras ta mere,
Cerbere épouvanté de ton auguſte aſpect,
Soûmis & careſſant te marqua ſon reſpect;
Et tout l'enfer ſuivit l'exemple de Cerbere.

ODE VI.

DU TROISIE'ME LIVRE.

AUX ROMAINS.

ROMAINS, de vos Ayeux vous expierez
[les crimes,
Si vous ne réparez les temples ébranlez;
Relevez des autels trop long-temps sans
[victimes,
Et des Dieux sans honneurs, sanglans & mutilez.
[

Votre respect pour eux fonda votre puis-
[sance;
Qu'ils soient de vos projets le principe & la
[fin,
De leur culte affoibli, nous sentons la van-
[geance:
Et Rome impie a vû chanceler son destin.

Notre armée a deux fois négligé les auſpi-
[ces,
Et deux fois la victoire échapa de ſes mains;
Le Parthe contre nous trouva nos Dieux
[propices,
Et vainqueur ſe para des tréſors des Ro-
[mains.

Le Dace aux traits mortels, la flotte Ethio-
[pique
Juſque dans Rome même a porté le danger;
Quand tout l'Empire en proye au trouble
[domeſtique,
Sembloit à ſa ruine inviter l'Etranger.

Ce fut le triſte fruit des premiers adulteres
Qui du jaloux Himen rompirent le ſerment;
Ce déſordre bien-tôt enfanta nos miſeres,
Et du crime fécond naquit ſon châtiment.

Nos Filles, de séduire aprennent l'art fu-
[neſte,
D'une étude laſcive, elles font leurs plaiſirs;
Et leur cœur corrompu ſe prépare à l'inceſte,
Long-temps avant que l'âge ait meuri leurs
[deſirs.

L'Himen n'en fera point des épouſes fidel-
[les;
Les plaiſirs trop permis ne ſont pas aſſez
[doux:
Elles vont prodiguer leurs faveurs criminel-
[les,
Sans craindre ni le jour, ni les yeux d'un
[époux.

De ſa femme ſouvent complice mercenaire,
Un mari ſert lui-même un coupable deſir;
Son ſilence la livre aux vœux d'un adultere,
Prodigue encheriſſeur d'un infame plaiſir.

Oh ! que d'un autre Himen sortit cette Jeu-
[nesse
Qui du sang de Carthage a fait rougir les
[flots,
Qui domptant la Syrie, & l'Afrique, & la
[Grece,
Au bonheur de l'Empire immola son repos!

Race des vieux Romains, elle en soûtint la
[gloire,
De ces Soldats formez par de doubles leçons,
Qui de la même main qu'ils forçoient la
[victoire,
Hâtoient, par leurs travaux, les tardives
moissons.

Quand sortant des sillons qu'ils rendoient
[plus fertiles,
Leurs bœufs quittoient le joug, au coucher
[du Soleil,
Ils revenoient courbez sous des fardeaux
[utiles,
S'apprêtant par la peine un tranquile som-
meil.

Mais que n'alterent point les temps impi-
[toyables ?
Nos peres plus méchans que n'étoient nos
[Ayeux,
Ont eû pour Successeurs des enfans plus
[coupables,
Qui seront remplacez par de pires neveux.

TAYLOR INST. OXFORD

ODE DERNIERE.

DU TROISIE'ME LIVRE.

A MELPOMÆNE.

JE laisse à ma mémoire un appui plus du-
[rable,
Que ces hauts monumens que l'orgueil fit
[dresser,
Qui bravera du temps l'outrage irrépa-
[rable,
Que les vents & les eaux ne pourront ren-
[verser.

Oui, je m'y survivrai; cette part de moi-
[même
Echapée à Pluton, charmera nos neveux:
Tant qu'au Maistre des Dieux le Pontife su-
[prême
Suivi d'une Vestale, ira porter nos vœux.

Aux

Aux lieux où de l'Aufide on entend le mur-
[mure ;
Au pays dont Daunus étendit les confins,
Par tout on me loüera malgré ma race obſ-
[cure,
De la lire des Grecs tranſportée aux Latins.

Vien m'en donner le prix, offre-moi, Mel-
[pomene,
Le verd laurier qui croît ſur le célebre mont ;
Mes vers ajoûteront à la gloire Romaîne,
Tu ne dois point rougir de couronner mon
[front.

ODE XIII.

DU

LIVRE PREMIER.

LE beau Pasteur du mont Ida,
Trop fier de son injuste proye,
Sur les eaux conduisoit à Troye
L'aimable fille de Leda.

Quand Nerée imposant silence
Aux flots, aux aquilons mutins,
Du terrible arrest des destins
Troubla sa perfide esperance.

Fremi, tremble, aveugle Troyen,
Pour ta Patrie infortunée;
Au flambeau de ton Himenée,
Voi la Guerre allumer le sien.

Déja la Grece conjurée
Soûleve ſes Rois & ſes Dieux;
De l'empire de tes ayeux,
Je voi la ruine aſſûrée.

Mille héros ſur tes rampars
Vont porter le fer & la flame;
Pallas les guide & ſur Pergame
Lance de foudroyans regards.

Malheureux que ſervent tes charmes!
Venus défendra mal tes jours;
Tu n'as que des chants pour ſecours,
Et qu'une lire pour tes armes.

La Créte, Salamine, Argos,
Itaque, Micene, Lariſſe,
Cent royaumes pour ton ſupplice,
Se ſont depeuplez de Heros.

Toi, par tes ſeuls vices inſigne,
Comment ſoûtiendras-tu l'effort
De cent Rois qu'arme pour ta mort
Un courroux dont tu n'es pas digne?

Tel que le cerf ſaiſi d'effroi,
Fuit un Tigre à travers la plaine,
Tu fuiras; helas! ton Helene
Avoit mieux eſperé de toi.

Ces cheveux, ce teint agréable,
Souillez, meurtri par la fureur,
Deviendront un objet d'horreur,
Plus hideux qu'il ne fut aimable.

Ilion te ſert de bucher ;
a vengeance à ſon gré l'allume ;
vec toi le feu le conſume,
t les herbes vont le cacher.

ODE XXII.

DU

LIVRE PREMIER.

EH quoi ! mes amis, quel uſage
Faites-vous du Nectar des Dieux ?
Au lieu du riant badinage,
La Colere regne en ces lieux ?

Loin d'ici l'injuſte Querelle ;
Je ſuis des vôtres ; ça, du vin ;
Mais Hilas me dira la belle
Qui fait aujourd'hui ſon deſtin.

Vien me la nommer à l'oreille ;
Parle ; je ne bois qu'à ce prix.
Tu rougis ! eſt-ce une merveille
Qu'à ton âge on ait le cœur pris ?

Courage que rien ne t'allarme ;
Je ſuis diſcret, dis ſans façon :
Quel que ſoit l'objet qui te charme,
Je ſuis ſûr que ton choix eſt bon.

Ah ciel ! quel nom viens-je d'entendre !
Dans quel gouffre t'es-tu jetté ?
Malheureux ! qui pourra te rendre
Ton repos & ta liberté ?

ODE III.

DU LIVRE SECOND.

AMi, puiſqu'une loi fatale
Nous a tous ſoûmis à la mort,
Songe dans l'un & l'autre ſort,
A conſerver une ame égale.

Par de longs malheurs combattu,
Des chagrins ne ſois point la proye;
Heureux, crain que la folle joye
Ne triomphe de ta vertu.

Que tes jours coulent dans la peine,
Ou qu'ils coulent dans les plaisirs,
Attend sans crainte & sans desirs
La fin d'une vie incertaine.

Jouï sagement du loisir
Que l'oubli des Parques te laisse,
L'âge, la santé, la richesse
Te donnent les biens à choisir.

Erre dans tes riches prairies,
Où les arbres entrelassez
Offrent aux voyageurs lassez
L'ombre de leurs branches fleuries.

Frequente ces côteaux riants,
Qu'en fuyant lave une onde pure,
Qui par son paisible murmure
Endort les soins impatients.

Porte dans un réduit champêtre,
Avec des parfums & du vin,
Ces fleurs que produit le matin,
Et que le soir voit disparoître.

Bien-tôt tu laisseras aux tiens,
Tes Palais, ton vaste domaine,
Et tes biens accrus avec peine,
Bien-tôt ne seront plus tes biens.

Tout meurt, jeune ou vieux, il n'importe,
Pauvre, riche, illustre; ou sans nom,
Chez l'impitoyable Pluton
Le tems rapide nous emporte.

Du monarque du sombre bord
Tout ce qui vit, sent la puissance,
Et l'instant de notre naissance
Fut pour nous un arrest de mort.

ODE VIII.

DU LIVRE TROISIE'ME.

MErcure, car ſans toi la Lire eſt impuiſ-
[ſante,
Amphion ſuivoit tes leçons,
Quand ſur les murs Thebains la pierre
[obéiſſante
S'arrangeoit au gré de tes ſons.

Par toi dans les foreſts le ſolitaire Orphée
Amolit la rage des ours;
Les rochers le ſuivoient; les ruiſſeaux du
[Ryphée
Attentifs, ſuſpendoient leur cours.

Fais plus; vien m'inſpirer des vers que veuil-
[le entendre
La fiere, l'inflexible Iris;
Ce que jamais ton art inventa de plus tendre
Eſt peu pour vaincre ſes mépris.

On répand que jadis ta Lire enchantereſſe
A fléchi Cerbere, Alecton,
Et qu'elle fit ſentir la joye & la tendreſſe
A tout l'empire de Pluton.

Les hardis Ixions, les Tantales perfides
En oublierent leur tourment;
Malgré l'arreſt du ſort, des triſtes Danaïdes
Le tonneau fut vuide un moment.

Miracles sans honneur ! prodiges inutiles,
Tant qu'Iris te résistera !
Mais rends à tes accords ses oreilles dociles,
Jamais ta gloire ne mourra.

Chante pour l'attendrir, cette amante em-
[pressée,
Dont Minos condamna les sœurs,
Qui saintement parjure, osa sauver Lincée
De leurs parricides fureurs.

Leve-toi, lui dit-elle ; aprés ma foi donnée,
Pourrois-je te ravir le jour ?
Va, fui, je n'en croi pas seulement l'hime-
[née ;
Tu dois ton salut à l'Amour.

Tes yeux, si je suivois un serment détesta-
[ble,
Auroient vû leur dernier soleil;

Sans l'amour que je sens, mon bras impi-
[toyable
Eut éterniſe ton ſommeil.

Mais je t'adore envain; de mains plus cri-
[minelles
Crain d'éprouver la cruauté;

Mes inhumaines sœurs ſont d'autant plus
[cruelles,
Qu'elles le ſont par pieté.

Dût mon pere punir l'amour qui te fait
[grace,
Trompe ſon barbare deſſein;

Evite en me fuyant le fer qui te menace,
Dût-il retomber ſur mon ſein.

Va, la nuit & Venus secondent mon envie,
Adieu pour la derniere fois;
Seulement, cher époux, pour le prix de ta vie,
Souvien-toi que tu me la dois.

LA DECLAMATION.

ODE.

A MADEMOISELLE DUCLOS.

GRECE, ne vantés plus les frivoles mi-
[racles
D'un théatre encore groſſier;
Eſchile vainement par ſes hideux ſpectacles
Réuſſit à vous effrayer.

Par les objets outrés d'une ſçene fantaſque,
Il vous inſpiroit la terreur ;
Mais d'un fantôme peint d'un ridicule maſ-
[que ;
Que peut l'immobile fureur ?

Un âge plus ſenſé, de ces muettes feintes
Dédaigna les illuſions :
Ce n'eſt plus aujourd'hui par des paſſions
[peintes
Que s'émeuvent nos paſſions.

On imite l'amour, l'ambition, la rage,
Et l'eſpoir qui vient la calmer ;
Mais ſans l'aide du maſque, on confie au
[viſage
Le ſoin de les bien exprimer.

Qui mieux que toi, DUCLOS, actrice ini-
[mitable,
De cet art connoît les beautez ?
Qui sçût donner jamais un air plus verita-
[ble
A des mouvemens imitez ?

Ah ! que j'aime à te voir en amante abusée,
Le visage noyé de pleurs,
Hors l'inflexible cœur du parjure Thesée,
Toucher, emporter tous les cœurs.

Ou lorsque regretant la mort de Curiace,
En proye à ton ressentiment,
Tu forces par tes cris la main même d'Ho-
[race,
A te rejoindre à ton amant.

Mais quel nouveau ſpectacle! ah! c'eſt Phe-
[dre elle-même,
Livrée aux plus ardens tranſports:

Theſée eſt ſon époux, & c'eſt ſon fils qu'elle
[aime,
Dieux! quel amour! mais quels remords!

De tous nos mouvemens, es-tu donc la
[maitreſſe?
tiens-tu notre cœur dans tes mains?

Tu feins le deſeſpoir, la haine, la tendreſſe;
Et je ſens tout ce que tu feins.

Du ſeul ſon de ta voix les graces pénetrantes
Ont preſque aſſez de leur pouvoir:
A peine eſt-il beſoin de paroles touchantes,
Qui l'aident à nous émouvoir.

A tes geſtes choiſis une vûe attentive
De tes deſſeins ſuivroit le cours :
Et dans ton action auſſi juſte que vive,
On entend déja tes diſcours.

Auteurs, pour nous charmer, pour ravir nos [ſuffrages
C'eſt peu de votre art ſeducteur ;
Si vous charmez l'eſprit par vos ſçavans ou- [vrages ;
L'action parle mieux au cœur.

Aprés tous vos efforts croyez qu'à l'impoſ- [ture
L'acteur a la meilleure part,
Un regard, un ſoûpir pouſſé par la nature ;
Peut ſouvent plus que tout votre art.

Ce ſecours embellit les plus hautes merveil-
[les,
Les ſentimens, le choix des mots:
Le théatre languit, s'il ne prête aux Cor-
[neilles
Des Champmélez & des Duclos.

LA POESIE FRANÇOISE.

ODE.

A MESSIEURS DE L'ACADEMIE DES JEUX FLORAUX.

JUGES éclairez du Parnaſſe,
Sept fois ma poétique audace
Cueillit vos immortelles Fleurs;
Si le Dieu des vers ne m'abuſe,
Au gré de mes deſirs, ma Muſe
Va vous rendre honneurs pour honneurs.

Puis-je douter qu'il ne m'inſpire ?
Non, c'eſt vous qui dans cet empire,
Raſſemblâtes ſes nouriſſons :
Et par vous s'anima ce zele
Qui ſur une lire nouvelle,
Leur fit chercher de nouveaux ſons.

C'eſt peu de la cadence auſtere
Dont jadis, afin de mieux plaire,
La raiſon voulut s'enchaîner :
La rime entor plus inflexible,
De ſon joug aimable & penible,
Vint l'aſſujettir & l'orner.

Malgré leur mes-intelligence,
Vous en formâtes l'alliance,
Par tout vous les fites regner :
L'Eſpagne humble enſemble & jalouſe,
Vint chercher juſque dans Toulouſe,
Vos diſciples pour l'enſeigner.

Vos mains ouvertes au mérite,
D'une couronne gratuite,
Onerent Baïf & Ronſard :
Et c'eſt peut-être à ces hommages,
Que la France doit les ouvrages,
Où depuis s'éleva notre art.

Vous regardez la Poéſie
Comme la celeſte ambroſie
Dont ſe nourriſſent les eſprits :
Je connois qu'elle en eſt la grace,
Et je puis même aprés Horace
En faire ſentir tout le prix.

Le Tems de tout ſouverain maiſtre,
Fait perir tout ce qu'il voit naiſtre :
Il n'épargne que les beaux vers.
Vainqueur des vents & des orages,
Phœbus ne craint pour ſes ouvrages
Que la chûte de l'Univers.

Le chantre d'Achille & d'Uliſſe,
Le Thebain qu'au bout de la lice
On vit celébrer les vainqueurs,
Le ſage auteur de l'Enéïde,
L'aiſé, l'ingénieux Ovide,
Sont encor les Maiſtres des cœurs.

Les ſiecles n'ont point fait d'outrage
A cet élegant badinage,
Né du loiſir d'Anacreon :
Encor même aujourd'hui reſpire
L'amour que jadis à ſa lyre
Commit l'amante de Phaon.

Vous que la victoire couronne,
Ne croïez pas qu'ainſi Bellonne
Vous ſauve de l'oubli jaloux :
Sans le ſecours des doctes Fées,
La mémoire de vos trophées
Eſt enſevelie avec vous.

Combien de Rois, de grands courages,
Dignes d'atteindre aux derniers âges,
Précederent Agamemnon !
Mais euſſent-ils fait plus qu'Achille ;
Vains exploits, valeur inutile,
Homere manquoit à leur nom.

Pour les Héros, pour les Monarques,
La Muſe ſçait fléchir les Parques,
Et ſauve les noms du Léthé :
Quelquefois même à ſa puiſſance,
Les hauts faits doivent leur naiſſance,
Comme leur immortalité.

L'eſpoir d'obtenir ſon hommage,
A ſoûtenu plus d'un courage
Que la moleſſe eût abbatu ;
Et cette ſoif de la louange,
Peut-être du vainqueur du Gange,
Fit ſeule toute la vertu.

Vous à qui la docte harmonie
La rime à la raiſon unie,
Doivent leurs utiles douceurs :
Juſqu'où s'étendra votre gloire?
Vos bienfaits à votre mémoire
Ont intereſſé les neuf Sœurs.

Ne penſez pas qu'en cet ouvrage,
Mon eſprit fier de ſon hommage
Ait cru vous immortaliſer :
Sans moi vous vaincrez le ſilence,
Ce n'eſt que ma reconnoiſſance
Que j'y voulois éterniſer.

LES APOTRES.

POEME,

A

MONSEIGNEUR L'EVESQUE DE SENLIS.

JE chante ces Héros dont l'intrépide zele
Fit prendre à l'Univers une face nouvelle
Et qui d'un culte impur affranchiſſant les cœurs,
En furent à la fois victimes & vainqueurs.
Loin profane Apollon ; ces Héros que je chante,
Ne me font voir en toi qu'une idée impuiſſante :
Eſprit qui fus leur force, ame de leurs exploits,

Toi qui les fit par eux, chante-les par ma voix.

CHAMILLART, qu'à leur rang tes vertus élevérent,
Qui conduis aprés eux, l'Egliſe qu'ils fonderent,
Reconnoi ſous leurs traits l'image de ta Foi:
Puiſſent être mes vers dignes d'eux & de toi.

L'aveugle Idolatrie en chiméres feconde,
Avoit à ſon empire aſſujetti le Monde;
Les Mortels préferoient, malgré mille bienfaits,
Au Dieu qui les forma, des Dieux qu'ils avoient faits:
Mais adorant en eux leurs penchans & leurs vices,
Ils ſembloient moins chercher des Dieux que des complices.
L'injuſtice embraſſoit ce culte ſeducteur;
Et chaque crime au ciel avoit ſon protecteur.
Là, le zele lui-même exhorte à l'adultere;
Ici le parricide eſt un ſacré miſtere:
Il n'eſt plaiſir infame, il n'eſt forfait ſi noir,
Qu'à quelque autel, l'Erreur ne transforme en devoir,
Douze hommes inconnus qu'un feu celeſte anime,
Veulent briſer le joug de l'Erreur & du crime;
Ils partent, vont porter cet oracle en tout lieu:
Soiez juſtes, Mortels, & ne craignez qu'un Dieu.
L'ennemi des humains frémit de l'entrepriſe;
Sous le mépris d'abord ſa rage ſe déguiſe.

Noir Esprit qu'attens-tu de ces mépris forcés ?
Tu les traites en vain d'imposteurs, d'insensez :
Ne crois pas que longtems l'Univers les dédaigne :
Sur ton regne détruit va naître un nouveau regne :
Cede à la verité qu'en vain tu veux nier ;
L'humble Foi d'un seul mot sçait se justifier.
Déja sa voix féconde enfante les miracles ;
La Nature soûmise atteste ses oracles,
L'aveugle sent ses yeux s'éclaircir sous sa main :
Le boiteux à son gré marche d'un pas certain.
Sur tous les malheureux ses dons vont se repandre ;
Le Muet parle au Sourd étonné de l'entendre ;
La mort même est contrainte à revoquer sa loi ;
Et du sein des tombeaux rend sa proye à la Foi.
Le pouvoir dont leur maître étonna la Judée,
Surprend encor en eux la terre intimidée.
Eh ! quelle excuse reste à l'incredulité ?
Un prodige resout chaque difficulté.
Les peuples cependant ébloüis de leur gloire,
Prêts à les adorer n'osent encor les croire :
Et pensant les fléchir par d'idolâtres vœux,
L'encensoir à la main, courent au devant d'eux.
De l'adroit ennemi dangereux stratagême !
Gardez-vous d'égaler le ministre au Dieu-même,
Disent-ils, connoissez des mortels impuissans,

Et donnez-nous la mort plûtôt que de l'encens.
Ainſi du fol orgueil ils rejettent l'amorce,
L'aveu de leur foibleſſe eſt leur plus grande force:
On alloit de l'encens leur offrir le tribut,
A ce nouveau prodige, on fit plus, on les crut.
Par tout la Verité luit aux ames ſinceres,
L'Idolâtre éclairé rougit de ſes chimeres;
Et ſur la foi du zele affrontant le danger,
Il cherche encor ſes Dieux, mais c'eſt pour s'en (vanger;
L'un ſur l'autel impie éteint l'encens qui brûle;
L'autre briſe en leurs mains un foudre ridicule;
Et l'injure à la bouche, ils foulent tous aux pieds
Ces Dieux qu'avec frayeur ils ont cent fois priés.
C'eſt à ces derniers coups que l'Enfer en allarmes
Raſſemble tout l'effort de ſes dernieres armes;
Il accroit la terreur, il aigrit le courroux
Des Tyrans ſoupçonneux & des Preſtres jaloux;
Et bien-tôt à l'aſpect du douloureux martire,
Croit voir la verité forcée à ſe dédire.
Mais ſes ſaints Défenſeurs inſultant aux Enfers.
D'un viſage ſerein ſe préſentent aux fers;
Ils courent aux Priſons plus qu'on ne les y traîne,
Jouiſſent de l'opprobre en attendant la peine,
Vont confeſſer leur maiſtre au pied des tribunaux,
Pour le mieux annoncer, montent aux échafauts,

Et font aux Spectateurs craindre encor ſa puiſſance,
Sous les coups des Boureaux laſſés de leur conſtance.
Enfer, quel eſt le fruit de ton dernier effort ?
Le peuple des Elus va naître de leur mort.
Déja leurs ennemis devenus leurs complices,
Viennent impatiens mandier les ſupplices.
Que de nouveaux Chrétiens ! crois-tu les diſſiper ?
Il s'en preſente plus que tu n'en peux fraper :
Chaque Martir en forme une foule nouvelle ;
Et le monde eſt ſurpris de ſe trouver fidelle.

LE PLAISIR.

POEME.

A MONSIEUR L'ABBE' ABEILLE.

MUSE, raconte-moi quelle prompte vangeance
Ne nous a du plaisir laissé que l'apparence ;
Comment le Ciel punit l'oubli de ses autels.
Les Dieux se plaisent-ils aux tourmens des mortels?
Jadis par nos respects desarmé du tonnere,
Jupiter envoya le plaisir sur la terre,
A pleines mains sur nous il versa ses bienfaits ;
Nos desirs en naissant se virent satisfaits :
Les soins, les Passions vainement mutinées
Etoient, loin de nos cœurs, à ses pieds enchaînées :
Et tant que Jupiter le laissa dans ces lieux,
Les Mortels enchantez furent autant de Dieux.
Mais bien-tôt excitant la celeste colere,

Ce fut de ce bonheur que nâquit leur misere ;
Et déchûs aujourd'hui de leur felicité,
Ils seroient plus heureux, s'ils l'avoient moins été.
Jupiter oublié pour prix de nos délices,
Vit passer au plaisir ses propres sacrifices.
Par ce maître nouveau l'univers entraîné,
Abandonna le Dieu qui nous l'avoit donné.
L'homme dans son yvresse osant se mèconnoître,
Si-tot qu'il fut heureux, fut indigne de l'être.
De l'auteur de ses biens les Temples sont deserts ;
Et le plaisir a seul l'encens de l'univers.
N'est-ce donc plus à moi qu'obéit la nature,
S'écria Jupiter indigné de l'injure ;
Les Mortels endormis dans le sein du bonheur,
Laissent-ils mes autels & mon nom sans honneur ?
Et je le souffrirois? Non, que plûtôt le monde
Dans son premier cahos à jamais se confonde.
Punissons des ingrats ; & retirant ma main
Laissons dans le néant rentrer le genre humain.
Que dis-je ! le néant trahiroit ma justice ;
Ce seroit une grace & non pas un suplice :
Qu'il vive pour sentir mille tourmens nouveaux,
Et de tous ses desirs faisons-lui des boureaux.
Il dit ; & dans l'instant le plaisir qu'il rappelle,
Revolle pour jamais sur la voute éternelle ;

Mais en le rapellant, pour troubler notre cœur,
Ce Dieu nous en laissa le fantôme imposteur.
Sous les traits du plaisir la douleur déguisée,
Vint attirer les vœux de notre ame abusée.
Assise à ses côtez, & le sceptre à la main
La fiere Ambition tenta l'orgueil humain;
Plutus devant son throne étalant ses richesses,
Alluma dans nos cœurs la soif de ses largesses;
Et l'amour auprès d'eux, jaloux de nos souhaits,
Nous offrit ses liens & nous lança ses traits.

Helas! que peuvent-ils pour un cœur trop avide?
Comblé de leurs faveurs, il se sent encor vuide;
De ses vœux exaucez il en naist de nouveaux,
Et leurs présens sont moins des biens que des fleaux.

L'un, qui sçait sur ses pas enchaîner la victoire,
Sent son ambition s'accroistre avec sa gloire;
En vain tous les mortels gémiroient dans ses fers;
Son orgueil est plus vaste encor que l'univers.
L'autre, maistre inquiet d'une richesse extrême,
Ne trouve dans son or que la soif de l'or même.
L'amant pour qui l'amour choisit ses plus beaux nœuds,
Aimé de ce qu'il aime, est encor malheureux;
Et nouvel Ixion, dans sa flame déçûe,
Pour le bien qu'il cherchoit, n'embrasse qu'une nuë.
Mortel, que ton malheur desille enfin tes yeux!

Le plaiſir loin de toi s'eſt enfui dans les Cieux ;
Jupiter l'a banni de ton cœur infidele ;
Que s'il ſe peut encor, ta vertu l'y rappelle.
Toi, que n'agitent point d'impetueux deſirs,
Qui ſçais de tes devoirs te faire des plaiſirs,
Dans cette fiction pour nous trop veritable,
ABEILLE, puiſſe-tu ne trouver qu'une fable.

OUVRAGES FAITS,

à l'occaſion de ceux de l'Autheur.

ODE.

De Monſieur DE LA FAYE, Gentil-Homme ordinaire de la Maiſon du ROY.

QUELLE ſçavante mélodie
Enchante l'Helicon ſurpris!
Par le Dieu des vers applaudie,
De l'art elle emporte le prix.
Docte favori du Parnaſſe,
Sous tes doigts la lire d'Horace
Vient de rendre de nouveaux ſons:
Joui la MOTTE de la gloire
De voir les filles de memoire
Admirer en toi leurs leçons.

Des honneurs qu'un Dieu te décerne,
Laiſſe murmurer tes rivaux,
Livre leur troupe ſubalterne
Au ſoin de chercher tes défauts.
Vains Argus, inutiles veilles !
Ils paliſſent ſur tes merveilles,
Tourment qui déja les punit :
Et contre tes divins chef-d'œuvres
L'Envie avecque ſes couleuvres,
Forme le nœud qui les unit.

Plus Phœbus eſt pour toi prodigue
Plus je la vois tenter d'efforts :
Contre toi ſa jalouſe brigue
Va ſuſciter juſques aux morts.
Les Homeres & les Virgiles
Entre mille lauriers tranquiles,
A ſa voix ſont preſque allarmez ;
Mais elle n'a pû les ſéduire,
Ces ſçavans maîtres de la lyre
De tes chants ont été charmez.

En vain ſous les traits de Zoïle
Elle te preſente à leurs yeux,
Et du venin qu'elle diſtille;
Elle peint ce maſque odieux.
Homere, au beau feu qui t'anime,
Reconnoit cet eſprit ſublime
Dont il anima ſes accords:
Et ſeulement à ta ſageſſe
Pindare qu'adora la Grece
Méconnoît ſes divins tranſports.

Le premier tu ſçûs au Portique
Amener une des neuf Sœurs:
Calliope à ton gré Stoïque
Orne tes preceptes de fleurs.
Ainſi la verité riante
Nous perſuade & nous enchante
Sous le charme des fictions.
Auprés de tes doctes Oracles
Diſparoiſſent les faux miracles
Des Linus & des Amphions.

Eſt-ce Apollon qui concilie
Pour toi tant de talens divers ?
Quel-art dans tes Odes allie
La juſteſſe au faſte des vers ?
Des treſors du Pinde orgueilleuſe,
Marche chaque ſtrophe nombreuſe,
A ſes ſons entrainant les cœurs :
Et de nos eſprits qu'elle éleve
La ſublime raiſon acheve
De rendre les accords vainqueurs.

Tel qu'un fleuve aux ondes dorées
Dès ſa ſource majeſtueux,
Dans les plus riantes contrées
Roule ſes flots impetueux :
Des plaines qu'arroſe ſon onde,
Il fait dans ſa courſe feconde
Et la richeſſe & la beauté.
Tel paré de graces brillantes
Fertile eſprit tu nous preſentes
L'agrément & l'utilité.

Combien de menſonges frivoles
Juſques à nous ſont parvenus,
Que le faux éclat des paroles
A notre honte a ſoûtenus ?
Tel uſurpa le nom d'Orphée
Qui n'eut dans ſa verve échaufée
Qu'une aride fecondité.
Que ta muſe peigne ou décide,
Tu nous offres toûjours pour guide
Le flambeau de la verité.

Oüi ſans le vrai, qui ſeul doit plaire,
Que ſert une vaine fureur,
Qui n'ébloüit que le vulgaire
Eternel joüet de l'erreur ?
Un Poëte au peuple qu'il trompe
Peut étaller ſa fauſſe pompe,
Content de briller à ſes yeux :
Mais celui dont la Poëſie
Diſpenſe aux Heros l'ambroiſie,
N'en veut qu'aux ſuffrages des Dieux.

Pourſui chante les deſtinées
Qui ſont promiſes à Loüis :
De cent nations mutinées,
Di les projets évanoüis :
Apprens à la derniere race
De quels foudres il les terraſſe :
Tu le peux ſans témerité.
Tes vers triompheront des âges,
Apollon met à tes Ouvrages
Le ſçeau de l'immortalité.

En vain une Cour importune
De ce Dieu brigue les faveurs :
Peu joüiſſent de la fortune
D'être avoüez par les neuf Sœurs.
Deux ou trois qu'avec toi l'on cite
Auront au delà du Cocyte
Un nom par elles annobli :
Le reſte, foule mépriſée,
A peine échappe à la riſée,
Qu'il eſt dans la nuit de l'oubli.

LA LYRE D'HORACE.

ODE,

De Monſieur ROY, Conſeiller au Châtelet.

FAVORABLE à mon audace,
Deſcens du ſacré coteau,
Du docte & galant Horace,
Muſe, ouvre-moi le tombeau.
J'y vois ſa Lyre muette;
Mais une crainte ſecrette
M'en laiſſe à peine approcher.
Les graces pleurent ſes charmes:
Venus l'arroſe de larmes,
Et n'oſe plus la toucher.

a Je vois Aſtrée attentive
A ſes tons harmonieux :
Viens aimable fugitive,
Viens qu'il te fixe en ces lieux.
Quel divin flambeau l'éclaire ?
Mortel il ſonde un myſtere
Impenetrable aux humains,
L'homme b, ſecret labyrinthe,
Dont l'antiquité s'eſt plainte
D'ignorer tous les chemins.

a *L'Ode d'Aſtrée.* b *L'Ode de l'Homme.*

c Ces mortels dont le ſuffrage
Donne l'immortalité,
La trouvent dans ſon ouvrage
Où leur nom eſt ſi vanté.
Oüi le Dieu de l'Eloquence
Se voit avec complaiſance
Dans ces tableaux précieux.
Cher la Motte quel trophée !
Après moins de gloire Orphée
A placé ſa Lyre aux Cieux.

c *Ode à l'Academie.*

Qu'elle

Quelle route ta main s'ouvre,
Quels agréables ſentiers!
Au Parnaſſe elle découvre
De nouveaux plans de lauriers.
Une Ode fait une hiſtoire:
Loüis, pour peindre ta gloire
Il peint le devoir * d'un Roi.
Loüange encor moins commune;
Il fait rougir la fortune
De t'avoir manqué de foi.

*Ode du Devoir.

* Vous dont le juſte ſuffrage
L'a couronné tant de fois,
Son éloge eſt un hommage
Que je rends à votre choix.
Lui ſeul me donne des aîles;
Il veut que les grands modeles
Ne nous déſeſperent pas.
Vous le placez près d'Horace;
Juſtifiez mon audace,
D'oſer marcher ſur ſes pas.

* Ode de l'Emulation.

AD SERENSSIMUM BURGUNDIÆ DUCEM. ODE.

MENTEM fatidicam gerens,
Vati prome novum Calliope Melos
Tritis callibus Orphei,
Vivens ingredior pallida Tartara:
Monstra, Diva, Viam! sonos
Ad dulces citharæ, non penetrabilem
Pervadam incolumis domum,
Et rursus stygium pandet iter lyra.
Tum captus modulamine,
Umbris cum levibus Cerberus, invium
Expugnari Erebum sinet,

Tango Tartarei littora gurgitis:
Vectorem intueor ſenem.
Heus! ferrugineam flecte, Caron, ratem,
Nec miteſcere neſcius,
Pro naulo, modulos accipe barbiti:
Actum eſt: cantibus applicans
Aures, ſponte trabem portitor admovet:
Quanquam ex oppoſitâ ferox
Alecto fluvii margine perſurit.
Jam remis lacus æſtuat,
Furvi jamque Jovis limina contigi.

Mutis hîc populis præeſt
Regnator tetricus, proxima conjugi,
Matris deliciæ breves,
Nunc deſiderium, Perſephone aſſidet.
Regis juſſa ſatellites
(Deteſtata cohors) expediunt, Fames,
Deſperatio livida,
Bellum mortiferum, mentis inops Furor.
Denſis Tænara civibus

Hæ peſtes cumulant, ſollicitæ ducis
Torvi quærere gratiam.

Paſſis aſpicio Tartara poſtibus.
Qui planctus loca perſonant!
Pœnas mille aperit carnifices rogus.
Hic tortus volucri rotâ
Ixion, memoris ludibrium Jovis,
Flammæ perfidiam luit.
Hîc præbet Tytius pectora Vulturi
Æternas avido dapes.

Fundunt indè cavis flumina doliis
Ægipti rabidæ nurus,
Quæ tinxêre manus ſanguine conjugum,
Ob vanos Danai metus.
Saxum parte aliâ, per juga lubrica
Attollit revolubile.
Nequicquam Æolides, non ſine anhelitu.
Illic improba Tantali
Undis aſſiduè deſeritur ſitis
Irritata fugacibus.

Pœnarum facies lumina detinet,
Quamvis incutiat metum.
Ast urgere gradum me jubet Æacus
Obscuræ socius viæ,
Haud incognita spectacula præteri,
Huc huc verte oculos, ait,
Scena inter tenebras utilior patet.
Subterranea carceris
Spectans antra, time, debita quæ manent
Vates supplicia improbos!

Pœnas primo aditu territus horreo
Vatum, qui satyræ reas
Olim reddiderant Aonidas, libris
In lucem veritam datis.
Agmen fronte minax Archilochus præit,
Nervos dira phalanx rapit,
Aptavit propriâ quos Nemesis manu:
Olli non habiles vibrant
Semper tela novo felle madentia,
Insani in capitis grave
Vibrantum exitium mox redeuntia.

Vinclorum ſtrepitum audio
Centum hic turba nocens compedibus gemit
Quæ turpe immerito ſcelus
Illevit minio, & fecit amabile.
En lenociniis cohors
Pravis docta animos ludere Principum
Loris, blandiloquum genus,
Tundens Tiſiphone, crimina vindicat
Queis recti indiderant notam.

Plebs lauru immeritâ vile nitens caput
Occurrit plagiaria.
Sacri infame, viros, opprobrium jugi,
Et ſervum excruciat pecus,
Dignis ſuppliciis ars ſua carnifex.
Hos, poſt fata etiam, impotens
Scribendi rabies carminis incitat,
Quod Lethe citò deleat,
Quod Cenſura obeli figat acumine.

Agnoſco trepidantium
Vatum concilia, & degeneres metus
Ollis invida mens fuit
Palmarum omne genus præripere æmulis:
Nunc curis dolor anxios
Urit perpetuis, dum quoque ſomnia
Sertis implicitum novis
Rivalem objiciunt. Ad ſonitum meæ
Pallent invidiâ lyræ,
Argutæque fides pectora lancinant.

Sed me tecta Nocentium,
Longúmque Eumenidum detinuit ſpecus.
Juſſus verto gradum, pias
Quà ſedes placido gurgite prænatat
Fœlix Eliſii latex.
Ignorata mihi ſydera fulgurant,
Et Floræ per agros novæ
Colludens Zephyrus caſta dat oſcula!
Vidi ut pacificas domos;
Cocyti gelidum pectus imagine
Primos depoſuit metus.

Hinc & livor abeſt, & timor inquies
Ne duro Lacheſis ſecet
Immatura iterum ſtamina forfice.
Optatis placidè fruens,
Frontem quiſque aperit lætitiæ indicem.
Hinc abſunt querimoniæ,
Inſomnis metus, & vota furentia.

Hæc ſoli peragrant juga,
Qui deſiderium flebile Principes
Liquerunt populis, ſui:
Qui victis aliis, ſe quoque, nobili
Vicerunt tolerantiâ:
Qui leges ſceleri, frænaque litibus
Aſtræâ dare præſide,
Qui faſtu in medio ſubdere comiter
Norunt corda clientium:
Exemplo eruditens progeniem Pater,
Et caſta Uxor, & obſequens,
Et Natus patriis dignus amoribus,
Vateſque haud veriti palam
Virtutem egregiis tollere honoribus.

Ditis janua clauditur,
Vanescitque oculis Orcus: ut avolat
Portâ somnium eburneâ.
In queis, fila lyræ pollice timnula
Aptaram, tetigi loca!
Vos, ô Terrigenæ, vox mea concitat
Ut felicia vallibus
Sit fas Elisiis ducere sæcula,
Culpæ vincula rumpite!
Servans officii pectus, & innocens,
Dum castos agitat dies,
Jam tunc Elisii gaudia præcipit.

Auris at popularibus
Captare indecorem parcite gloriam!
Virtus sit pretium sibi.
Fuco quid species proderit illita?
Mores innocuos manet
Duntaxat viridans Elysii nemus.
Quæsitor scelerum sagax

Minos, sæpè Deos, ludicra Numina,
Plectit, stulta polo licet
Illos rettulerit plebis Opinio.
Horres cœca pericula,

Delphini soboles, te positum gradu
Dum circumspicis arduo!
Hæredem solii Gallica proximè
Te spectant diademata,
Et prudens animos nil tumidos geris,
Quamvis imperio pares.
Musæ dona favens excipe supplicis:
Vivis illa coloribus
Virtutem studuit pingere, quam colis,
Præceptrix sapientiæ.
Quod si nostra bonus carmina respicis
Virtutem modulantia;
A virtute venit carminibus favor.

A TH. MARIA DES ANTONS,
Societatis JESU.

ÆMULATIO.

ODE.

AD CLARISSIMUM VIRUM BERNARDUM FONTANELLUM.

SErvire tædet : cedite , cedite
Antiqua longis sæcula honoribus
Jactata ; nunc doctos Maronum
Vincere Mœonidûmque cantus
Impellit ardor. Non Clymeneïæ
Terrere proles , aut temerarius
Junonis Ixion amator
Præcepiti valeant ruinæ.

Vulgus profanum spernere callidus
Me tollam in auras, nec gelidus stupor
Prudenter audacem, jugumque
Ferre diu indocilem tenebit.

Quot Roma summos, Græcia quos tulit
Fœcunda vates! Hi Sophiæ abditos
Cœpêre divinosque Veri
Carminibus reserare fontes.
At clarus Auroram insequitur dies.
Palmæ cupido nobilis excitet
Adhuc recentes, nosque limo
Fas simili meminisse cretos.

Nam Thura fictis, unde meum genus,
Offerre Divis quis furor imperat,
Aut error? In me artus eosdem
Mens eadem regit atque virtus.
An parca nobis, quod dedit his, negat
Natura? Nostris prodiga Patribus
Mater novercalem-ne sumpsit
In miseros animum nepotes?

Injuriosis lædimus optimam
Probris parentem, quæ tacitos sinus
Nobis revelavit, suosque
Explicuit sine nube vultus,
Olim in latenti corpore spiritus
Ignarus hospes vixit, & artium
Erravit incertus, diúque
Fraudibus implicitus dolosis.
Sed jam recurrens non dubio intimos
Sanguis canales ordine permeat:
Jam molis arcanæ recessus
Mille modis patuêre miris.

Fortuna dum nos impavidos rapit,
Dum Marte læto sub juga mittimus
Gentes triumphatas, quot alto
Addidimus nova vincla Nereo?
Orbis remoti litus ad ultimum,
Per saxa nautas duxit amans poli
Magnes; & ausis terruerunt
Sole alio populos calentes,

Cælo, ſecundis ſubſidiis, iter
Tentare gaudens æthera tranſolvat
Mortalis, aſtrorumque curſus
Luminibus videt irretortis,
Vitro fideli mens vaga lucidas
Metitur arces, ægraque ſidera
Deducit in terras olympo,
Theſſalicis melior ſuburris.

Ergóne vatum flexanimam juvat
Ceſſiſſe laudem ſponte prioribus,
Et ferre victores triumphum
Opprobrio patimur minorum?
Non ſic: inanis nec prohibet pudor.
Certare pulchrum eſt: multus adhuc lepos
Reſtat; miniſtrabunt & ipſi,
Queis meliùs ſuperentur, arma.

Aurum profundis è penetralibus
Fodêre, noſtræ quod poliant manus,
Spinaſque vulſerunt relictis

Floribus. Assiduus magistris
alcata primum discipulus sequor
estigia : horum me vitia admonent
Doteſque, dormitansque cogit
Mœonius vigilare cycnus.

At vos, inertes quos malè decipit,
Quos & volentes præcipitat favor;
Frustra laboretis venenum
Spargere, Pieridumque doctos
In me malignis seditionibus
Movere alumnos. Non ego Zoilus
Vatemque dictatosque Musis
Aggredior lacerare versus,
Cantata Flacco prælia barbitos
Pindi sub altis ingeminans jugis
Hortatur antiquis sedentes
Frontibus eripuisse lauros,

Hos tollis ignes? funditus ars perit,
Ardor Poëtas æmulus & Duces
Formare novit: quique sacris
Fontibus, aut Heliconis oris
Longè, impotentem me fatear libens,
Æstu superbo nunc feror ebrius,
Me me Malherbœo secundum
Perpetuis vehet aura pennis.

Tu, nuda fuco quem ratio regit,
Inflare dulces seu calamos juvat,
Seu verba, FONTANELLE, mutis
Manibus ingeniosus addis,
Dum dente vulgus non petit invido,
Adsis benignus. Qui veneres novas
Francis iniquus jam requirit,
Ille tuos adeat libellos,

A ROBERTO RAULD,
Societatis Jesu.

DA

AD ILLUSTRISSIMUM ABBATEM BIGNONIUM.

ODE.

QUIS menrem attonitam rapit!
Hunc simplex facili fronte modestia
Fulcit, fida comes viæ:
Pallas dat sociam se lateri, virûm
Custos Mercurialium:
Visu palluit, & præcipites gradus
Ignorantia rettulit:
Illum done subit torva Scientia,
Quam multa insequitur charis
Mirum! non solitis tincta leporibus.
Nil jam ludimur: his patet
Signis BIGNONIUS, natus amabiles
Musis jungere Gratias.

Tu fac grandiloquum ! tu temerarios
In cantus animum rege !
Te ductore, tuis culta laboribus
Parnassi peragro juga.
Hîc Regina præest quæ Dea machinis
Quot miracula parturit !
Quot naturæ obices dædala proruit !
Huic Juno, & Thetis impotens,
Vulcanique furor paret, & Æoli.

Stellatis laquearibus
Scrutatrix oculos applicat Uranis,
Miraturque vias poli,
Et lustrat vaga vestigia siderum.
Quæ solis jubari, objice
Quondam interposito lucem adimet dies,
Quæ momenta renuntiat ;
Astrorumque situs servat, & ordinem,
Æternasque vices canit.

Convexas Superûm, parte aliâ, domos
Describit radio levi,
Immensique soli jugera circino
Metitur Geometria.
Hæc præferre facem docta Sororibus
Gressus ancipites regit.
Hac lucente, nitet splendida veritas,
Fallax cedit opinio.

Germanâ melior, certiùs Algebra
Veri tentat iter novum,
Et signat, magicis usa notis, viam,
Quæ raro teritur pede,
Quantumvis meritâ laude superbiat.
Nequicquam in latebris amat
Vulgares oculos fallere veritas;
Illam prosequitur sagax,
Et prensam nebulis nudat inanibus,
Invitamque licet, suis
Responsis adigit prodere se Deam.

Curas in tenui magis
Impendit ſtudio, non minus utiles,
Subtili Dea forfice
Quæ fibras referat corporis intimas,
Hîc mens hoſpes ubi exulat,
Et vincta innumeris compedibus gemit.
Radens multiplicem alveum
Mœandri variis flexibus invii
Quà rimatur iter, ſequar.
Ignorare domum quam colis, ingeni
Turpe eſt indicium levis.

Proh! quanta invalidis artubus incubant
Diratum agmina Febrium!
Quæ præbebit opem planta ſalubribus
Succis, vi medicâ efficax!
Obtutu aſſiduo ſcire potentiam
Herbarum ſatagit Dea,
Tuas docto in calathis pollice colligit,
Ægrorum miſerans vices.

Fœcundam illa supremi Artificis manum,
Mirata in minimis, colit.

Olli diva soror suppetias venit,
Quæ fornace cucurbitas
Urit suppositâ & vix penetrabilem
Naturæ ingreditur sinum.
Pervadens penitùs, primâ in origine
Veram Fossilium indolem,
Spirantûm genus, & principia abdita
Perquirit vegetantium;
Miscetque arbitrio & semina separat.

Phœbææ date Virgines
Certam fatidicis carminibus fidem!
Vestris nam studiis, nova
Lux orbi veniet, splendor & artibus!
Per vos lenta terit Charon
Ad ripas stygii fluminis otia!
Sistunt præcipites fugam

Anni, fila secat parciùs Atropos,
Et majus supereſt colu
Pensum lanificâ, quod Lacheſis trahat.

AD CLAR. DOM. H. DE LA MOTTE

POST tot sæcla, refers doctas interpres Athenas,
Et Latiam Euterpen Gallica verba doces!
Alta canis? Sonat immenso tibi Pindarus ore:
Mollia? Dat faciles Teïa Musa modos.
Per te Nostratem miratur Gallia Flaccum,
Cui, non inferior, diceris ire comes.
Credo equidem, ipse tibi cytharam donavit habendam:
Invidiâ major tu mihi trade tuam.
Te puras Flacci veneres, modulosque secutum,
Ipse sequar, posthac tu mihi Flaccus eris.

à TH. MAR. DES ANTONS, Societatis Jesu.

PRUDENTIA LUDOVICI MAGNI UTRÂQUE FORTUNÂ MAJOR.

ODE.

O Pura fuci caſtaque Veritas,
Et ſola gratis docta coloribus
Veſtire laudes, nunc te Olympo
Muſa vocat: Lodoicus aure
Vates iniquâ, te ſine, reſpuit.
Dic quos ſeverus non fugiat pudor
Audire cantus, non recuſet
Blanditiis inimica virtus.

Jam prima Regnum, finibus additis,
Extendit ætas; ultor & hostium,
Vindex amicorum, timendus
Per populos juvenis ruebat.
Hinc monstra multo vulnere saucia
Damnavit umbris; moxque resurgere
Artes, triumphatisque jussit
Fluctibus imperitare classes.
At non imago splendidior viros
Prudente nixos judicio movet,
Tectosque odorantur sagaces
Pectoris eximii recessus.

Nostros inanis dum species rapit
Sensus, tropæis inclyta Gallicis
Celata virtus LUDOVICI,
Et propriæ latuêre dotes.

Sic quemque justo pondere nescia
Librare, sortis mens sequitur vices,

Figis

Figitque leges, aut refigit
Arbitrio levioris auræ.

Exempla ferís magna nepotibus
Deprælíantes, nobile par, Duces
Arbella, inundanteſque campis
Sanguine Romuleo Philippi

Vidêre: felix ni tegeret tamen
Utrumque laurus, fors temerarium
Poſſint Alexandrum, & rebellem
Dicere Juliadem minores.

Recti tenaces, maxime Principum,
Succeſſus anceps non animos regit,
Tuaſque virtutes amamus
Poſthabitis coluiſſe geſtis.

Verenda quamvis pompa premat latus,
Mens frontis ignes temperat arduæ,
Te quærit in te; nempe fatis
Altior hîc, LODOICE, regnas.

Viciſti inanes invidiæ minas:
Sed colla poſtquam ſubdita pertinax
Demiſit hoſtis, ſponte ceſſas
Vincere pacificator orbis.

Lauros paratas negligis, & tuos
Curſus refrenans, inſolito domas
Temet triumpho, tunc carentes
Cæde ratus meruiſſe palmas.

Sic cultor æqui, dum trahit impetus
Ultra ſuperbus, limitibus ſacris
Hæres, & objectis repreſſa
Molibus ira gravis quieſcit.

At Numen, alto pectore quod colis,
Exemplar ingens ut LODOIX palam
Totus pateret, temperare
Debuerat tibi læta duris.

Juris ſupremi ſemper amans Deus,
Priſcis amicus conſiliis, ſemel
Viſus futuri cautiorem
Fallere te voluiſſe. Centum

Miles triumphis fervidus ad novos
Ibas triumphos: ô dubias vices
Fortunæ aberrantis! maligno
Deſeruit pede læva Gallos.

Inſueta quanquam ſigna diu negat
Fovere: pennas jam celeres quatit,
Fugamque deteſtata, rurſus
Quò revocas, LODOICE, tendit.

Vidit piantem rite ſuum ſcelus
Hiſpana noſtro Marte ferocior
Pubes; redonavitque fuſis
Hoſtibus illa redux pavorem.

Tu ſumme Regum tutor & arbiter,
Quo jactat uno tot LODOIX ſuas
Auctore virtutes, favorem
Perge novis cumulare donis.

Utrique per te Rex animos pares
Sorti probavit: ſemper ades bonus,
Et rebus adverſis tuere
Impavidum, facilem ſecundis.

A ROBETO RAULD,
Societatis JESU.

Odaria Gallica Anacreontico ſtilo elaborata & Latinis Verſibus reddita,

ab Em.. Br.. Mont..

clariſſimo viro Hudartio Mottæo.

O D E.

NON, ſi quid teneris blandus Anacreon,
Luſit carminibus, ſola ſibi imputet
Audax nobilibus Græcia vatibus.
Illi noſtra negat cedere Gallia,
Attollitque pari laude tumens caput;
Ut cumque Jonii pectinis æmulus
Vocalem increpitas pollice Barbiton.
Nam, ſeu pampinei munera liberi
Cantas, ſeu Paphio perlita nectare
Pulchris virginibus carmina dividis,
Artes ipſe ſuas, & citharam tibi
Gaudet ſponte ſenex ponere Teïus.

Quod si, Romuleæ dum numeris lyræ
Æternare tuos experior sonos,
Dextro me facilis lumine respicis,
Et tecum socios ferre sinis gradus,
Olim, spero equidem, tramite splendido
Rumpens Dædaleis astra volatibus
Te, Mottæe, sequar, quando humiles super
Evectus populos non imitabilem
Sublimi insequeris carmine Pindarum.
At quo, Musa, paras tendere pervicax?
Graves pone animos. Alituum abstine
Regnatricem aquilam velle sequi polo,
Cantus sueta rudi gutture stridulos
Inter littoreas perdere hirundines.

IN ANNAM FABRAM

Tanaquilli Fabri filiam & Andreæ Dacerii uxorem, cum græca Anacreontis Odaria Gallicâ interpretatione & notis illustrasset.

ODE I.

Docti nata patris, docto sociata marito,
Quæ scriptis æquas nomen utrumque tuis,

Teius assumpsit frustra tua nomina vates,
Tam bene qui didicit Gallica verba loqui.

Carmina qui solus tenero dictarat alumno,
Illud opus potuit fingere solus Amor.
Sic mihi juratus nuper factum omne retexit.
Argue mendacem, si potes, esse Deum.

Forte suis unam questus te deesse triumphis,
Jusserat edomito vincula corde pati.
Non onerosa aliis sprevisti jussa puellis,
Victorem contra stare parata Deum.

Non tulit indociles animos Amor; arripit arcum,
Inque tuos vibrat spicula mille sinus.
Pectoris eduri nativo obtusa rigore
Ante pedes hebeti cuspide tela cadunt.

Protinus ex illis una est tibi lecta sagittis,
Venit & ultrici certius acta manu.

Ille fugit: fugienti hæsit penetrabile ferrum,
Egit & hostiles in tua vincla manus.

Servitii impatiens, pactâ mercede, Cupido,
Quod mihi carius est accipe, dixit, opus.
Dixit & Jonii tibi mollia carmina vatis,
Quem Gallum ex Teio fecerat esse, dedit.

Quisq; solet quod amat factis effingere: vaté
Molior hunc numeris æquiparare meis.
At tibi quod pariter, formosa Daceria, carmé
Mittimus, hoc æquè non mihi scripsit Amor

VOTA.

ODE II.

EGo flos fieri velim novellus,
Qui molli Climenes resectus ungue,
Atque inter niveas jacens papillas
Uno nascitur, interitque sole.

Mutari zephiro velim procaci,
Qui perflat Dominam, suosque blandus
Lascivo fremitu susurrat ignes,
Quamvis aspicit, invidetque flora!

Dii me Dii faciant avem tenellam,
Cujus carmen amat puella tantum,
Ut penè ipsa sui immemor pericli
Sera non timeat redire silvis!

Fiam frigidulus tepente rivus,
Qui ſedans nimios caloris æſtus
Puro lambere amat latus liquore,
Accepiſſe ſinu ratus Citheram!

Si fons ille forem, Dii, deæque,
Ut circumſiliens tepente fluctu...
Verum ignoſce meis benigna votis;
Eſſe quidquid amas velim, puella.

VANUM BACCHI PRÆSIDIUM.

ODE III.

NUper meæ dolebam
Faſtus graves puellæ;
Sed uſque mî negabat
Mollire Amor puellam.
Motus meis querelis
Adeſt mihi Lyæus,
Noſtriſque pollicetur
Certum malis levamen.
Ergo, ut meis fruendam
Votis daret puellam,

TAYLOR INST. OXFORD

Quam debuisset ipse
Dedisse mî Cupido;
Diebus inde paucis
Tenellulum Citheræ
Vino domat puellum;
Illique, dum calente
Jacet ebrius Falerno,
Furatur arma Bacchus.
Dein missili sagittâ,
Petit rebelle pectus
Causam mei doloris,
Meique causam amoris.
Manu sed acta molli
Fugit incruenta cuspis
Innoxioque summam
Stringit autem volatu:
Tractare novit unus
Suas amor sagittas.

SOMNIUM.

ODE IV.

QUÆ ſpectacula detinent
Senſus attonitos? indoluit meis,
Credo, vincta malis Chloe!
Quæ vis indomitam continuò poteſt
Emolliſſe ferociam?
An ſomnus miſeris ſuetus amantibus
Falſa immittere gaudia
Torquet me volucri ſævus imagine?
Illam num video Chloen,
Quæ deſideriis læſa fidelibus
Semper difficilis mihi,
Semper dura, ferox, illacrymabilis...
At ſuſpiria quid ſibi
Intempeſta volunt? Cur tua triſtibus
Tumant lumina fletibus?

Quæ secreta facis vota, diù pudor
Oppressit malè barbarus.
Importunam hodie fortior audeat
Expugnare modestiam,
Qui Divos, homines unus amor domat.
Et quotquot tulimus mala,
Securis properet deterere oſculis.
Ergo nos bene mutuis
Certemus Venerem explere caloribus,
Jam pectus mihi . . . Jupiter!
Quis me ſuſcitat? Ah! ferreus es nimis
Duro, & marmore durior,
Qui tam grata potes rumpere ſomnia.

VITÆ USUS.

ODE V.

BIbamus. Ætas præcipites agit;
Festina cursus: hanc spatiis Deus
Inclusit arctis. Nos fugacis
Damna hilares reparemus ævi.

Quæ nunc citato carpit iter gradu,
Claudet perennis fortè diem sopor.
Cras fortè nos traducet atra
Nunc Charon. Quod adest, avaro

Usu occupemus. Postera quodlibet
Fortuna volvat: juverit invidas
Parcas fefelliſſe, & severis
Particulam hanc rapuiſſe fatis.

Ergo potenti nunc decet uvida
Explere vino corda: quid intereſt,
Prudens an inſanus voceris,
Certa modo ſubeat voluptas,

AMOR

AMOR A SOMNO EXCITATUS.

ODE VI.

DUm nuper nemorum colles [opacos ingressus
Errabam incerto per loca sola gradu,
Fortè puer patulâ somnos carpebat in umbrâ.
Heu! puer ille fuit perfidiosus Amor.

Accessi; sed, dum formæ mirabar honores,
Debueram infidum prætimuisse decus.
Omnia perjuræ similis fuit ille puellæ,
Quam delere meo pectore certus eram.

Ore puer roseo, roseo fuit ore puella:
Ardebat vultu par in utroque nitor. [tis.
Ingemui imprudens. Gemitū persensit amantes
Evigilat sonitu quolibet ille puer.

Continuò volucres hostiliter explicat alas,
Lunatòque arcu surgit in arma Deus.
Tunc mihi de telis immitibus eligit unum,
Et jacit, & fixo corde superbus abit.

I nunc, atque tuæ supplex ad genua puellæ
Rursus, ait, tenero saucius igne gemas.
Illa tuum æterno pectus torquebit amore,
Rupisti somnos qui, malesane, meos.

NEÆRÆ IMAGO.

ODE VII.

Mollem animam [pictor
Solers telis inducere
Exere Parrhasiâ quidquid in arte vales.
Æquore in exiguo referat depicta tabella,
Quod visu in toto pulchrius orbe mihi est.

[Neæram.
Vota ne præsumis nondum mea? pinge
Non tamen hanc formâ qualibet esse velim.
Elige momentum felix, talemque repone
Qualis erat cum me subdidit illa sibi.

Fortè choros agitans cultu fulgebat Ibero :
Celabat nitidas invida larva genas.
Detraxit larvam, trifidoque citatius igne
Hæserunt cordi vulnera mille meo.

Imbue formosis ridentia lumina flammis,
Improbus unde mihi spicula torsit Amor.
Vulneribusq; jugum servile recētibus addens
Æterna imposuit vincla repente mihi.

Candenti niveam frontē mentire Elephanto,
Quâ voluit sedem candor habere suam,
Cujus & egregio Cypris se jactet honore,
Si modò quo fulget possit abesse pudor.

Virgineas imitare genas, quæ lactea vincunt
Lilia, puniceas exsuperantque rosas.
Rubra suus notet ora color, quibus insidet hospes,
Cum teneroque decens ludit amore jocus.

Colla sinumque... sed hic captis ubisto
[superbis.
Ars tua semper erit, quam decet esse, minor.
Quamlibet eximios tibi diluat illa colores,
Æquabit nullus colla sinumque nitor.

Ergo periculum pictoriaque arma remitte.
Mortales superat pulchra Nexra manus.
Scilicet una mihi dominâ bene reddit imago
Quã Deus in nostro pectore sculpsit Amor.

AMORIS PROMISSIO.

ODE VIII.

HEri novum canebam
Lyrâ ſonante carmen.
Statim adfuit Cupido ;
Meos enim Cupido ,
Audit , probatque cantus.
At tu mihi vel unum
Concede carmen , inquit ,
Molle , elegans , venuſtum ;
Ego tibi viciſſim
Pro munere hoc rependam
Binum oſculum Cytheræ ,
Quale haud popoſcit unquam
Aut Leſbiam Catullus
Aut Albius Neæram ;

Quamvis & hunc & illum
Et hæc & illa, quondam
Tot oſculis bearunt.
Hæc, mî Cupido, dixit
Ego ſtatim puello,
Non hæc precamur, inquam;
Tu noſtra vota noſti,
Et quæ quibus puella
Me vulneret ſagittis.
Si Phillydis ſeveræ
Spoponderis vel unam
Mihi oſculationem,
Duas tibi repente
Numerabo cantilenas
Quibus nec ipſe Phœbus
Canat venuſtiores.
Simul tener Cupido
Juravit hoc daturum
Mihi præmium canendi;
Simulque noſtra cœpit
Lyra mollius ſonare.

Tu vero, dura Philli,
Fidem-ne liberabis,
Quâ se mihi obligavit
Veneris puer Cupido.

BACCHI POTESTAS.

ODE IX.

O Lenæe Pater, cuncta mihi perniciem
[parant.
Solùs tu gravibus ferre vales auxilium malis,
Suffenus mihi nunc & Bavius carmine præ-
[nitent,
Hærentemque meo deripiunt vertice laureã,

Importuna mihi est innumeris vita molestis:
Pactam Nisa notis mobilior deseruit fidem.
Quas fortuna mihi difficili parca dedit
[manu
Injustis avidus raptor opes litibus occupat,

Cui me certus amor de teneris junxerat un-
[guibus,
Idem nunc miseras aure preces excipere ab-
[nuit.
In me sæva ruens pestifero dente calumnia
Quod vitæ reliquum est tabificis morsibus
[infici.

Plenos mî calices, Bacche, hilari porrige
[Massico.
Quid cessas? iterùm funde. Bene est. Me re-
[creat latex.
Ut mî cumque sinus vitigeno nectare per-
[pluis,
Hoc plures animo sensim abigis sollicitu-
[dines.

Ergo rursũ alacri vina manu largiùs ingere,
Cerno pampineis lætitiam innare liquoribus.
Haustus adde alios haustibus: ô dulcia po-
[cula!
Felix ebrietas! invideant jam mihi Cœlites.

AMORIS ET POETÆ DIALOGUS.

ODE X.

P. A Mare tædet ultrà,
Vale, vale, Cupido.
Tua jam relinquo castra,
Satis tibi meum cor
Inter pericla mille,
Et mille acerbitates
Huc usque militavit.
Nunc turbulenta dulci
Mutat quiete bella.

A. Quæ te mihi Catulle,
Querela fecit hostem!
Niveos tibi lacertos
Sinu procax tepente

Formosa pandit Iris.
P. At sœpe mî obligatam
Iris fidem fefellit.
Amare tædet ultrà.
Vale, vale, Cupido.

A. Centum procis petita,
Centum procis severa
Suum tibi rigorem
Ponit tenella Daphne.
P. Omnes venusta Daphne
Vincit decore Nimphas,
Sed est venusta tantúm.
Amare tædet ultrà,
Vale, vale, Cupido.

A. Duram potes vel uno
Gemitu movere Dircen.
P. Si florido puella
Vernaret ore Dirce,
Uni velim placere.
Sed primulus virentis

Flos excidit juventæ.
Amare tædet ultrà
Vale, vale, Cupido.

A. Sin fretus arte nostrâ
Formosulam puellam
Illam tibi rebellem
Speres domare Floram . . .
Tua quis novus, Catulle,
Rubor occupavit ora?
Iterum ne mî repones,
Amare tædet ultrà.
Vale, vale, Cupido.

P. Imò, Deus, beatos
Qui sospitas calores,
Hanc mille mî dicatam
Properes ligare vinclis,
Quæ nulla solvat ætas.
At quælibet puella
Quæ Flora non sit, illam
Amare tædet ultrà
Vale, vale, Cupido.

AMORUM LUSTRATIO.

ODE XI.

Quot mihi sunt visæ, tot dicor amare puellas,
Objicis hoc semper flava Melissa mihi.
Ergo meos nuper lustravi exactor Amores,
Institui causæ judiciumque meæ.

Hic spatio emenso vix languida membra trahebat.
Ponè humeros telis orba pharetra fuit.
Pendebant arcus & erat sine lumine tæda;
Et tremulum urgebat curva senecta caput.

Ille unâ corpus librabat debilis alâ,
Remigio quassam destituente ratem.
Scilicet illecebris formosæ expletus amicæ,
Lumina jam somno victaque membra dabat.

Ille fremens, casuq; animũ concussus acerbo
Frangebat rabidâ tela facemque manu.
Sæpiùs & madidos vittâ ficabat ocellos.
His lacrymis causam perfida Lisa dabat.

Alter adoratæ offensus levitate puellæ
Ibat, adhuc tenero torridus igne jecur;
Obsequioque aliam sibi devincturus amicâ,
Quærebat celeri præpes abire fugâ.

Continuò ante oculos varium stetit agmen [amorum,
Quos fuerit versu dinumerare labor.
Agmine de toto vix est mihi cognitus unus,
Æra diù meritus, me duce, nullus erat.

Venit & alter Amor, qui formæ insignis ho- [norem
Fratribus est visus præripuisse suis.
Hic molles oculos adversâ in imagine fixit,
Quâ spirant vultus, flava Melissa tui.

Illius aſpectu volucrum leve vulgus Amorum
Ex oculis pennâ præcipitante fugit.
Jam nullus poſthàc noſtro ſibi pectore ſedem
Ambiat. Hic nobis ſufficit unus Amor.

INFIDUM PROPOSITUM

ODE XII.

ERgo mihi tenellos
Movebis uſquè cantus,
Amor, tuoque nullam
Vati dabis quietem?
Sine paululùm tumenti
Grave reddat ore carmen.
Juvat, juvat labores
Celebrare Martiales,
Quo nos rapit cruentæ
Ardens cupido laudis.
Victoriæ ſonoros
Juvat ſacraſſe verſus.

Ovantis & Gradivi
Caput ambiisse lauro,
Ades, Deus tremende,
Cui sæva bella parent;
Hastam gravem coruscа,
Cæsosque per maniplos
Age spumeos jugales.
Stricto minax flagello
Bellona te sequatur:
Sed hanc relinque Divam
Quam Gratiæ retectis
Lascivulæ papillis,
Quam fervidus tremendo
Stipat puellus arcu.
Quamquàm illa te moratur
Niveisque stringit ulnis,
Aude parùm decoro
Collum expedire nexu.
At verba jacto frustrà,
Dum Cypridis tepente
Sinu implicatus hæres,

Deæque non rebelli
Rapis oscula, oscula illa,
Quæ delicatiores
Vincant beatitates;
Et quò magis cupito
Licet frui triumpho,
Hoc te magis cupito
Juvat frui triumpho.
Tunc se libidinosis
Utrinque corda mille
Suspiriis maritant.
Nimis, ô nimis beati,
Quos expetenda Divis
Inebriat voluptas.
Si tu meis benignus
Quondàm, Cupido, flammis
Mollire mî feroces
Animos velis Megillæ,
Has inter invidendæ
Sortis suavitates
Incederem supremo,

Penè æmulus Tonanti.
Quo me sed egit error?
Quam nunc viam sequutus
Ad arma me referrem?
Solúm trucis volebam
Cantare bella Martis,
Unumque canto Amorem.

FIN.

TABLE

TABLE DES ODES

contenuës en ce Volume.

ODE *à Meſſieurs de l'Academie Françoiſe*, page 3

Diſcours *ſur la Poëſie en general, & ſur l'Ode en particulier*, 17

Le Devoir, *au Roy*, 89

Deſcente aux Enfers, *à Monſeigneur le Duc de Bourgogne*, 94

Aſtrée, *à S. A. S. M. le Duc d'Orleans*, 103

Le Parnaſſe, *à M. le Chancelier*, 109

L'Emulation, *à M. de Fontenelle*, 116

La Naiſſance de M. le Duc de Bretagne, *au Roy*, 121

La Gloire & le Bonheur du Roy dans les Princes ſes Enfans, *à Monſeigneur*, 126

L'Academie des Sciences, *à Monſieur l'Abbé Bignon*, 132

L'Homme, *à Monſieur de Fieubet*, 137

Les Fanatiques, *à Monſeigneur l'Evêque de Niſmes*, 143

Le Temple de Memoire, *ou* l'Academie des Medailles, *à Monſeigneur le Comte de Pontchartrain*, 149

Les Poëtes ampoulez, *à Monſieur le Marquis de Dangeau*, 154

La Peinture, *à M. l'Abbé Regnier*, 159
La Réputation, *à M. Saurin*, 165
La Sageſſe du Roy *ſuperieure à tous les évenemens*, 171
Remercîment, *à l'Academie Françoiſe*, 177
L'Entouſiaſme, *à S. A. S. Monſeigneur le Prince de Conty*, 184
La varieté, *à M. Deſpreaux*, 195
La Colere, 204
Le Goût, *à S. A. S. Madame la Ducheſſe du Maine*, 208
La Nouveauté, *à M. l'Evêque de Straſbourg*, 214
L'Amour propre, *à Monſeigneur l'Evêque de Soiſſons*, 220
L'Amour, *à M. le Duc de Coiſlin*, 227
L'Ombre du Marquis de Rocquelaure, 236
Thalie, *à Monſieur de C.****, 242
Les Vœux, 251
La Louange, *à Monſieur l'Abbé de Caumartin*, 254
La Puiſſance des Vers, 260
L'Orgueil Poetique, *à Monſeigneur l'Evêque d'Avranches*, 264

ODES ANACREONTIQUES.

A Madame Dacier, *ſur ſon Anacreon*, 273
Souhaits, 276
Vain ſecours de Bacchus, 278

Songe, 280
L'Uſage de la vie, 282
L'Amour réveillé, 284
Portrait, 286
Promeſſe de l'Amour, 289
Puiſſance de Bacchus, 291
Dialogue de l'Amour & du Poëte, 293
Revûë d'Amours, 295
Projet inutile, 298
La ſolitude, 301
Les Maîtres, 303
Erato & Therpſicore, 306
Les Amours de Jupiter, 309
Malice de l'Amour, 313
Les Talents, 316
La Raiſon & l'Amour, 318
Les Fleches de l'Amour, 320

ODES PINDARIQUES.

Pindare aux Enfers, *à M. de Toureil*, 325
Les Graces, *à S. A. S. Monſeigneur le Duc de Vendoſme*, 335
La Fortune, *à Monſeigneur le Maréchal Duc de Barvic*, 341
La Flûte, *à Monſieur de la Barre*, 347
Le Courage, *à S. A. R. Monſeigneur le Duc d'Orleans, ſur la Priſe de Lerida.* 353

ODES IMITE'ES ET TRADUITES D'HORACE.

A M. Dacier, *Ode imitée d'Horace*, 363

A Mécenas, *Ode* XII. *du second Livre*, 368
Sur la chûte d'un Arbre, *Ode treiziéme du second Livre*, 371
A Bacchus, *Ode* XIX. *du second Livre*, 375
Aux Romains, sur le déreglement de leurs mœurs, *Ode* VI. *du troisiéme Livre*. 379
A Melpoméne, *Ode derniere du 3e Livre*, 384
Ode treiziéme du Livre premier, 386
Ode vingt-deuxiéme du Livre premier, 390
Ode troisiéme du Livre second, 392
Ode huitiéme du Livre troisiéme, 395
La Déclamation, *à Mademoiselle Duclos*, 400
La Poésie Françoise, à Messieurs de l'Académie des Jeux Floraux, *Ode imitée d'Horace*, 406

POEMES

Les Apôtres, *à Monseigneur l'Evêque de Senlis*, 412
Le Plaisir, *à Monsieur l'Abbé Abeille*, 417

OUVRAGES FAITS

A L'OCCASION DE CEUX DE L'AUTEUR.

Ode *de Monsieur de la Faye, Gentil-homme ordinaire de la Maison du Roy*, 423
La Lyre d'Horace, *Ode de Monsieur* ROY, *Conseiller au Chastelet*. 429
Ode, *ad serenissimum Burgundiæ Ducem, à Th. Maria des Autons, Societatis Jesu*, 434

Æmulatio, Ode, *ad clarissimum virum Bernardum Fontanellum, à Roberto Rauld, Societatis Jesu*, 445
Ode, *ad illustrissimum Abbatem Bignonium, à Th. Maria des Antons, Societatis Iesu*, 449
Prudentia Ludovici Magni utrâque fortunâ major, à Roberto Rauld, S. J. 455

Odaria gallica Anacreontico stylo elaborata & latinis versibus reddita, *ab En... Br... Mont...*

Ode, *ad clar. v. Hudartium Mottæum*, 459
Ode I. *ad Annam Fabram Dacerii uxorem*, 464
Vota, 467
Vanum Bacchi Præsidium, 469
Somnium, 471
Vitæ Usus, 473
Amor à somno excitatus, 475
Neæræ imago, 477
Amoris promissio, 480
Bacchi potestas, 483
Amoris & Poëtæ Dialogus, 485
Amorum lustratio, 488
Infidum propositum, 490

Fin de la Table.

L'AVEUGLEMENT.

L'AVEUGLEMENT.

ODE

faite à l'occaſion des fautes qui s'étoient gliſſées dans cette Edition.

DE la nuit frére tirannique,
Aveuglement, mon œil ſtoïque,
Sans ſe plaindre encor t'a ſouffert.
J'ai triomphé de mes allarmes,
Et je n'ai point trempé de larmes
Le voile dont tu m'as couvert.

Non, que ce malheur legitime
Expiât en moi quelque crime,
Ou punit d'injuſtes deſirs.
Nouveau Tireſie, à faux titre,
Ai-je fait, indiſcret Arbitre,
Rougir Junon de ſes plaiſirs?

Ce n'eſt plus pour moi que l'Aurore
De ſes couleurs enrichit Flore ;
Tout échape à mes yeux, tout fuit.
Phœbus du haut de ſa carriere
Ne m'accorde qu'une lumiere
Preſque auſſi triſte que la nuit.

Ces objets enchanteurs des ames,
Ces yeux, ſources des tendres flâmes,
Aux miens n'étalent plus d'attraits ;
L'Amour que vainement j'implore,
Contre l'ennui qui me dévore
Ne ſçait plus où prendre des traits.

Amour propre, eſt-ce une impoſture ?
Je me flattois que la Nature
M'avoit doüé d'un eſprit vif ;
Mais dans ma ſombre inquiétude,
Une éternelle incertitude
Retient mon enjoüement captif.

Dans les yeux je ne peux plus lire
Ce que je dois ou taire ou dire,
Secours qui nous ſert mieux que l'Art:
Et mes diſcours n'ont plus pour guides
Que des reflexions timides
Où les Graces n'ont point de part.

Le Pere du commerce aimable,
Dieu qu'à tort oublia la Fable,
Le ſage, le prompt Apropos,
Ce Dieu par qui ſeul tout peut plaire,
M'a banni de ſon ſanctuaire,
Sejour unique des bons mots.

De la ſocieté vivante,
Une, moins vive & plus ſçavante,
Nous dédommage quelquefois:
Morts célébres, l'Honneur des âges,
Vous revivez dans vos Ouvrages,
Où vous nous inſtruiſez ſans voix.

Ouy, de l'étude opiniâtre
De ces grands Morts qu'on idolâtre,
J'aurois fait mon plus doux emploi ;
Mais puis-je aujourd'hui l'entreprendre ?
Aux yeux ſeuls ils ſe font entendre ;
Helas ! ils ſont muets pour moy.

Eh bien, Aveuglement funeſte,
Eſt-ce aſſez ? Quel ſupplice reſte
Que par toi je n'aye éprouvé ?
Mais, malgré cette violence,
J'ai dévoré dans le ſilence
Le fiel dont tu m'as abreuvé.

Je vange une plus vive injure ;
Aux yeux de la race future
Tu m'as fait alterer mes Vers ;
Et pour un Poëte ſenſible
Ce nouveau mal eſt plus terrible
Que la chûte de l'Univers.

Sous la preſſe ſcandaliſée
Par toi l'Erreur autoriſée
Des mots François en fait d'Hebreux ;
Les lettres au hazard s'y rangent,
Et d'un ſens certain qu'elles changent
Font un ſens faux ou tenebreux.

* Ces loix par la raiſon tracées,
Ce bel Art, par qui nos penſées
Aux yeux ne ſe confondent point,
Qui rangeant diverſes parties
Par le même ſens aſſorties,
Les diviſe enſemble & les joint.

Ces regles par toi violées,
De mes phraſes mal démêlées
Rendent tous les rapports obſcurs,
Et ces guides ſi neceſſaires,
Dans mes Vers, guides téméraires,
Trompent les Lecteurs les plus ſurs.

* La ponctuation.

Entend ces Vers ſans harmonie,
Victimes de ta tirannie,
Qui te redemandent des pieds,
Et dans leurs démarches mal-ſures,
Par trop ou trop peu de meſures
Egalement eſtropiez.

Plus l'Harmonie a de quoi plaire,
Et plus l'oreille avec colére
Se révolte contre un faux ton :
Les Vers ſont enfans de la Lire ;
Il faut les chanter, non les lire ;
A peine aujourd'hui les lit-on.

Combien ignorant nos maximes,
Du repos du vers & des rimes
Rompent le charme ſeducteur !
Oüy, mon oreille poëtique
Redoute un injuſte critique
Encor moins qu'un mauvais Lecteur.

Stupide avorton de l'école,
Il ne ſçait point à la parole
Donner des tons ingenieux.
Faut-il marcher ? Il ſe repoſe,
Et change en languiſſante proſe
Le vers le plus harmonieux.

Ainſi ce groſſier ſimphoniſte
Qui des tendres airs de Baptiſte
N'a jamais ſenti les beautez,
En feroit, ſous ſes doigts barbares,
Des airs qui paroiſtroient bizarres
Aux Graces qui les ont notez.

Mais, d'un nouveau crime, ma Muſe
Pour ſe juſtifier t'accuſe
A mon ſiecle, aux ſiecles ſuivants ;
C'eſt toi ſeul qui me l'as cachée,
Cette ortografe relachée
Qui m'avilit aux yeux ſçavants.

Par toi, quel ſoupçon d'ignorance !
De l'Y grec introduit en France
J'ai maſqué l'Iambe étonné.
Quel Wiſigot ou quel Wandale
Eut fait d'un ſemblable ſcandale
Fremir le peuple endoctriné ?

J'ai dépouïllé de l'H antique
L'Enthouſiaſme poëtique
Parmi nous naturaliſé,
Et dans mes pages refractaires,
Privé de ſes vrais caracteres
Chaque mot eſt dépaïſé.

Heureux encor ! ſi mes Ouvrages
Avoient ſeuls ſouffert tes outrages !
J'aurois pû les abandonner.
Mais que ſur ceux qui m'embelliſſent
Tes noirs attentats rejailliſſent,
Je ne puis te le pardonner.

Fautes à corriger.

Pages	*lignes*	*fautes*	*corrections.*
25	11	meilleurs	meilleures
37	11	auteurs	acteurs
139	15	à nos yeux	à nos vœux
144	17	digne	dignes
155	1	le genie	le genie,
161	18	paiſirle	paiſible
206	9	N'aimera	N'armera
222	20	reſoult	reſout
235	5	renverſe	renverſes;
261	*Note*	* Stelicobre	Steſicore
268	6	Atheletes	Athletes
269	2	fiereté	fierté.
331	4	cauſe	cauſes
339	17	ces ſieges	ſes ſieges
350	13	ſeuls	ſeules
364	1	reprennent	reprenent
368	2	d'Anibal	d'Annibal
394	5	laiſſreas	laiſſeras
395	4	tes ſons	ſes ſons
403	5	dc	de
—	—	donc	*ajoûtez* la
—	9	penetrante	penetrantes
408	3	onerent	ornérent
425	19	miracle	miracles,
426	10	leaccords	tes accords
431	7	ſes Autels	tes Autels

Emendanda in Latinis Carminibus,

448	13	non petit	nos petit
449	8	done	pone
460	10	refrenans	refræna̲ns
461	10	Ibas	Ibat
462		à Robeto	Roberto
471	3	vincta	victa
——	15	Tumant	Tument
472	12	Duro ,	*dele* virgulam
481	2	illa ,	*dele* virgulam
483	5	moleſtis	moleſtiis ;

APPROBATION.

APPROBATION.

J'Ay lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Livre qui a pour titre: *Odes de M. De la Motte, avec un Diſcours ſur la Poëſie en General, & ſur l'Ode en Particulier, Seconde Edition augmentée de moitié.* J'ay trouvé dans cet Ouvrage deux choſes qui vont rarement enſemble, la ſolidité du raiſonnement jointe aux plus grandes beautés de la Poëſie. Fait à Paris ce 51. Decembre 1708. Signé, BURETTE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requeſtes ordinaires de notre Hoſtel, Grand-Conſeil, Prevoſt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. LE SIEUR DE LA MOTTE, Nous ayant fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer un Livre intitulé, *Odes, & pluſieurs autres Ouvrages, en Vers & en Proſe:* S'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires; Nous avons permis & permettons par ces preſentes audit ſieur de la Motte

de faire imprimer ledit Livre, en telle forme, marges, caracteres, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de dix années conſecutives, à compter du jour de la datte des Preſentes: Faiſons défenſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance, & à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer & contrefaire ledit Livre, en tout ni en partie, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit ſieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amande contre chacun des contrevenans; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit ſieur Expoſant, & de tous dépens, dommages & intereſts; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelle. Que l'impreſſion dudit Livre ſera faite dans notte Royaume, & non ailleurs, & ce en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens

de la Librairie ; & qu'avant de l'expoſer en vente, il en ſera mis deux Exemplaires en notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Chaſteau du Louvre, & un dans celle de notre tres-cher & feal Chevalier Chancellier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Preſentes. Du contenu deſquelles Nous vous mandons & enjoignons de faire jouïr, ledit ſieur Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre ſoit tenuë pour duëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Chartre-Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le deuxiéme jour de May, l'an de grace mil ſept cens ſix, & de notre Regne le ſoixante-quatre. Par le Roy en ſon Conſeil,

Signé, LE COMTE.

Registré sur le Registre n. 2. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 103. n. 206. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris ce dixiéme jour de May mil sept cens-six.

Signé, GUERIN, Syndic.

Ledit sieur Houdart de la Motte a cedé & transporté à Gregoire Du-Puis, Libraire à Paris, son droit au present Privilege, pour en jouïr en son lieu & place, suivant l'accord fait entr'eux.

La cession de ce Privivilege a esté registrée sur le Registre, numero 2. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, p. 146. n. vingt conformement aux Reglemens. Fait en la Chambre Syndicale ce 29. Novembre 1706.

Signé, GUERIN, Syndic.

De l'Imprimerie de P. A. Le Mercier.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
20 OCT 1995
OF OXFORD
LIBRARY

CATALOGUE

DES LIVRES IMPRIMEZ

& qui se vendent chez Du-Puis, ruë S. Jacques, aux Enseignes de la Fontaine d'or & de la Samaritaine.

De Messire Esprit Flechier *Evêque de Nismes.*

Recueïl d'Oraisons Funebres, nouvelle Edition, en 1. vol. 12. 2. l. 5. s.

Histoire de Theodose le Grand pour Monseigneur le Dauphin, 12. 3. l.

La vie du Cardinal Jean-François Commendon, 12. 2. vol. 3. l. 10. s.

De Monsieur Marsolier, *Doyen de l'Eglise Cathedrale d'Usez.*

La vie de S. François de Sales, Evêque & Prince de Geneve, Instituteur de l'Ordre de la Visitation sainte Marie, troisiéme Edition, 12. 2. vol. 4. l. 10. s.

Histoire de Henry VII. Roy d'Angleterre, surnommé le Sage & le Salomon d'Angleterre, 12. 2. vol. 4. l.

Histoire du Ministere du Cardinal Ximenés, Archevêque de Tolede & Regent d'Espagne, 12. 2. vol. 4. l.

De feu Messire BENIGNE BOSSUET, *Evêque de Meaux.*

Recueïl de ses Oraisons Funebres 12. 50. s.

De feu Messire JULES MASCARON, *Evêque & Comte d'Agen.*

Recueïl de ses Oraisons Funebres, sa Vie & son Portrait, 12. 2. l.

De Monsieur HOUDART DE LA MOTTE.

Odes, avec un Discours sur la Poësie en General, & sur l'Ode en Particulier, seconde Edition aug. de moitié, 12. 2. l. 5. s.

*De Monsieur d'*AUDIFFRET, *Envoyé du Roy auprés de M. le Duc de Lorraine.*

Geographie Ancienne, Moderne & Historique, avec des Cartes exactement dessinées, 4°. 3. vol. 18. l.

Du R. P. QUESNEL, *de l'Oratoire.*

Elevation à J.C. N. S. sur sa Passion & sur sa Mort, &c. 18. 25. s.

De Monsieur le TOURNEUX.

Explication des Parties de l'Office, & des Ceremonies de la Messe : avec l'Ordinaire de la sainte Messe en latin & en françois, gros Caractere, 15. s.

Le même, en petit Caractere, 10. s.

Du R. P. SANADON, *de la Compagnie de* JESUS.

Prieres & Inſtructions Chrétiennes pour bien commencer & bien finir la journée, pour entendre ſaintement la Meſſe, haute & baſſe, & pour approcher avec fruit des Sacremens de Penitence & d'Euchariſtie, avec pluſieurs Pſeaumes de David paraphraſez, 12. 2. l.

De Monſieur BARATON.

Poëſies diverſes, contenant des Contes choiſis, bons Mots, Traits d'Hiſtoire & de Moralle, Epigrammes, Madrigaux & Sonnets, 12. 2. l.

Auteurs Anonimes.

Obligations des Eccleſiaſtiques, tirées de l'Ecriture ſainte, des Conciles, des Decrets des Papes & des Sentimens des Peres de l'Egliſe, augmentées dans cette Edition de douze Regles de Conduite pour les Curez tirées de S. Chriſoſtôme, 12. 2. l.

Les Conſeils de la Sageſſe, ou le Recueïl des Maximes de Salomon, pour ſe conduire ſagement, 12. 2. vol. 3. l.

Le Combat ſpirituel, traduit de l'Italien en François par un Serviteur de Dieu, 12. 1. l. 10. ſ.

De la Rhetorique selon les preceptes d'Aristote, de Ciceron, & de Quintilien, avec des exemples tirez des Auteurs anciens & modernes, 12. 2. l.

Caracteres des Auteurs anciens & modernes, & le jugement de leurs Ouvrages, 12. 1. l. 10.

Le Jour Chretien, contenant les Prieres & Exercices pour assister à l'Office de l'Eglise, par M. l'Abbé Navarre Docteur en Theologie, &c. 18. 30 s.

L'Office de la Vierge sans renvoi avec quelques Exercices de Pieté, imprimée par ordre exprès de feu Madame la Dauphine. Huitiéme Edition. 18. En veau. 30. s. & en maroquin, 2. l.

Le même Office en latin & en françois se vend le même prix.

On trouvera chez le même Libraire.

Bibles, nouveau Testament, en latin & en françois, Interprettes sur l'Ecriture sainte, Theologiens, Historiens sacrés & profanes Livres de pieté & de morale, Traductions des SS. Peres, Livres de belles Lettres, de Philosophie, de Mathematique, d'Histoire particuliere, de Relations & de Voïages imprimez tant en France que dans les Pays étrangers.

950360

Hatchwell

13.10.95

[GB/LB]